COLLECTION HERMÉTIQUE

2me *Série.* — ENCYCLOPÉDIE ALCHIMIQUE

HISTOIRE DE L'ALCHIMIE

XIVme SIÈCLE

NICOLAS FLAMEL

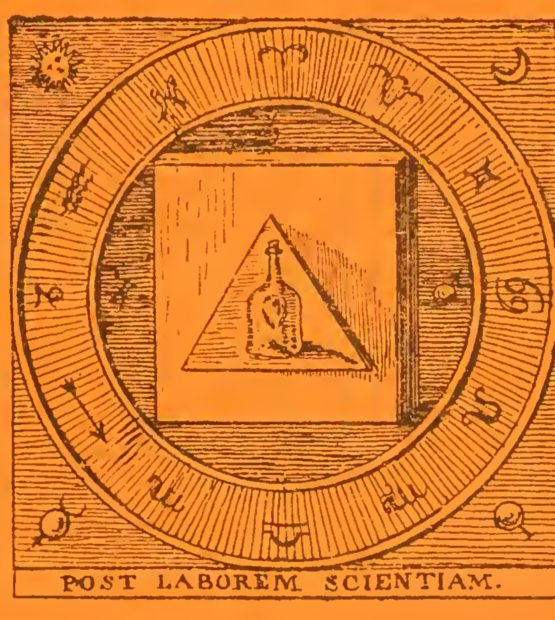
SA VIE — SES FONDATIONS — SES ŒUVRES

Suivi

DE LA RÉIMPRESSION DU LIVRE DES FIGURES HIÉROGLYPHIQUES
ET DE LA LETTRE DE DOM PERNETY A L'ABBÉ VILLAIN

PAR

ALBERT POISSON



BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel, PARIS

1893

NICOLAS FLAMEL



NICOLAS FLAMEL

COLLECTION HERMÉTIQUE

2me Série. — ENCYCLOPÉDIE ALCHIMIQUE

HISTOIRE DE L'ALCHIMIE

XIVme SIÈCLE

NICOLAS FLAMEL

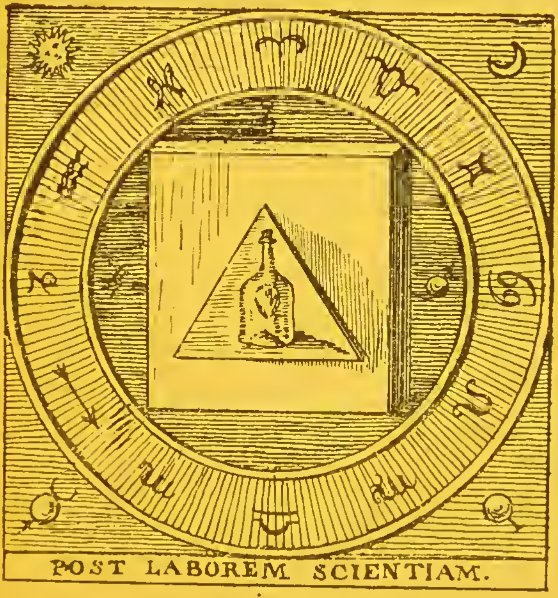
SA VIE — SES FONDATIONS — SES ŒUVRES

Suivi

DE LA RÉIMPRESSION DU LIVRE DES FIGURES HIÉROGLYPHIQUES
ET DE LA LETTRE DE DOM PERNETY A L'ABBÉ VILLAIN

PAR

ALBERT POISSON



BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, Quai Saint-Michel, PARIS
1893

DE LA MÊME COLLECTION

L'Or et la transmutation des métaux, par Tiffereau, l'alchimiste du XIXe siècle. Précédé de : *Paracelse et l'alchimie au* XVIe siècle, par M. Franck, de l'Institut, 1 vol. in-8. Reliure ancienne. . . . . 5 fr.

A Brûler : conte astral par Jules Lermina, préface de Papus, directeur de l'*Initiation*. 1 vol. in-8. Rel. ancienne. . 3 fr.

DU MÊME AUTEUR :

Cinq traités d'alchimie des plus grands philosophes (Paracelse, Albert le Grand, Roger Bacon, Raymond Lulle, Arnauld de Villeneuve). Traduits du latin en français par Albert Poisson. 1 vol. in-8. Relié, figures. : . . . . . 5 fr.

Théories et Symboles des alchimistes. Le Grand Œuvre, suivi d'un essai sur la bibliographie alchimique du XIXe siècle, ouvrage orné de 15 planches représentant 42 figures, par Albert Poisson. 1 vol. in-8, broché. . . . . 5 fr.

Roger Bacon : Lettre sur les prodiges de la nature et de l'art. Traduite et commentée par A. Poisson. Brochure in-12 de 72 pages. Portrait.. . . . . 0.75

Marcus Grœcus : Le Livre des feux. Traduction et commentaire. Brochure in-8. (Extrait de la *Revue scientifique*).. 0.60

Jean Rèy : *Etude sur les Essais de J. Rey.* Par MM. Hallopeau et Poisson. *Revue scientifique.* *Épuisé.*

Plan de l'Encyclopédie alchimique de M. A. Poisson

A. — THÉORIE ET PRATIQUE

Théories et Symboles des Alchimistes, 1 volume . . . 5 fr.
La Médecine occulte.
La Symbolique alchimique.
Expériences de laboratoire d'après l'alchimie.
Le Laboratoire de l'alchimiste.
Dictionnaire d'alchimie.

B. — HISTOIRE

Origines. Egypte. Grèce.
Les Alchimistes Arabes.
Le Moyen-Age.
Monographie de Nicolas Flamel, 1 vol. . . . . 5 fr.
La Renaissance et le seizième siècle.
Paracelse et son école.
Le Dix-septième siècle.
Les Rose-Croix.
Dix-huitième siècle.
Dix-neuvième siècle.

C. — BIBLIOGRAPHIE. CHRONOLOGIE

Les Manuscrits alchimiques.
Bibliographie générale de l'alchimie.
Chronologie de l'Alchimie.

D. — TEXTES

Cinq traités d'alchimie, traduits du latin. 1 vol. . . . . 5 fr.
Recueil des traités les plus rares et les plus curieux. En préparation.

PRÉFACE

Lorsque après plusieurs années de recherches laborieuses, nous étions enfin parvenu à retrouver la clef de l'Alchimie, à pouvoir expliquer les obscurs traités des Lulle et des Bacon, à jeter quelque lumière sur cette science aujourd'hui discréditée parce que mal comprise, l'idée se présenta de suite à notre esprit d'exposer l'Alchimie, ses principes, son histoire, en une série cyclique d'ouvrages, traitant chacun de la philosophie hermétique selon quelqu'un de ses différents aspects. Un premier volume : Cinq traités d'alchimie, simple traduction, avait été lancé pour ainsi dire comme essai, le résultat obtenu nous a engagé à continuer la série commencée. Les cinq traités, traductions de quelques ouvrages de Roger Bacon, Arnauld de Villeneuve, Albert-le-Grand, Raymond Lulle et Paracelse, ne s'adressaient qu'aux initiés, capables de lire avec intérêt un traité d'alchimie dans le texte ; pas de notes ni de commentaires qui pussent éclairer le profane, mais un glossaire de quelques pages, memento plutôt que dictionnaire.

Ensuite parut le second volume : Théories et Symboles des alchimistes. C'était une exposition méthodique des théories hermétiques, depuis les Grecs jusqu'à nos jours,

une explication raisonnée des Symboles alchimiques dont on trouve l'origine en Egypte, et qui prirent une grande extension lorsque l'alchimie s'acheminait vers son apogée, c'est-à-dire vers la fin du quinzième siècle.

De ces deux ouvrages, l'un est l'énigme proposée aux chercheurs, aux occultistes, le second en est la solution.

En attendant les autres traités sur la théorie alchimique, ce dernier volume suffisait pour donner l'intelligence de la plupart des hermétiques du moyen-âge et des temps modernes. D'autre part il nous a paru inutile de publier les divers traités de l'encyclopédie alchimique dans leur ordre absolu, nous avons préféré suivre les hasards de nos études.

Dans l'histoire de l'Alchimie, deux philosophes nous ont paru mériter les honneurs d'une monographie, ce sont Paracelse et Nicolas Flamel, le premier à cause de l'importance de son œuvre, le second à cause du grand nombre de détails que nous avons sur sa vie. Enfin ce sont, avec peut-être Albert-le-Grand, les plus connus de tous les alchimistes. Et pour ne parler que de Nicolas Flamel, sa célébrité est tellement grande en France, qu'il n'y a peut-être pas un intellectuel qui ne connaisse sa légende. Sa maison, qui existait encore en notre siècle, a occupé plus d'une fois les archéologues ; les romantiques, amoureux du moyen-âge, se sont plus d'une fois servi du nom de Flamel ; mais tout ceci n'est rien en comparaison de la

renommée de l'illustre adepte aux siècles passés et surtout aux XVIIe et XVIIIe siècles. Sa maison et ses diverses fondations étaient alors des buts de pèlerinage alchimique. Aucun disciple d'Hermès, français ou étranger, ne serait passé par Paris sans aller visiter la maison de la rue des Ecrivains et les deux arcades, couvertes de symboles, du cimetière des Innocents. C'est un fait, que Flamel fut après sa mort, considéré surtout en France comme un des plus grands maîtres de l'alchimie ; ses ouvrages furent plus tard fort recherchés, surtout ceux qui n'existaient qu'à l'état de manuscrit ; les copies en furent multipliées surtout aux XVIIe et XVIIIe siècles, preuve éclatante de la vogue dont Flamel jouissait auprès des hermétistes. Bien plus, cet adepte n'est-il pas le type du véritable alchimiste, travaillant sans cesse, jamais lassé, jamais rebuté, partageant son temps entre la prière, l'étude et le laboratoire, ne désirant la science que pour elle-même, puis parvenu au but, employant la richesse acquise en de bonnes œuvres, continuant pour lui-même à vivre sobrement. Quel autre alchimiste pouvait nous offrir une vie aussi bien remplie. D'autres, Sethon, Kelley, Bacon, nous offrent une existence plus mouvementée, plus dramatique, mais moins riche en documents psychologiques.

Enfin ce n'étaient pas là les seules raisons qui nous ont déterminé à écrire la monographie de Flamel ; tandis que les notices biographiques ont été multipliées

pour Albert-le-Grand, Paracelse, Van Helmont, Raymond Lulle, Arnauld de Villeneuve, on n'avait sur Flamel que l'histoire de l'abbé Villain, riche en documents, mais mauvaise en ce sens qu'elle est terriblement partiale et que l'auteur s'efforce de démontrer une thèse préconçue: Flamel n'a jamais été alchimiste. Pour nous, au contraire, il s'est occupé d'alchimie ; mais nous ne prétendons pas imposer notre opinion, nous donnerons nos raisons, et le lecteur jugera en dernier ressort. Tout fait si minime qu'il soit sera pesé et discuté avec la plus grande impartialité ; nous aurons à combattre plusieurs objections, soit de l'abbé Villain soit d'écrivains postérieurs, nous le ferons en traitant autant que possible au propre point de vue de l'adversaire.

Qu'il nous soit enfin permis de répondre à une objection qui pourrait se présenter : A quoi bon passer son temps à des études inutiles ? Et d'abord nous répondrons qu'il n'y a pas d'études inutiles, d'un livre si mauvais qu'il soit, disait Lucien, il y a toujours quelque profit à tirer. De même une étude quelconque profite toujours et d'autre part nous ne voyons pas en quoi l'étude de l'alchimie est inutile. MM. Berthelot et Ruelle ont produit des travaux intéressants sur les origines de l'alchimie, et on les étonnerait peut-être en leur apprenant qu'ils ont perdu leur temps en des recherches inutiles.

Quant à ceux qui pontifient : « L'alchimie ? stupide !

produit des siècles d'ignorance, à reléguer avec les autres vieilleries intitulées : Sciences occultes ! » *A ceux-là nous conseillerons de se tenir un peu au courant du mouvement scientifique actuel. Aux autres nous avions répondu par deux noms Berthelot et Ruelle, à ceux-là nous en opposerons une brillante pléïade, Crookes, Aksakoff, Richet, Papus, de Rochas, Barlet, nous en passons, la liste en serait trop longue. A ceux-là qui nous servent de vieilles objections et qui croient avoir anéanti quelqu'un en l'accusant d'occultisme, nous dirons : l'occulte n'existe pas, le miracle est impossible, mais ce qui existe, c'est notre ignorance actuelle de certaines lois, de certaines forces, ignorance qui nous laisse muets devant nombre de faits ; tout phénomène est digne d'étude, tout fait historique bien avéré est digne de foi, reste si nous ne pouvons l'expliquer, à étudier pour lui trouver une solution, et si notre science est forcée de laisser plus d'un fait sans explication, le doute seul nous est permis et non la négation. Il est presque banal de répondre encore que ce qui nous étonne semblera naturel à nos successeurs, que le phonographe eut stupéfié Pascal ou l'abbé Nollet, alors que son fonctionnement nous paraît très simple et que sa théorie nous est familière. La banalité facile de cette réponse ne démontre-t-elle pas que, ceux-là font des objections vieillotes, auxquels il faut opposer pareilles raisons.*

Qu'il nous soit permis de remercier notre public spécial

et les savants de leur accueil favorable. Nous serons trop heureux si l'alchimie mieux comprise intéresse les chercheurs, et surtout si le préjugé s'évanouit, qui faisait regarder les alchimistes comme des inutiles ou comme de brillants charlatans. Il n'est pas trop tôt pour rendre justice à ces obscurs et tenaces laborieux auxquels on doit la Chimie, la plus belle, la plus noble de toutes les Sciences.

Enfin nous remercions au nom de tous nos lecteurs, notre ami, M. Taite, d'avoir, à l'aide des documents que nous lui avons fournis, reconstitué la véritable physionomie de l'illustre alchimiste.

A. Poisson.

HISTOIRE ET LÉGENDE

DE NICOLAS FLAMEL

ET DE PERNELLE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Flamel à Pontoise. — Ses parents. — Il vient s'établir à Paris. — Son mariage avec Pernelle. — Condition de Flamel. — La petite école. — La corporation des Ecrivains se transporte aux environs de l'Eglise Saint-Jacques. — Vie privée des deux époux. – Iconographie de Flamel.

Les Historiens de l'alchimie ne sont d'accord ni sur le lieu, ni sur la date de la naissance de Flamel ; il ne nous reste aucun document permettant de fixer la chose,

on en est réduit à conjecturer à dix années près pour sa naissance : « Cependant, dit M. Figuier, en rapprochant quelques dates plus faciles à réunir, on trouverait sans doute que l'époque de sa naissance ne doit pas s'éloigner beaucoup de l'année 1330. » Nous donnons simplement cette date comme une approximation.

Quant à sa ville natale, Moreri, ainsi que La Croix du Maine, donnent Pontoise, d'autres Paris, l'abbé Villain lui ne se prononce pas. Or, Flamel habita toute sa vie à Paris, et comme de son temps on ne voyageait guère, comme d'autre part son industrie d'écrivain ne nécessitait aucune espèce de déplacement, nous sommes en droit de penser, si nous voyons Flamel avoir affaire dans une ville autre que Paris, qu'il avait des parents en ce lieu, qu'il y était demeuré dans son enfance et que peut-être il y était né. Paris étant mis à part, nous ne voyons que trois villes où Flamel ait eu affaire en sa vie : Compostelle, Boulogne et Pontoise. Pour Compostelle nous avons son propre témoignage, il y a été en pèlerinage implorer pour ses travaux l'assistance de Saint-Jacques. Boulogne les Menuls, était célèbre par son église, sorte de succursale du sanctuaire vénéré de Boulogne-sur-Mer, mais c'est plutôt Pernelle, l'épouse de Flamel, qui y eut affaire, et Flamel, étant très pieux, a doté cette église par

dévotion, simplement en souvenir de sa femme. Reste Pontoise; d'après l'abbé Villain, vers 1432, signification fut faite à un bourgeois de cette ville au sujet de la succession de Flamel, donc ce dernier avait des parents à Pontoise; d'autre part en son testament Flamel laisse un legs à l'église Notre-Dame de Pontoise, située dans un des faubourgs de cette ville; or, cette église ne présente rien de particulier, elle ne possède pas de reliques célèbres qui la désignent d'une façon spéciale à l'attention des fidèles. Flamel avait donc des raisons particulières de la doter et quelle plus plausible, sinon que ce fut sa paroisse natale? D'autre part, nous avons écarté Paris pour une raison négative. En effet, si Flamel était né à Paris, les écrivains qui se sont occupés de lui (en particulier l'abbé Villain) et qui ont compulsé les archives de Saint-Jacques-la-Boucherie, paroisse de Flamel, n'auraient pas manqué de nous donner copie de son acte de baptême, puisque à cette époque les actes de naissance, de mariage et de décès se faisaient à l'église paroissiale où ils étaient conservés, ils ne l'ont pas fait, donc Flamel n'est pas né à Paris. Enfin quand on est placé entre plusieurs hypothèses on doit choisir celle qui présente le plus de preuves, pour toutes ces raisons nous admettons que Flamel est natif de Pontoise.

Si le doute a longtemps plané sur la ville natale de Flamel, il nous serait encore plus difficile de donner des détails précis sur son enfance et sa jeunesse, ce n'est guère qu'à partir de son mariage avec Pernelle que les témoignages abondent. Cependant nous pouvons affirmer que ses parents jouissaient tout au plus d'une modique aisance, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. « Encore, dis-je, que je n'aye appris qu'un peu de latin pour le peu de moyens de mes parens, qui néanmoins estoient par mes envieux mesmes, estimez gens de bien » (Le livre des figures). Flamel savait donc le latin, il en donne lui-même d'autres preuves, dans le même ouvrage on lit à propos du manuscrit d'Abraham Juif : « Tant y a que je ne les sçavois pas lire, et que je sçai bien qu'elles n'estoyent point notes ny lettres Latines ou Gauloises. Car nous y entendons un peu » (Le livre des figures). Mais Flamel est bien modeste, car un peu plus loin il se représente causant en latin avec maîtres Canches !

1. Depuis, nous avons enfin mis la main sur un témoignage affirmatif des plus précieux, car il émane de Flamel lui-même. En effet, dans le Psautier chimique (voir chapitre VIII) dont Pernety nous a conservé des fragments, Flamel se qualifie

Quant à la famille de Flamel, nous n'avons guère de renseignements sur elle, tout au plus savons-nous qu'il existait de son temps un autre écrivain de ce nom, Flamel le jeune, de son prénom Jean, mais ce n'était certainement pas son frère, car Flamel l'aurait mentionné dans son testament, soit pour un legs, soit pour des messes. C'est Guillebert de Metz qui nous parle de ce Jean Flamel, à l'endroit où il cite les écrivains du temps passé : « Gobert le souverain escripvain qui composa l'art d'escripre et de taillier plumes, et ses disciples qui par leur bien escripre furent retenus des princes, comme le jeune Flamel, du duc de Berry ; Sicart, du roy d'Angleterre ; Guillemin, du grand ministre de Rodes ; Crespy, du duc d'Orléans ; Perrin, de l'Empereur Sigemundus de Romme ». Plus loin il cite Nicolas Flamel : « Item Flamel l'aisné, escripvain qui faisoit tant d'aumosnes et d'hospitalitez et fit plusieurs maisons où gens de mestiez demouroient en bas et du loyer qu'ils paioient, estoient soutenus povres laboureurs en haut. »

Il est probable que Flamel passa ses premières années

lui-même de « ruril de Pontoise », c'est-à-dire natif. Désormais la question nous paraît tranchée.

à Pontoise, sa ville natale, puis qu'il vint à Paris, où il entra en apprentissage chez un écrivain libraire (peut-être Gobert) pour y apprendre l'art de mouler de belles lettres gothiques et d'enluminer les manuscrits ; dès qu'il sut bien son métier, il travailla pour son compte et put s'établir libraire juré à Paris. Il est à croire qu'à cette époque ses parents étaient morts, et que c'est avec leur modeste héritage qu'il acheta la charge de libraire juré. Quoiqu'il en soit, il vivait à peu près de son métier, quand il fut amené à faire un mariage, qui le mit de suite à l'aise. Son caractère égal, sa piété, son ardeur au travail l'avaient fait remarquer d'une nommée Pernelle; cette « belle et honeste dame » déjà veuve de deux maris, Raoul Lethas et Jehan Hanigues, supportait avec difficulté la solitude et les tristesses du veuvage (1) ; amenée par quelqu'acte à copier, à entrer en relations avec Flamel, elle lui laissa entendre qu'elle prendrait volontiers mari ; quoiqu'elle fut plus âgée que lui, Flamel n'hésita pas et le mariage eut lieu environ

1. Pernelle avait une sœur nommée Isabelle, mariée en secondes noces à Jehan Perrier, tavernier. Elle n'avait pas eu d'enfants de ce mariage, mais elle en possédait trois du premier lit : Guillaume, Oudin et Collin. Son mari avait nom Guillaume Lucas.

l'année 1355. De nombreux avantages en résultaient pour lui; n'ayant plus à se soucier de son intérieur il pouvait se réserver tout à son travail, la dot de Pernelle lui permettait d'étendre le cercle de ses opérations, enfin il trouvait en Pernelle une compagne fidèle, pleine de bonnes qualités et dont le dévouement ne lui fit jamais défaut. Aussi pendant quelques années Flamel fut-il prosaïquement heureux. Son métier d'écrivain tel qu'on le comprenait alors, lui rapportait suffisamment pour vivre même quand il ne se fût pas adonné à la confection des manuscrits de grand prix comme son confrère Jean Flamel, même s'il se fût contenté de faire les manuscrits courants et les copies d'actes. Nicolas Flamel achetait de plus des manuscrits pour les recopier ou les revendre, il correspondait donc à l'imprimeur, à l'éditeur et au libraire de nos jours. Enfin il tenait chez lui une sorte d'école élémentaire, appelée petite école ou école française; c'était l'enseignement primaire du temps; on y apprenait à lire, à écrire, à compter, ainsi que les premiers éléments de la grammaire française.

Des gens de la cour, de nobles seigneurs envoyaient leurs enfants chez Flamel et souvent eux-mêmes y venaient apprendre à signer leur nom.

Flamel avait d'abord une échoppe au charnier des

Innocents, mais il était établi depuis peu de temps, lorsque la corporation des Écrivains (1) se transporta en masse aux alentours de l'Église Saint-Jacques. C'était la coutume que chaque corporation se confinât dans un quartier, dans une rue; Guillebert de Metz, en dénombrant les rues de Paris, indique en même temps les corps de métiers qui les habitaient. Ainsi autour de l'Église Saint-Jacques nous voyons la rue de Marivaus « où demeurent les clouctiers et vendeurs de fil », les rues de « la vieille Monnoye, la Haumerie, où l'on fait armeures. » La rue qui longeait l'Église Saint-Jacques n'avait pas de nom, elle prit celui de la corporation qui venait de s'y établir, car auparavant on l'appelait simplement : « Rue de l'Église Saint-Jacques. » Flamel suivit ses confrères, il acheta une échoppe adossée aux murs de l'Église, et d'autre part un terrain, au coin de la rue de Marivaus et de la rue des Écrivains, sur lequel il fit élever une maison.

Son échoppe, au dire de Sauval, avait deux pieds et demi de long sur deux pieds de large, ce qui semble

1. Le nom de quelques-uns d'entre eux nous est parvenu : Ansel Chardon, écrivain et marguillier de Saint-Jacques, Jean Harengier, qui avait sa maison en face celle de Flamel, à l'autre coin de la rue de Marivaus, etc.

fort étroit, mais il faut savoir que l'échoppe servait uniquement à exposer les manuscrits, les spécimens du savoir-faire de l'écrivain. C'était encore dans cette échoppe que l'écrivain se tenait habituellement, c'est là qu'il attendait les clients et débattait les prix d'achat ou de vente. Quant aux élèves et aux ouvriers de Flamel, ils étaient à sa maison de la rue des Écrivains. Cette maison était à l'enseigne de la fleur de Lys. Flamel y tenait l'école française; dans une pièce séparée ses calligraphes et apprentis se livraient à la confection des psautiers et des livres d'heures, qui formaient alors le fonds de la librairie. Un ou deux calligraphes et quelques apprentis pour les menues besognes suffisaient largement à Flamel pour faire face aux demandes de sa clientèle. Le nom d'un seul des ouvriers de Flamel nous est parvenu, c'était un clerc nommé Maugin, qui servait en même temps de valet à Pernelle, cette dernière ne l'a pas oublié dans son testament.

Flamel et sa femme vivaient retirés, menant une vie très simple, vêtus d'étoffes communes, mangeant dans de la vaisselle de terre des mets grossiers, remplissant avec assiduité leurs devoirs de chrétiens. Jamais, même au moment de leur plus grande prospérité ils ne se départirent de cette simplicité ; ceci ne concorde guère avec

les affirmations de l'abbé Villain qui nous représente les deux époux comme très vaniteux! Deux servantes, Marguerite la Quesnel et sa fille Colette aidaient Pernelle dans le ménage, cela n'était pas trop de deux domestiques car, en outre des deux époux, il y avait les ouvriers à nourrir.

D'après les sculpteurs dont les reproductions nous sont parvenues, Flamel était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, le corps est robuste, les mains fines, la tête plutôt petite, le front haut et découvert indique l'intelligence, les yeux grands et enfoncés dans leurs orbites, le nez droit, signe de volonté et de persévérance, le menton est rond, la bouche avenante, plus propre au sourire qu'au rire, un peu d'amertume se décèle dans deux plis partant des ailes du nez et encadrant la bouche. L'ensemble révèle la bonté et la finesse. Tel est du moins le portrait que l'on peut tracer de Flamel, d'après la gravure que l'on trouve en tête de l'histoire critique de l'abbé Villain et qui était elle-même une reproduction de la statue de Flamel qui décorait le portail de Sainte Geneviève des Ardents. Cependant il doit exister d'autres portraits de Flamel, gravés ou peints, si nous en croyons les deux passages suivants : « Du temps de Borel, on voyait son portrait peint (celui de

Flamel) chez M. des Ardres, médecin, représenté en pèlerin. Son bonnet était de trois couleurs, noir, blanc, rouge » (*Dictionnaire de Moreri*). Et : « Il existe un portrait de Nicolas Flamel, alchimiste, gravé en Allemagne et copié depuis par Montcornet... M. Brunet de Presles possède une série de gouaches in-folio, peintes vers la fin du règne de Louis XIV, on y remarque divers portraits de Flamel et une reproduction de ses hiéroglyphes » (Article Flamel, par V. de Viriville, dans le *Dictionnaire biographique d'Hœffer*).

Quant à Pernelle, représentée dans les figures du charnier des Innocents, elle était un peu plus petite que son mari, assez élancée, elle avait des traits fins et réguliers, le visage ovale. Tels étaient ces deux époux, dont les vertus devaient être récompensées par la découverte du prestigieux secret des Philosophes.

CHAPITRE II

Songe de Flamel. — Achat du livre d'Abraham Juif. — Description de ce livre. — Flamel commence à s'occuper d'alchimie. — Les conseils de maître Anseaulme. — Flamel se décide à faire le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle.

Flamel vivait fort tranquillement, partageant également son temps pour la prospérité de ses affaires et pour le salut de son âme, lorsqu'une nuit il eut une vision.

Un ange lui apparut dans un nimbe éclatant, il tenait à la main un manuscrit dont la couverture présentait des caractères étranges : « Flamel, dit-il, regarde bien ce livre, tu n'y comprends rien, ni toi, ni beaucoup d'autres, mais tu y verras un jour ce que nul n'y saurait voir. » Flamel tendait la main quand il disparut.

Flamel ne songeait plus à la vision qui l'avait tant frappé, quand un jour de l'année 1357 il acheta d'un inconnu en quête d'argent, un vieux manuscrit orné de

figures bizarres, il le paya deux florins (1). « Celuy qui m'avoit vendu ce livre ne sçavoit pas ce qu'il valloit, aussi peu que moy quand je l'acheptay. Je croy qu'il avoit esté desrobé aux misérables Juifs, ou trouvé quelque part caché dans l'ancien lieu de leur demeure ».

L'ayant examiné, il reconnut le livre de sa vision. C'était un manuscrit « doré, fort vieux et beaucoup large, il n'estoit point en papier ou parchemin comme sont les autres, mais seulement il étoit fait de déliées escorces (comme il me sembloit) de tendres arbrisseaux. Sa couverture étoit de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures estranges, et quant à moy, je croy qu'elles pouvoient bien estre des caractères grecs ou d'autre semblable langue ancienne. Tant y a que je ne les sçavois pas lire et que je sçay bien qu'elles n'estoient point notes ny lettres latines ou gauloises, car nous y entendons un peu. Quant au dedans ses feuilles d'écorce estoient gravées et d'une très grande industrie, écrites avec une pointe de fer, en belles et très nettes lettres latines colorées. »

Ce livre n'avait point de titre, du moins Flamel n'en

1. Les citations qui suivent sont tirées du Livre des figures hiéroglyphiques.

parle pas, mais : « Au premier des feuillets, il y avoit escrit en lettres grosses capitales dorées, Abraham le Juif, prince, prestre, lévite, astrologue et philosophe, à la gent des Juifs, par l'ire de Dieu dispersée aux Gaules, salut D. I. Après cela il estoit remply de grandes exécrations et malédictions avec ce mot Maranatha, qui estoit souvent répété contre une personne qui jetteroit les yeux sur iceluy, s'il n'étoit sacrificateur ou scribe. » Ce livre était l'œuvre du rabi Abraham, cabaliste sur lequel nous avons peu de détails. A part cet ouvrage sur l'alchimie (connu vulgairement sous le nom de Livre d'Abraham Juif et dont le nom réel serait : Asch Mezareh selon Eliphas Levi), il nous reste de lui un autre ouvrage intitulé : *La sagesse divine* par Abraham le Juif, dédié à son fils Lamech. L'original semble perdu, mais il en existe une copie manuscrite du XVIIIe siècle dans la magnifique bibliothèque de M. Stanislas de Guaïta.

Flamel n'osait passer outre devant les terribles imprécations de la première page, il était surtout intimidé par le mot de Maranatha, qui signifie : anathème, malédiction universelle. Cependant c'était assez l'habitude des alchimistes de placer ainsi l'anathème sur le seuil de leur œuvre pour arrêter les profanes. Roger Bacon n'écrit-il pas dans sa Première Lettre à Jean de Paris :

« Maudit soit celui qui possèderait à la fois ces trois secrets (1) ». Cependant Flamel réfléchit qu'il était scribe ou écrivain et que par conséquent il lui était permis de passer outre, ce qu'il fit. « Dans ce livre au second feuillet, il consoloit sa nation, la conseillant de fuir les vices et surtout l'idolâtrie, attendant le Messie à venir avec douce patience, lequel vaincroit tous les rois de la terre et règneroit avec sa gent en gloire éternellement. » Devant ces promesses, fleurant l'hérésie, Flamel n'a pas d'indignation, il ajoute simplement : « Sans doute, sçavoir esté un homme fort sçavant. »

Mais ce n'était là que l'introduction du livre d'Abraham Juif, le reste de l'ouvrage, traitant d'alchimie, était divisé en sept chapitres, comprenant vingt-et-un feuillets (soit quarante-deux pages) ; il y avait en outre sept figures, quatre réparties dans le texte et trois en dehors, chacune à la fin d'un septenaire ; c'est-à-dire, après les pages 7, 14 et 21, elles n'étaient pas comptées dans la pagination. Mais laissons la parole à Flamel. « Au troisième feuillet et en tous les autres suivants écrits, pour ayder sa captive nation à payer les tributs aux

1. Les trois secrets dont il s'agit sont : l'œuvre, la mixtion et la proportion.

empereurs romains et pour faire autre chose que je ne diray pas (1), il leur enseignoit la transmutation métallique en paroles communes, peignoit les vaisseaux au costé et advertissoit des couleurs et de tout le reste, sauf du premier agent dont il n'en disait mot, mais bien (comme il disoit au quatrième et cinquième feuillets entiers), il le peignoit et figuroit par très grand artifice. Car encore qu'il fut bien intelligiblement figuré et peint, toutefois aucun ne l'eût sceu comprendre sans estre fort avancé en leur cabale traditive et sans avoir étudié les livres. » L'ouvrage contenait sept figures hiéroglyphiques, une à la fin de chaque septenaire et quatre réparties dans la seconde partie de l'ouvrage. Flamel les décrit soigneusement. Au premier septenaire, dit-il, il y avoit peint une Verge et des Serpens s'engloutissans, au second septième une Croix où un serpent estoit crucifié, au dernier septième, estoient peints des déserts, au milieu desquels coulaient plusieurs belles fontaines, dont sortoient plusieurs serpens qui couroient par cy et par là. » Quant aux autres figures il en parle ainsi :

1. Peut-être la reconstruction du Temple de Jérusalem ; en tout cas remarquons ici combien Flamel se montre tolérant pour son époque en respectant le secret des Juifs.

« Donc le quatriesme et cinquiesme feuillet estoit sans escriture, tout remply de belles figures enluminées, ou comme cela (1), car cest ouvrage estoit fort exquis. Premièrement, il peignoit un jeune homme avec des aisles aux talons, ayant une Verge caducée en main, entortillée de deux serpens, de laquelle il frapoit une salade (2) qui lui couvroit la teste. Il sembloit à mon petit advis le Dieu Mercure des payens ; contre iceluy venoit courant et volant à aisles ouverts un grand vieillard, lequel sur sa teste avoit un horloge attaché, et en ses mains une faux comme la mort, de laquelle terrible et furieux, il vouloit trancher les pieds à Mercure. A l'autre face du feuillet quatrième, il peignoit une belle fleur en la sommité d'une montagne très haute, que l'aquilon esbranloit fort rudement, elle avait le pied bleu, les fleurs blanches et rouges, les feuilles reluisantes comme l'or fin, à l'entour de laquelle les Dragons et Griffons Aquiloniens faisoient leur nid et demeurance. Au cinquiesme feuillet y avoit un beau rosier fleury au milieu d'un beau jardin, eschelant contre un chesne creux, au pied desquels

1. Ces mots n'ont aucun sens pour nous, mais dans le manuscrit du Livre des figures hiéroglyphiques, Flamel avait reproduit les figures d'Abraham Juif.

2. Casque.

bouillonnoit une fontaine d'eau très blanche, qui s'alloit précipiter dans les abysmes, passant néantmoins premièrement, entre les mains d'infinis peuples qui fouilloient en terre, la cherchant, mais parce qu'ils estoient aveugles, nul ne la connoissoit fors quelqu'un, considérant le poids. Au dernier revers du cinquiesme, il y avoit un Roy avec un grand coutelas, qui foisoit tuer en sa présence par des soldats, grande multitude de petits enfans, les mères desquels pleuroient aux pieds des impitoyables gendarmes, le sang desquels petits enfans, estoit puis après recueilly par d'autres soldats, et mis dans un grand vaisseau, dans lequel le Soleil et la Lune du ciel venoient se baigner. »

Nous reviendrons plus loin sur ces figures d'Abraham Juif, nous en donnerons une description plus complète et nous les expliquerons méthodiquement. Flamel ayant décrit tout au long les figures de son précieux manuscrit, se défend d'en livrer le texte au public : « Je ne représenteray point, dit-il, ce qui estoit escrit en beau et très intelligible latin en tous les autres feuillets escrits, car Dieu me puniroit, d'autant que je connetrois plus de méchanceté que celuy (comme on dit) qui disoit que tous les hommes du monde n'eussent qu'une teste et qu'il la peut coupper d'un seul coup. » Flamel comprit de

suite l'immense valeur du manuscrit que la Providence avait fait tomber entre ses mains, et il rendit tout d'abord grâces à Dieu.

Le livre d'Abraham Juif enseignait la manière de faire de l'or ; malheureusement le premier agent n'était pas désigné, et si plusieurs opérations étaient décrites fort clairement, quelques autres, notamment la préparation de la matière première, les degrés du feu, les proportions étaient simplement indiquées par les sept hiéroglyphes. Flamel malgré tout se mit à réfléchir, à relire son trésor, à le commenter, mais en vain, l'obscurité l'enveloppait de toute part. Il promenait partout un front soucieux, son humeur devenait fantasque, mais quoiqu'il fit pour céler son souci, Pernelle s'en aperçut dès les premiers jours, discrète elle n'en dit d'abord rien, enfin n'y pouvant plus tenir, par tendresse ou par curiosité, elle interrogea son mari. Flamel résista, puis le secret lui pesant, il se soulagea par la confidence, il apprit tout à Pernelle, l'achat du manuscrit, son contenu, les trésors promis à celui qui le comprendrait : « Je ne peus jamais tenir ma langue que je ne luy dise tout, et luy montrasse ce beau livre, duquel à mesme instant qu'elle l'eust veu, elle en fust autant amoureuse que moi mesme, prenant un extrême plaisir de contempler ces belles couvertures,

gravures, images et pourtraicts, auxquelles figures elle entendoit aussi peu que moy. Toutefois ce m'estoit une grande consolation d'en parler avec elle et de m'entretenir, qu'est-ce qu'il faudroit faire pour avoir l'interprétation d'icelles. » Flamel était absolument novice en alchimie, il avait certainement auparavant vu quelques manuscrits hermétiques, mais il n'avait jamais eu la curiosité de les parcourir. Et voici que tout d'un coup il se prend d'une belle passion pour l'alchimie. Son amour des beaux livres y est certainement pour quelque chose, le manuscrit d'Abraham Juif l'a conquis dès l'abord par sa richesse, sa vénérable antiquité, ses délicates enluminures, un livre aussi riche ne peut contenir que de bonnes choses. Et puis n'est-il pas écrit de la main d'un Juif : au moyen-âge, le Juif est en dehors de la société, il est même souvent hors de la loi, et cependant ce paria règne d'une manière occulte, il se fait petit dans la rue où sa livrée le désigne aux injures de la populace, il s'humilie même devant le seigneur qui vient lui emprunter, il souffre tout, car il a l'intuition que lui aussi sera tôt ou tard le premier, grâce aux deux puissants leviers d'Israël : la ténacité et l'argent. Le Juif exécré est cependant redouté, le peuple l'accuse d'être familier avec Satan, tous les sacrilèges commis dont les auteurs ne peuvent

être retrouvés, tous les crimes sont mis au dossier du Juif. Aussi une sorte de terreur superstitieuse s'attache à lui. Le chrétien ira de préférence acheter chez le Juif, sachant d'avance qu'il sera volé, c'est l'attirance de la mouche par l'araignée ; les papes et les rois ont à leur service des médecins ou des astrologues juifs, il leur semble que la science d'un juif doit être supérieure justement à cause de son origine illicite.

Le livre d'Abraham Juif parut donc à Flamel à cause même de sa provenance beaucoup plus précieux qu'un traité d'Hermès ou de Geber. Au reste, il était rempli de caractères hébraïques et de chiffres dont on ne pouvait comprendre le sens qu'en étant versé dans la Kabbale, un livre plus facile à comprendre aurait été peut-être dédaigné, celui-ci irrita la curiosité de Flamel qui se promit de déchiffrer tous ces arcanes, et il tint sa promesse ! Nous n'avons pas fait entrer en ligne l'appât des richesses, c'est que Flamel n'a jamais désiré l'or pour lui-même, peu lui importait d'être riche ou pauvre, il donna tout aux pauvres et aux églises, et quand il mourut il n'était guère plus riche qu'avant d'avoir opéré la transmutation, du reste il ne fit cette opération que trois fois dans sa vie ! Est-ce là le caractère d'un homme avide d'or ? Si nous insistons tant sur ce point, c'est que dès

à présent il faut bien comprendre que Flamel n'étudia l'alchimie que par curiosité, par amour de la science et non dans un but de lucre, ce qu'il voit à la fin de ses travaux, c'est de pouvoir enfin lire couramment son mystérieux livre d'Abraham Juif, de pouvoir déchiffrer les hiéroglyphes dont le sens lui échappe, il n'a qu'un désir, parfaire le grand œuvre, et contempler les merveilles de la pierre des philosophes! Voilà les seules raisons qui poussent Flamel, les obstacles, les déceptions ne feront que l'irriter sans le décourager.

La résistance soutient les forts, car seuls ils sont capable de puiser de nouvelles forces dans la lutte.

Flamel était donc songeant nuit et jour à son manuscrit, mais nous avons vu qu'il était absolument novice en la science d'Hermès, et circonstance aggravante, le livre d'Abraham est l'un des plus obscurs et des plus symboliques de toute la bibliographie alchimique.

Flamel ne pouvait entreprendre seul l'étude de l'hermétisme, il lui fallait un maître pour le diriger. Il s'aboucha donc avec quelques-uns des nombreux alchimistes de Paris. Mais à quel titre leur demander des renseignements, fallait-il avouer qu'il s'occupait d'alchimie ? Non, cela eût fait tort à son commerce et à sa considération, puis quelque souffleur n'aurait pas manqué de s'insinuer

dans sa confiance, puis de venir s'installer chez lui. Flamel aimait la tranquillité et il ne tenait pas du tout alors à passer pour alchimiste, le métier était assez dangereux et le malheureux qui attirait l'attention sur lui avait le choix entre : travailler pour le Roy dans une tour bien gardée, ou aller bénir les passants avec les pieds du haut d'un gibet doré, en cas de refus. Pour résoudre cette difficulté, Flamel fit copier sous ses yeux par un habile enlumineur les sept figures et il les montrait à ceux de ses clients et connaissances qu'il savait avoir fait quelqu'étude de l'alchimie. Il leur demandait simplement ce que ces figures pouvaient bien signifier ; à ceux, dont la discrétion lui était assurée, il avouait que c'étaient des hiéroglyphes alchimiques tirés d'un manuscrit sur la pierre philosophale. Mais laissons Flamel raconter lui-même ses tribulations : « Enfin je fis peindre le plus au naturel que je peux, dans mon logis, toutes ces figures et pourtraicts du quatriesme et cinquiesme feuillet, que je monstray à Paris à plusieurs grands clers qui n'y entendire jamais plus que moy. Je les advertissois mesmes que cela avoit esté trouvé dans un livre qui enseignoit la pierre philosophale, mais la plus part d'iceux se moquèrent de moy, et de la bénite pierre, fors un appellé Maistre Anseaulme, qui estoit licencié en médecine, lequel

estudioit fort en ceste science. Iceluy avoit grande envie de voir mon livre et n'y eust chose qu'il ne fit pour le voir, mais tousiours je l'asseuray que je ne l'avois point, bien luy fis-je une grande description de sa méthode ».

Pour comprendre l'empressement de maître Anseaulme, il faut savoir qu'à cette époque l'alchimie commençait à s'étendre. Raymond Lulle était mort dans les premières années du XIVe siècle, mais Jean de Meung, Cremer, Richard l'anglais, Odomar, Jean de Rupescissa, Ortholain avaient suivi ses traces, l'alchimie gagnait peu à peu, pas de famille où il n'y eût un hermétiste. La science commençait à se répandre hors dès monastères où elle avait été d'abord à peu près exclusivement renfermée. L'école alchimique occidentale commence à se constituer avec Roger Bacon et Albert le Grand, Raymond Lulle et Arnauld de Villeneuve. Ce sont eux qui répandent dans l'occident barbare toute la science antique recueillie et accrue par les Arabes ; l'alchimie fait partie de ces connaissances, ainsi qu'Hœffer l'avait démontré (Thèse reprise par M. Berthelot).

L'alchimie pénétrait donc peu à peu les diverses couches de la société ; mais les manuscrits étaient rares encore, ils coûtaient fort cher, on se les prêtait comme de précieux trésors ; les auteurs eux-mêmes étaient peu

nombreux, quelques arabes : Geber, Avicenne, Kalid, Morien, quelques gréco-égyptiens, Hermès, Synésius, Démocrite, plus les œuvres des premiers maîtres occidentaux, tels étaient les manuscrits que l'on étudiait le plus communément. Aussi quand un alchimiste entendait parler d'un nouveau manuscrit encore inconnu, faisait-il tout son possible pour le posséder ou tout au moins le copier, le lire ! Peut-être enfin la matière serait-elle désignée dans ce manuscrit, peut-être serait-ce là le manuscrit introuvable où le grand œuvre est décrit sans mystères ? C'était là certainement la pensée de maître Anseaulme, mais devant les dénégations systématiques de Flamel, il se résigna à lui expliquer les figures d'Abraham sans plus chercher à voir l'original, voici cette explication de souffleur, que Flamel nous a conservée. « Il disoit que le premier portraict représentoit le temps qui dévoroit tout ce qu'il falloit l'espace de six ans selon les six feuillets escrits, pour parfaire la pierre, soutenoit qu'alors il fallait tourner l'horloge et ne cuire plus. Et quand je lui disois que cela n'estoit peint que pour démontrer et enseigner le premier agent (comme estoit dit dans le livre), il respondoit que ceste coction de six ans estoit comme un second agent. Que véritablement le premier agent y estoit peint, qui estoit l'eau blanche et

pesante, qui sans doute estoit le vif-argent, que l'on ne pouvoit fixer ny à iceluy couper les pieds, c'est-à-dire oster sa volatilité, que par ceste longue décoction dans un sang très pur de jeunes enfans, que dans iceluy, ce vif-argent se conjoignant avec l'or et l'argent se convertissoit premièrement avec eux en une herbe semblable à celle qui estoit peinte, puis après par corruption en serpens, lesquels estans après entièrement asséchez et cuiz par le feu, se réduiroient en poudre d'or qui seroit la pierre. » Si les autres explications de maître Anseaulme étaient de cette force, Flamel non seulement n'en savait pas plus qu'avant, mais encore il s'engageait dans un labyrinthe sans issue ; maître Anseaulme n'était en somme qu'un vulgaire souffleur, il prenait à la lettre les paraboles des philosophes et s'il travaillait de la même façon, ses œuvres devaient avoir deux termes : l'imbécillité et le sacrilège. On trouvera plus loin l'explication des figures d'Abraham selon les principes exposés dans notre précédent ouvrage : *Théories et Symboles des alchimistes*, et l'on verra combien elles diffèrent de celle de maître Anseaulme, le médecin alchimiste ! Flamel ayant bien médité le livre d'Abraham Juif, crut devoir néanmoins passer à la pratique ; il travaillait en secret et nul autre que Pernelle ne sut jamais qu'il s'occupait

d'alchimie ; il avait fini par ne plus demander de conseils, inutiles toujours, nuisibles souvent ; mais pour travailler selon sa propre inspiration, il n'en faisait pas pour cela de meilleur ouvrage. Les jours se succédaient, les mois suivaient les mois, les années s'ajoutaient aux années, et pas le moindre succès ne venait l'encourager ; il n'en persévérait pas moins, ne quittant l'athanor que pour aller à l'Église Saint-Jacques, il partageait son temps entre la prière et la méditation des anciens philosophes, car Flamel s'était monté une bibliothèque hermétique et il possédait plusieurs manuscrits. Il existe à la Bibliothèque nationale un manuscrit coté 19.978, supplément français, fonds Saint-Germain-des-Prés, qui porte à la fin le nom de Flamel, c'est le Livre des lavûres, copié de la propre main de l'écrivain, nous en reparlerons ; de plus nous trouvons ceci dans le *Dictionnaire* de Moreri. « Il existe un manuscrit de chymie d'Almasatus au roi de Carmasan, qui porte le titre de propriété de Nicolas Flamel. » Ainsi donc Flamel, malgré toutes les petites raisons de l'abbé Villain, s'occupait d'alchimie et sérieusement même.

Néanmoins malgré tous les conseils des clercs en hermétique, malgré ses propres travaux, malgré les lumières qu'il pouvait tirer de ses manuscrits ou même à

cause de tout cela, il ne faisait rien qui vaille, les avis étonnants de maître Anseaulme y étaient bien pour quelque chose, aussi nous dit-il : « Cela fut cause que durant le long espace de vingt-et-un ans je fis mille brouilleries, non toutefois avec le sang, ce qui est méchant et vilain. Car je trouvois dans mon livre que les Philosophes appelaient sang, l'esprit minéral qui est dans les métaux, principalement dans le Soleil, la Lune et Mercure, à l'assemblage desquels je tendois toujours, aussi ces interprétations pour la plus part estoient plus subtiles que véritables. Ne voyant donc jamais en mon opération les signes ou temps escrit dans mon livre, j'estois tousiours à recommencer. » Flamel n'a pas une parole amère pour ceux dont les pernicieux conseils lui ont fait dépenser tant de temps et tant d'argent, il n'a pas un regret pour les années écoulées, pas un seul instant de défaillance. Cependant comme il en était à peu près au même point qu'en commençant, il réfléchit qu'il ferait bien de voyager, il connaissait déjà quelques souffleurs à Paris, mais aucun n'était assez avancé pour lui être utile. Au reste il lui fallait trouver non seulement un philosophe, mais encore un kabbaliste pour lui expliquer certains passages écrits en hébreu. Il irait donc en Espagne où les Juifs étaient alors fort nombreux ; long-

temps en relation avec les Maures, ils avaient profité du contact et ils avaient produit nombre d'excellents médecins recherchés des cours d'Europe. Le but de son voyage était Saint-Jacques de Compostelle en Galicie (en espagnol Santiago ou Compostella) but célèbre de pèlerinage, que Flamel avait fait vœu de visiter en l'honneur de Saint-Jacques, patron de sa paroisse.

CHAPITRE III

Pèlerinage de Flamel à Saint-Jacques de Compostelle. — Légende de Saint-Jacques. — Flamel fait la connaissance de maître Canches. — Retour en France. — Mort de Canches à Orléans. — Travaux de Flamel. — Première et seconde transmutation. — Prière de Flamel.

Ayant donc fait vœu « à Dieu et à Monsieur Saint-Jacques de Gallice, pour demander l'interprétation d'icelles (les figures), à quelque sacerdot juif, en quelque synagogue d'Hespaigne » et Pernelle ayant consenti au voyage, Flamel partit avec l'habit de pèlerin orné de

coquilles et le bourdon à la main. Il emportait avec lui copie des figures d'Abraham et un extrait des passages qui lui avaient paru plus importants. « Donc en cette mesme façon je me mis en chemin et tant fis que j'arrivais à Montjoye et puis à Sainct-Jacques ou avec une grande dévotion j'accomplis mon vœu ». Nous n'avons aucun renseignement sur le chemin suivi par Flamel pour aller en Espagne, mais on peut supposer qu'il y alla par le chemin que le roi Bermude avait fait tracer à travers la Navarre, la Rioja et le territoire de Burgos, spécialement pour les pèlerins venant de France.

Arrivé sur le mont de l'Humilladoiro, d'où l'on découvre la cathédrale de Saint-Jacques, Flamel se prosterna et pria quelques instants selon la coutume, peut-être avait-il l'intuition que son vœu serait exaucé.

Quelques mots sur Saint Jacques de Compostelle, que nous appellerons désormais de son nom espagnol, Santiago (San Iago, Saint Jacques). En 835, Théodomir, évêque d'Iria, fut informé par un montagnard que sur une colline boisée à quelque distance à l'ouest du mont Pedroso, on apercevait la nuit une lumière douce légèrement bleuâtre, et quand le ciel était sans nuages, on voyait une étoile d'un merveilleux éclat au-dessus de ce même lieu. Théodomir se rendit avec tout son clergé

sur la colline, on fit des fouilles à l'endroit indiqué, et on trouva dans un cercueil de marbre un corps parfaitement conservé que des indices certains révélèrent être celui de l'apôtre saint Jacques. On construisit naturellement une chapelle, les pèlerins affluèrent, des maisons se construisirent autour de la chapelle, bientôt l'agglomération put s'appeler ville, la chapelle fut transformée en cathédrale. L'évêque d'Iria transporta son siège dans la nouvelle ville qui reçut le nom de Santiago (S. Jacques) ou encore de Compostelle (campus stellœ, champ de l'étoile). Flamel, ayant en compagnie des autres pèlerins été admis à baiser le manteau de Saint-Jacques, après avoir distribué des aumônes et ardemment prié, se remit en route. Il revenait par le même chemin, lorsqu'à Léon, il rencontra un marchand français originaire de Boulogne, il fut mis par lui en relation avec un médecin juif nommé maître Canches, qui demeurait alors à Léon. C'était un juif converti au christianisme, et « fort sçavant en sciences sublimes » c'est-à-dire Kabbaliste très instruit. Lors de leur première entrevue, le marchand de Boulogne, qui servait d'intermédiaire, expliqua à maître Canches que Flamel avait à lui demander son avis au sujet de certaines figures mystérieuses copiées dans un livre très

ancien. Flamel ayant donc exhibé ses copies, maître Canches change subitement de visage, il rayonne, il exulte, c'est que ces figures sont tirées de l'Asch Mezareph du rabi Abraham, livre que les cabalistes croyaient à jamais perdu. Dans sa joie il cherche à communiquer directement avec Flamel, il lui demande en latin s'il a quelque nouvelle du manuscrit original, et Flamel lui répond dans la même langue qu'il a « espérance d'en avoir de bonnes nouvelles si quelqu'un lui déchiffrait ces énigmes. Tout à l'instant transporté de grande ardeur et joye, il commença de m'en déchiffrer le commencement ». Voilà maître Canches et Flamel grands amis, l'un a trouvé un manuscrit que l'on croyait perdu, l'autre tient enfin l'explication de ces figures qui l'embarrassaient tant. Quand Flamel eût révélé qu'il possédait l'original, mais qu'il ne le montrerait qu'à la condition qu'on lui expliqua tout, maître Canches n'hésita pas à faire le voyage pour voir le précieux manuscrit. Ayant à peine pris le temps de mettre ordre à ses affaires, il partit avec Flamel. Les deux compagnons se rendirent à Oviédo et de là à Sanson où ils prirent la mer pour revenir plus rapidement « Nostre voyage avoit esté assez heureux et désia depuis que nous estions entrés en ce royaume, il m'avait très véritablement interprété

la plus part de nos figures, où jusques mesmes aux points, il trouvoit de grands mistères (ce que je trouvois fort merveilleux), quand arrivans à Orléans, ce docte homme tomba extrêmement malade, affligé de très grands vomissemens qui luy estoient restez de ceux qu'il avoit souffert sur la mer. Il craignoit tellement que je le quittasse, qu'il ne se peut rien imaginer de semblable. Et bien que je fusse tousiours à ses costez, si m'appelloit-il incessamment, enfin il mourut sur la fin du septième jour de sa maladie dont je feus fort affligé ; au mieux que je peus, je le fis enterrer en l'Église Sainte-Croix à Orléans, où il repose encore. Dieu aye son âme. Car il mourut en bon chrestien. Et certes, si je ne suis empesché par la mort, je donneray à ceste Église quelques rentes pour faire dire pour son âme tous les jours quelques messes ». Pauvre Canches ! Flamel, attristé par la mort de son compagnon, se remit en chemin pour Paris.

Son voyage avait pleinement réussi, il connaissait maintenant le premier agent, la matière, le fourneau ; quelques détails lui étaient encore inconnus, mais avec ce qu'il savait il pouvait dès lors opérer sans crainte d'errer misérablement. Aussi quelle fut la joie de Pernelle quand elle vit revenir son époux, bruni par le soleil

d'Espagne, quelle joie surtout quand elle connut le résultat du voyage. « Qui voudra voir l'estat de mon arrivée, dit Flamel, et la joye de Pernelle, qu'il nous contemple tous deux en cette ville de Paris sur la porte de la chapelle Saint Jacques de la Boucherie, du costé et tout auprès de ma maison, où nous sommes peints, moy rendant grâces aux pieds de M. Sainct Jacques de Gallice et Pernelle à ceux de M. Sainct Jean, qu'elle avait si souvent invoqué. » Flamel se remit courageusement au travail, il était maintenant certain de trouver. Mais la matière première étant assez longue à préparer il dut passer encore de longs mois avant de voir sa persévérance récompensée. Il ne lui fallut pas moins de trois ans pour parvenir enfin au but tant désiré, ce qui ajouté aux vingt et un ans dépensés en recherches avant son pèlerinage, représente vingt quatre années d'un travail incessant.

Il nous a résumé lui-même sa manière de travailler et comment il parvint enfin à préparer la Matière. « Tant y a que par la grâce de Dieu et intercession de la bienheureuse et sainte Vierge et benoists sainct Jacques et Jean, je sçeus ce que je désirois, c'est-à-dire les premiers principes, non toutesfois leur première préparation qui est une chose très difficile sur toutes celles du

monde. Mais je l'eus encore à la fin après les longues erreurs de trois ans ou environ, durant lequel temps je ne fis qu'estudier et travailler, ainsi qu'on me peut voir hors de cette Arche, où j'ay mis des processions contre les deux piliers d'icelle, sous les pieds de Sainct Jacques et Sainct Jean, priant toujours Dieu le chappelet en main, lisant très attentivement dans un livre et pesant les mots des Philosophes, et essayant puis après les diverses opérations que je m'imaginois par leurs seuls mots. Finalement je trouvay ce que je désirois, ce que je reconnus aussitost par la senteur forte ». La matière préparée, le reste du Grand-Œuvre est selon les philosophes un travail de femmes et un jeu d'enfants. Il n'y avait plus qu'à chauffer la matière dans un matras de verre ou œuf philosophique, renfermé dans un fourneau spécial nommé Athanor; la matière passait alors par une série de couleurs et de modifications dont la succession en un certain ordre prévu indiquait à l'alchimiste qu'il était dans la bonne voie (1). C'est ainsi que Flamel vit sa matière devenir grise, puis noire. Cette couleur noire était appelée par les philosophes : tête de corbeau. C'est la clef du grand-œuvre et la première des couleurs prin-

1. Voir: *Théories et Symboles des alchimistes. Le grand œuvre.*

cipales. Puis un cercle blanc entoura la noirceur comme une auréole.

Du cercle rayonnèrent vers le centre des filaments blancs qui envahirent la masse jusqu'à ce que toute trace de noir eut disparu. Dans cet état de blancheur parfaite, la matière porte le nom de petite pierre ou élixir blanc, elle change les métaux en argent. En voyant apparaître cette couleur, Flamel n'alla pas plus loin pour cette fois, dans son impatience il ouvrit l'œuf philosophique pour essayer son élixir.

« Donc, nous dit-il, la première fois que je fis la projection, ce fust sur du Mercure, do nt j'en convertis démy livre ou environ en pur argent, meilleur que celuy de la minière, comme j'ay essayé et faict essayer plusieurs fois. Ce fut le 17 janvier, un lundy environ midy, en ma maison, présente Pernelle seule, l'an de la restitution de l'humain lignage mil trois cens quatre-vingt-deux ans. » Sûr dès lors d'être dans la bonne voie, il reprit ce qui lui restait d'élixir blanc et le remit dans l'œuf philosophique pour le parfaire et obtenir la grande pierre ou élixir rouge, la véritable pierre philosophale, celle qui transmue les métaux en or. La matière passe par les couleurs de l'iris on de l'arc-en-ciel, puis par le jaune orangé, l'orangé et enfin la couleur pourpre. Flamel prit alors la

matière au rouge, et en ayant enveloppé un fragment dans de la cire, il projeta le tout sur du mercure chauffé dans un creuset, mais laissons-le décrire lui-même cette fameuse projection. « Et puis après en suivant toujours mot à mot mon livre, je la fis avec la pierre rouge sur semblable quantité de mercure, en présence encore de Pernelle seule, en la mesme maison, le vingt-cinquiesme jour d'avril de la mesme année, sur les cinq heures du soir, que je transmuay véritablement en quasi autant de pur or, meilleur très certainement que l'or commun, plus doux et plus ployable. Je le peux dire avec vérité. »

Voilà donc Flamel parvenu au but de ses désirs, il peut lire couramment le manuscrit d'Abraham Juif, il sait maintenant quelles opérations indiquent les mystérieuses figures, comment il faut s'y prendre pour parfaire le grand œuvre et cela lui suffit. Un autre aurait produit des monceaux d'or pour se livrer sans frein à toutes les extravagances d'une imagination en délire, un autre aurait étonné le monde par son faste, faisant l'aumône aux rois, mettant par la puissance de l'or l'univers à ses pieds, lui au contraire continue à vivre modestement. Il méprise l'or, il a la science, c'est elle seule qu'il recherchait. Il se contente de savoir qu'il peut, mais il ne veut pas, la richesse lui est tellement indifférente qu'il ne

fit que trois fois la projection dans sa vie (outre les deux premières) ainsi qu'il nous l'affirme lui-même, et Pernelle qui s'y entendait aussi bien que lui, ne le poussa jamais à recommencer. Tous deux ne songent plus qu'à leur salut, avec le produit de trois projections Flamel fait des dons aux églises et aux couvents; il dote les hôpitaux, il secoure les pauvres. Cet homme d'élite comprend si bien que ce n'est pas la richesse qui fait le bonheur, qu'il ne lègue aucun bien à celui de ses neveux qu'il a distingué pour sa bonne conduite, il lui lègue simplement la science, un manuscrit de sa propre main où il lui enseigne l'art divin de transmuer les métaux.

Ce qu'il faut retenir de tout ceci, c'est que Flamel n'a jamais souhaité la richesse et que devenu adepte, il n'a usé de la Pierre qu'avec discrétion. Encore n'employa-t-il cet argent qu'à des fondations pieuses. La prière le prévint des tentations, car c'était un homme pieux, voici sa prière ordinaire qui se trouve en tête du Livre des figures hiéroglyphiques : « Loué soit éternellement le Seigneur mon Dieu, qui eslève l'humble de la basse pouldrière, et faict esjouyr le cœur de ceux qui espèrent en luy, qui ouvre aux croyans avec grâce les sources de sa bénignité et met sous leurs pieds les cercles mondains de toutes les félicités terriennes. En luy

soit tousiours nostre espérance, en sa crainte nostre félicité, en sa miséricorde la gloire de la réparation de nostre nature et en la prière nostre seureté inesbranlable. Et toy, ô Dieu tout-puissant, comme ta bénignité a daigné ouvrir en la terre devant moy, ton indigne serf, tous les trésors des richesses du monde, qu'il plaise à ta grande clémence, lorsque je ne seray plus au nombre des vivans, de m'ouvrir encor les trésors des Cieux, et me laisser contempler ton divin visage, dont la Majesté est un délice inesnarrable, et dont le ravissement n'est jamais monté en cœur d'homme vivant. Je te le demande par le Seigneur Jésus-Christ ton fils bien aymé qui en l'unité du Saint-Esprit vit avec toy au siècle des siècles. Ainsi soit-il. » Combien différente cette prière de celle que l'abbé Villain a copiée dans d'Hydrolitus Sophicus (*Museum hermeticum*) et qui est une prière d'un alchimiste quelconque, l'abbé Villain n'affirme pourtant pas que cette prière soit de notre adepte : « Flamel dit sans doute... » dit-il. Mais après lui Collin de Plancy affirme gravement que cette prière est de Flamel, et Figuier après lui sans se donner la peine de vérifier, seulement Figuier enjolive la chose,la prière de l'Hydrolitus serait celle que Flamel faisait chaque jour pour obtenir du ciel l'interprétation des figures d'Abraham Juif. Et ainsi l'on écrit l'histoire.

CHAPITRE IV

Flamel s'est-il occupé d'alchimie. — Les raisons de l'abbé Villain. — Celles de Salmon. — Nos raisons. — Le livre d'Abraham Juif. — Flamel a été un alchimiste.

Ayant montré Flamel alchimiste et adepte, nous allons examiner une grosse question : Flamel s'est-il réellement occupé d'alchimie ? C'est que la chose a été discutée, d'autre part il n'est pas trop tard pour en parler, il valait mieux exposer d'abord les faits, quitte à les examiner ensuite.

Donc Vallet de Viriville regarde toute cette partie de l'histoire de Flamel comme une légende, il ne va cependant pas aussi loin que l'abbé Villain qui n'y voit qu'un roman fabriqué au XVIIe siècle par Arnauld de la Chevalerie. Figuier plus prudent ne se prononce pas.

Les raisons de Vallet de Viriville étant renouvelées de l'abbé Villain, nous n'examinerons que celles de ce dernier.

L'abbé prétend que le livre des figures hiéroglyphi-

ques n'est pas l'œuvre de Flamel, mais bien d'Arnauld de la Chevalerie (gentilhomme poictevin qui le fit imprimer pour la première fois en le traduisant du latin), et cela parce que, dit-il : 1° On n'a jamais vu l'original latin. Remarquez que : on, c'est lui, l'abbé. Mais, répondons-nous, a-t-on jamais vu l'original grec de l'Iliade ou l'original latin de l'Enéide, et sans aller si loin, combien de chefs-d'œuvre imprimés au XVIIIe et au XIXe siècle et dont les manuscrits originaux n'existent plus. En posant comme loi le principe de Villain, combien d'ouvrages seraient apocryphes ! Passons ! 2° Chose grave selon lui, la première projection est datée du 17 janvier 1382, la seconde du 25 avril « de la même année » dit Flamel. Or, l'année commençant à Pâques, on était depuis le 6 avril dans l'année 1383. La fête de Pâques étant mobile, pour éviter la confusion, on indiquait dans les actes passés du 22 mars au 25 avril, s'ils avaient été rédigés avant ou après Pâques. Constatons que ce système prêtait par conséquent à confusion et que Flamel aura pu se tromper. 3° Enfin, dit-il, le 17 de janvier 1382 était un vendredi et Flamel dit un lundi, et sur ce l'abbé triomphe. Mais Flamel travailla à deux reprises au livre des figures hiéroglyphiques, en 1399 et en 1413. Mettons qu'il ait rédigé cette première partie en 1399, la première projec-

tion était donc éloignée de dix-sept ans! Ma foi, nous trouvons que Flamel pouvait fort bien ne pas se rappeler au juste quel jour de la semaine elle avait eu lieu et nous ne le chicanerons pas pour cela. Telles sont les raisons de l'abbé Villain, nous y avons répondu, le lecteur jugera. Au reste, l'abbé avait une thèse préconçue et les petites raisons s'entassent sous sa plume à perte de vue. Il ne réussit qu'à être ennuyeux. Cependant nous prétendons ne pas abandonner la discussion sur ce point avant d'avoir démontré péremptoirement que Flamel s'est occupé d'alchimie. Nous prouverons d'abord l'authenticité du livre des figures hiéroglyphiques. Le médecin Salmon qui a fait la préface de la *Bibliothèque des philosophes chymiques* (à Paris, Laurent d'Houry, 1683) s'est occupé de cette question, aussi ne ferons-nous que le résumer. Premièrement le nom de Flamel est plusieurs fois cité dans le livre des figures hiéroglyphiques et chaque fois à la première personne du singulier: je ou moy Flamel. Lorsqu'il y est dit qu'il fit la projection en 1382, en présence de Pernelle, celle-ci était encore vivante et lorsqu'il y est dit que ce livre a été achevé en 1413 après la mort de Pernelle, elle était alors décédée, comme il appert de nombreux actes des archives de Saint-Jacques-la-Boucherie. De plus, quel autre que

Flamel eut pû donner une explication des figures du Charnier des Innocents, aussi claire au point de vue théologique, aussi bien adaptée au sens alchimique. Enfin nul acte, nul fait, rien, absolument rien ne vient contredire ce qui est narré dans la première partie du livre des figures hiéroglyphiques. Ajoutons pour ne rien laisser derrière nous, que l'abbé Villain trouve étrange que Flamel quitte sa femme et son commerce pour aller en Espagne, et encore, dit-il, si cela eut été fait par dévotion. Mais Flamel pouvait s'absenter fort bien, disons-nous, il laissait derrière lui l'intelligente Pernelle et son premier clerc. Flamel ne travaillait-il pas depuis vingt et un ans à la recherche du grand-œuvre, pour quelques mois de plus que lui dépensait le pèlerinage, il pouvait être négligent jusqu'au bout. Combien d'adeptes, Bernard Trévisan, Denys Zachaire, Cyliani n'ont réussi que lorsqu'ils touchaient déjà à la ruine. Mais non, il n'y avait même pas de négligence de sa part, ses clercs faisaient tout l'ouvrage ; de même dans une fabrique ce n'est pas le patron qui fait le travail, mais bien les ouvriers, le patron n'est que la tête, et il est plus facile de trouver un contre-maître que de remplacer à la fois tous les ouvriers. Le patron prend deux ou trois mois de vacances et la fabrique va tout aussi bien. Pernelle ne pouvait-

elle suppléer Flamel quelque temps, insister serait oiseux. Enfin pour ce qui est du but même du voyage, nous avons vu combien Flamel était dévot, nous le constaterons encore mieux plus loin, et il avait deux raisons au lieu d'une pour faire son pèlerinage, d'abord par dévotion, ensuite pour s'aboucher avec quelque rabbin cabaliste.

Tout ceci étant élucidé, nous affirmons que Flamel s'est occupé d'alchimie. Nous ne reparlerons pas ici du livre des figures hiéroglyphiques, la question est jugée, mais il existe et il a existé des manuscrits d'alchimie portant le titre de propriété de Flamel, l'un d'eux est même écrit entièrement de sa main, ainsi qu'il appert par ces mots qui le terminent : le présent livre est et appartient à Nicolas Flamel, de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie, lequel il l'a escript et relié de sa propre main. » C'est le livre des Laveures, catalogué 19978 (supplément français) à la Bibliothèque nationale (voir pour plus de détails le dernier chapitre 9 page 121). C'est le seul manuscrit d'alchimie ayant appartenu à Flamel que nous connaissions actuellement. Divers auteurs du XVI, XVII et XVIIIe siècle parlent d'autres manuscrits qui ne nous sont point parvenus, détruits ou simplement égarés. Ainsi Moreri affirme que de son temps il existait un

manuscrit d'alchimie d'Almasatus au roi de Carmasan, qui portait le titre de propriété de Flamel. Dom Pernety, auteur des Fables grecques et égyptiennes, a eu entre les mains un manuscrit autographe de Flamel. Il nous en a laissé la description. C'était un traité d'alchimie écrit dans les marges assez larges d'un Bréviaire, il est adressé à un des neveux de Flamel et commence ainsi : « Je, Nicolas Flamel, escripvain de Paris, ceste présente année, MCCCCXIII, du règne de nostre prince bénin Charles VI lequel Dieu vueille bénir, etc .. » Enfin au XVIIe siècle on voyait dans la bibliothèque de M. de la Richardière un manuscrit de Flamel commençant ainsi : « Je te veux premièrement montrer la nature de tous métaux.... » Et à la même époque François de Gerzan, sieur du Soucy, qui possédait alors le livre des lavûres, avait encore un autre manuscrit de Flamel.

Il y a un point sur lequel l'abbé Villain a glissé, c'est sur la question du Livre d'Abraham Juif. Redoutant de trouver la vérité et de détruire ainsi sa propre thèse, il ne s'est livré de ce côté à aucune investigation. Eh bien ! nous allons prouver que ce livre a existé. Dans Borel nous lisons ceci à propos du manuscrit d'Abraham. « Mais j'ay pourtant ouï assurer à un gentilhomme de Rouergue, appelé De Cabrières, se tenant en son châ-

teau de Cabrières, près de Millau, où je fus exprès pour voir ce manuscrit (1), qu'il avait vu l'original de ce livre, que feu M. le cardinal de Richelieu avait recouvré peu de temps avant sa mort, et qu'un grand seigneur de Rouergue, familier avec ceux qui manièrent ses papiers, l'avait emporté de son cabinet. »

Nous voici donc renseignés, du temps de Louis XIII, le manuscrit d'Abraham existait encore; il est probable qu'il fut copié plusieurs fois et nous ne désespérons pas de trouver un jour ou l'autre une de ces copies.

M. Delaulnaye, à l'article Flamel, dans le *Dictionnaire biographique* de MM. Michaud, dit en parlant du livre d'Abraham : « L'auteur de cet article possède une copie très précieuse des figures du couvercle, faite par Flamel lui-même. Elle présente deux carrés parfaits.

On y remarque des hiéroglyphes égyptiens qui ont quelque rapport avec ceux de la table Isiaque, l'emblème des trois mains réunies dont une est noire; celui du bœuf et de deux anges prosternés devant une croix, et beaucoup de caractères hébraïques, éthiopiens, arabes, grecs, cabalistiques parfaitement exécutés ». Nous

1. Une copie du livre d'Abraham Juif.

arrêterons ici ce chapitre, ce qu'il nous fallait pour la suite c'était une base solide et inébranlable, car à partir de maintenant les preuves vont s'accumuler tellement qu'il faudrait y mettre de la mauvaise volonté pour ne pas voir la vérité. Nous n'avons discuté si longuement que parce que cela était indispensable, aussi maintenant pouvons-nous continuer, nous avons établi trois points importants : Le livre d'Abraham Juif a existé, Flamel s'est occupé d'alchimie, Flamel a écrit des traités hermétiques, notamment le livre des figures.

CHAPITRE V

Flamel reconstitue sa fortune. — Don mutuel. — Edification d'une arcade au Charnier des Innocents. — Le petit portail de S. Jacques de la Boucherie. — La Croix d'or hermétique. — Mort et testament de Pernelle. — Son mausolée.

Flamel étant parvenu à préparer la Pierre philosophale, n'avait plus rien à désirer. Nous avons vu qu'il

ne cherchait que la science, maintenant il la possède, peu lui importe le reste. Sa passion pour l'alchimie est tellement modérée par sa piété qu'il ne fit que trois fois la transmutation dans sa vie, outre les deux premières qui n'étaient que de simples essais, et encore, l'or obtenu sera employé en fondations pieuses, à peine si Flamel placera des rentes sur quelques maisons pour pouvoir vivre à son aise le restant de ses jours sans être obligé de recourir à de nouvelles transmutations. Car sa fortune avait été fortement ébranlée par ses recherches hermétiques, les produits nécessaires s'extrayant de l'or et de l'argent (voir : *Théories et Symboles des Alchimistes*) comme d'autre part on perdait toujours en essayant de régénérer les métaux employés dans les manipulations, si nous ajoutons à ces dépenses fondamentales l'achat des manuscrits, des appareils de verre, du combustible, des fourneaux, etc., on comprendra que de telles dépenses, continuées pendant vingt-quatre ans, avaient dû endommager la fortune de Flamel. Aussi s'étant marié sous le régime dotal et sa fortune personnelle étant près d'être épuisée, il s'était adressé à Pernelle, et celle-ci par amour pour lui, confiante dans le succès de ses recherches, voulut bien mettre ses biens en commun avec ceux de son mari, mesure dont Flamel

seul profitait. Cet acte est daté du 7 avril 1372 avant Pâques. Il est rapporté tout au long dans l'*Histoire de l'abbé Villain*, accompagné de beaucoup d'autres dont le texte nous intéresse généralement fort peu. Il nous suffit de savoir que l'acte a eu lieu, et le lecteur reste froid devant cette kyrielle d'actes par devant notaire, écrits en quelle langue ! L'abbé n'en a pas moins cru devoir en remplir cent pages de petit texte. C'est en vérité fort réjouissant.

Ce don mutuel fut renouvelé le 10 septembre 1386. Une clause de ce renouvellement nous intéresse, en ce qu'elle montre combien était grande la piété des deux époux : « Et oultre ce, vouldrent, ordenerent et accorderent les dicts mariés, l'un à l'autre, que le dict seurvivant dernier morant (1), puisse donner, aumosner et distribuer, sain ou enferme (2), par son testament ou autrement en son vivant comme il lui plaira, toute la partie et portion dudit premier morant, de tous les dis biens meubles et conquès immeubles à telles personnes, Religieux, Eglises, povres et misérables personnes, conjointement ou en à part, ou convertir à faire célébrer messes, ou autres

1. Mourant.

2. Malade, du latin infirmus.

aumosnes piteables comme bon semblera au dit seurvivant et en sa conscience seulement ». Cet acte fut de nouveau recommencé en 1388 à peu près dans les mêmes termes. Dans ces deux derniers actes, c'est Perneile qui bénéficie à son tour de la nouvelle fortune de son mari et ce n'était que justice.

Nous avons dit plus haut l'emploi que notre alchimiste fit de l'or philosophal. Un certain nombre de ces fondations peut s'étiqueter de dates certaines, les autres non ; nous nous occuperons d'abord des premières.

Donc en 1389 Flamel fit élever une arcade au Charnier des Saints Innocents. Cette arcade se dressait sur la façade du Charnier, voisine de la rue de la Lingerie, elle était marquée de l'N et de l'F, initiales que nous retrouverons dans toutes les autres fondations. Flamel y avait fait peindre (1) un homme tout noir étendant un bras vers une seconde arcade qu'il fit édifier plus tard et charger d'hiéroglyphes.

De l'autre main il tenait un rouleau sur lequel on lisait

1. Ce devait être alors l'habitude de faire peindre ou sculpter les arcades du Charnier, car Guillebert de Metz en parlant du charnier des Innocents, dit : « Illec sont peintures notables de la danse macabre et autres, avec escriptures pour esmouvoir les gens à la dévotion. »

« je vois merveille dont moult je m'esbahis. » De plus sur la même arcade en face de l'homme noir, était une plaque dorée sur laquelle on voyait une éclipse du Soleil et de la Lune et une autre planète caractérisée par le signe de Vénus ou plutôt de Mercure. Il y avait d'autres plaques au-dessous de celle-là, une entre autres représentant un écusson partagé en quatre par une croix, celle-ci porte au milieu une couronne d'épines renfermant en son centre un cœur saignant d'où s'élève un roseau. Dans un des quartiers on voit IEVE en caractères hébraïques áu milieu d'une foule de rayons lumineux au-dessous d'un nuage noir ; dans le second quartier une nuée sur laquelle on voit une trompette, une lance, une palme et une couronne; dans le troisième la terre est chargée d'une ample moisson et le quatrième est occupé par des globes de feu. On trouve cet écusson figuré à la fin de l'Harmonie chimique de Lagneau.

Flamel semble avoir imité cet écusson d'un autre attribué à Saint-Thomas d'Aquin. Quant aux autres plaques nous ne savons ce qui s'y trouvait représenté; les alchimistes qui visitaient les différents endroits illustrés par Flamel faisaient un peu comme les anglais de nos jours, chacun emportait un morceau, un souvenir conservé précieusement comme une relique, jusqu'à ce qu'un plus

hardi vînt qui enlevât le reste. C'est ainsi que du temps de Borel il existait à cette arcade quatre plaques, trois du temps de Gohorry et plus du tout au XVIIIe siècle. Nous retrouverons ces mutilations, signes d'un culte excessif, dans toutes les autres fondations de Flamel.

Du temps de l'abbé Villain on ne voyait plus sur cette arcade que l'N et l'F et ces vers mutilés ou effacés par le temps.

« Hélas mourir convient
Sans remède homme et femme.
..... nous en souvienne
Hélas mourir convient
Le corps ...
Demain peut-être dampnés.
A faute ...
Mourir convient
Sans remède homme et femme. »

Après ces vers on pouvait encore lire ce fragment d'inscription «... donné pour l'amour de Dieu, l'an 1389. Vueillez prier pour les trespassés en disant Pater noster. Ave. ». En 1761 cette arcade fut reconstruite en partie et ces différentes inscriptions disparurent.

Cette même année 1389 Flamel fit élever à ses frais le petit portail de Saint Jacques la Boucherie qui était

vis-à-vis la rue de Marivaux en face sa propre maison. Il était représenté au-dessus de cette porte avec Pernelle. La Sainte Vierge est entre eux deux, l'apôtre Saint-Jacques est figuré à côté de Flamel et Saint-Jean Baptiste à côté de Pernelle. D'un côté se trouvait cette inscription : « Ave maria soit dit à l'entrée » et de l'autre côté : « la Vierge Marie soit cy saluée ».

« Au jambage occidental du portail, dit l'abbé Villain dans son *Essai d'une histoire de la paroisse Saint-Jacques la Boucherie*, on voit un petit ange en sculpture qui tient en ses mains un cercle de pierre, Flamel y avait fait enclaver un rond de marbre noir, avec un filet d'or fin en forme de croix, que les personnes pieuses baisoient en entrant dans l'église ». « Je tiens ce petit fait, ajoute-t-il en note, d'un ecclésiastique mort fort âgé né sur la paroisse, qui avoit baisé cette croix étant tout jeune ». Ce fut donc dans la seconde moitié du dix-septième siècle qu'un larron ou plus probablement un alchimiste enleva le marbre et le filet d'or, on voyait distinctement la trace des coups de ciseau du temps de l'abbé Villain. Au-dessous de l'ange subsistaient ces mots : « *Memento pretiosæ crucis Domini nostri* ».

A propos du portail de l'église Saint-Jacques, il faut remarquer que Flamel, dans le *Livre des figures hiéro-*

glyphiques, dit y être figuré en pèlerin, tous les autres auteurs, Gohorry, Borel, Sauval, Pernety, qui ont vu le monument, confirment la chose, seul l'abbé Villain prétend que Flamel n'a jamais été nulle part représenté en pèlerin, mais ce pauvre abbé n'a vraiment pas de chance dans ses affirmations intéressées, en tête de son ouvrage, page 1, s'étale resplendissante une reproduction de la partie supérieure du petit portail de Saint-Jacques la Boucherie, et s'il est assez difficile de dire d'après cette gravure si Flamel est ou n'est pas vêtu en pèlerin, en revanche il est facile de voir de chaque côté de la Vierge qui occupe le milieu de la figure, une coquille de Saint-Jacques, de plus l'apôtre Saint-Jacques qui est à côté de Flamel tient en mains le bâton de pèlerin orné du bourdon.

Entre cette année 1389 et la mort de Pernelle, notre alchimiste fit encore travailler aux églises Saint-Cosme et Saint-Martin des Champs; mais nous n'avons que des détails assez vagues sur ces fondations. Nous savons seulement d'après Borel que selon son habitude Flamel s'y était fait représenter en pèlerin.

Mais pour en revenir à Saint-Jacques la Boucherie, outre le portail de la rue de Marivaux qu'il avait fait élever à ses frais, Flamel fit d'autres dons à cette église de son



ÉGLISE SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE.

vivant. Dans les comptes de la fabrique on trouve mentionné «.... un tableau d'imagerie d'une piété de N.-S. que l'on met aux festes sur le grand autel, que donna Nicolas Flamel ». Plus loin il est parlé d'un dyptique. « Item un tableau ployans à une passion d'un costé, et à une résurrection d'autre costé, et l'a donné de nouvel Nicolas Flamel, et estoit sur le grant autel » (*Inventaires des objets précieux de l'Eglise,* de 1404 à 1412).

La chapelle de Saint-Clément, une des latérales de Saint-Jacques, fut particulièrement favorisée. Faut-il en chercher la raison dans ce que les échoppes de Flamel étaient adossées aux murs de cette chapelle. Il y avait fait d'assez fortes dépenses, il l'avait fait orner de boiseries, de sculptures ; tous les accessoires étaient dus à ses libéralités, aussi cette chapelle était considérée comme fondation de Flamel, ainsi qu'il appert des comptes de la fabrique de Saint-Jacques (1436-1432). « Au coffre de la chapelle Saint-Clyment à Nicolas Flamel on trouve un calixte avec la patène d'argent doré, etc... Item un vestement de drap de soye noire doublé d'azur où est écrit N. F. en la chasuble, etc. » Cette chapelle, avec tous les accessoires du culte qui l'accompagnaient, doit être mise entièrement au compte de Flamel ; une autre preuve c'est que les desservants de l'église finis-

saient par regarder cette chapelle comme celle de N. Flamel, ainsi on lit au même compte : « A Jehan François la somme de 8 sols qui due lui était pour avoir fait refaire un quartier du couvelesque qui couvre la table de la chapelle de feu Nicolas Flamel. »

Notre écrivain vivait assez tranquille avec sa femme, répandant des bienfaits autour de lui ; adepte, il possédait la science dans son intégrité, n'ayant plus rien à désirer de ce côté, il ne pensait qu'à son salut, il soulageait les pauvres et enrichissait les églises : austère pratiquant, il s'était fait recevoir dans plusieurs confréries (neuf en tout) dont les noms se retrouvent dans son testament.

Nous avons vu plus haut que par un acte de 1388 un don mutuel mettait en commun les biens des deux époux, le dernier survivant profiterait de la fortune totale. Cet acte fut ratifié le samedi 5 août 1396, ce qui indigna fort Isabelle la sœur de Pernelle et ses fils ; si Flamel succombait le premier, il n'y aurait eu que demi-mal, mais malheureusement Pernelle plus âgée que Flamel (elle devait avoir alors près de soixante-quinze ans) semblait devoir trépasser la première. Aussi sœur, beau-frère et neveux firent-ils tout ce qu'ils purent pour circonvenir Pernelle. Ils y réussirent car elle fit un testament le 25

du mois d'août 1397 où elle les avantage. Cependant il avait fallu que l'obsession fût forte pour l'amener là, aussi ses parents désormais tranquilles s'étant éloignés, Pernelle fit aussitôt un retour sur elle-même, elle eut honte de sa faiblesse et par un nouvel acte du 4 septembre 1397 elle fit par devant notaire et dans les formes requises un codicille où elle institue Flamel au nombre de ses exécuteurs testamentaires, ne donne à sa sœur Isabelle que 300 livres tournois une fois payées et remet le reste comme il est mentionné dans l'acte de 1396.

Pernelle avait réellement senti sa fin prochaine, car elle mourut sept jours après, le 11 septembre 1397. Flamel la fit enterrer aux Innocents, sur sa tombe il éleva plus tard (en 1407) une pyramide où se lisaient les vers suivants.

Lès povres âmes trépassées
Qui de leurs oirs sont oubliées
Requièrent des passans par cy
Qu'ils prient Dieu que mercy
Veuille avoir d'elles et leur fasse
Pardon et à vous doint sa grâce

L'église et les lieux de céans
Sont à Paris bien moult séans

Car toute povre créature
Y est reçeue à sépulture
Et qui bien y sera, soit mis
En Paradis, et ses amis.

Qui céans vient dévotement
Tous les lundis ou autrement
Et de son pouvoir y fait dons
Indulgences et pardons
Ecrits céans en plusieurs tables
Moult nécessaires et profitables.

Nul ne sçait que tels pardons vaillent
Qui durent quand d'autres bons faillent.
De mon paradis pour mes bons amis
Descendu jadis pour estre en croix mis.

Dans le testament de Pernelle que nous a conservé l'abbé Villain, il y a des choses bien intéressantes que nous donnerons à titre de curiosité. Elle règle elle-même les détails de la cérémonie funéraire : Item elle voult et ordena son luminaire estre fait le jour de son obsèque de trente deux livres de cire. Item : elle voult et ordena quatre livres seize sols parisis estre donnés et convertis au prouffit du disner qui sera fait le jour de son obsèque.... Item : elle voult et ordena le jour de son tres-

passement la somme de huit livres tournois estre donnée et aumosnée pour Dieu à plusieurs povres gens par les dis exécuteurs. » Ayant distribué par son testament certaines sommes aux églises, confréries et pauvres, elle passe à ses parents, amis et connaissances. Nous y trouvons une feue Pernelle Dehanigues avec son mari feu Clément Dehanigues (les parents de son premier mari) pour lesquels elle ordonne de dire douze messes de requiem. Nous y voyons aussi un Guillaume de Laigny son cousin et feu Raoul Lethas, son second mari.

Voici encore une clause curieuse : Item voult et ordena un voyage estre fait une fois par un homme, pèlerin de pié, à Nostre-Dame de Boulogne-sur-la-mer; auquel pèlerin pour ce faire, elle voult quatre livres tournois estre baillées et payées par les dicts exécuteurs, lequel pèlerin fera chanter et dire en l'église Nostre-Dame au dict lieu deux messes, c'est assavoir, l'une du Saint-Esperit, et l'autre de Nostre-Dame, et offrira un cierge de cire pesant douze livres et si payera pour chacune messe deux sols parisis. »

Elle passe ensuite aux commensaux des églises qu'elle fréquentait. « Item. A Martin qui a accoustumé de donner l'eaue benoiste en l'église Saint-Jacques, cinq sols tournois. » Aux cinq pauvres qui demandent l'aumône

au portail de Saint-Jacques, elle laisse à chacun deux sols, six deniers tournois ; puis elle distribue sa garde-robe et ce n'est pas la partie la moins intéressante. Ainsi elle laisse à Jehannette la Paquote : « Une cote vermeille de marbre et un chapperon, que elle mestoit chascun jour... Item. Cinq siens coursés fourrés de blanc à cinq povres personnes... Item à Jehannette Lalarge, son meilleur chapperon... Item à Jehannette la Flaminge, chandellière de cire, vendent à Saint-Jacques, son autre chapperon de violet... A Mengin jeune clerc, son varlet, elle donne une livre, cinq sols tournois, et à Gautier son autre varlet une livre tournois. » Son codicille change peu de chose au testament, elle y donne 300 livres à sa sœur Isabelle, le reste à Flamel, sauf les quelques dépenses mentionnées dans son testament, soit 4 livres, 80 sols parisis, et 351 livres, 297 sols, 98 deniers tournois.

CHAPITRE VI

Différents de Flamel avec la famille de sa femme. — Visite de Cramoisi. — Édification du portail de Sainte Geneviève des ardents. — Achats de diverses maisons. — La maison hospitalière de la rue Montmorency. — Édification d'une seconde arche aux Innocents. — Explication de ses sculptures. — La chapelle Saint-Gervais. — Il travaille à ses traités. — Mort de Flamel.

La mort de Pernelle avait profondément touché Flamel, avoir espéré, souffert, prié ensemble, toujours parfaitement unis pendant près d'un demi-siècle. La douleur était d'autant plus poignante que les deux époux s'aimaient plutôt cérébralement. Flamel avait passé vingt-quatre ans de sa vie dans des recherches continuelles, lisant, déchiffrant, commentant, l'esprit toujours en mouvement, n'ayant qu'un sujet de pensée, absorbé incessamment par ses calculs ou ses hypothèses, puis quand il croyait avoir trouvé quelque chose, il essayait et c'étaient alors les nuits et les jours passés dans des

manipulations souvent dangereuses, demandant un contrôle incessant, quand la fatigue l'abattait sa femme prenait sa place. Dans de pareilles conditions, il y avait peu de place pour Eros, les hommes d'étude font généralement de médiocres mâles. Aussi l'amour des deux époux était-il d'autant plus épuré et tendait vers l'union parfaite de Platon.

Il est à croire que Flamel aurait suivi de près Pernelle, si de nombreuses affaires ne l'avaient empêché de se livrer tout entier à son chagrin. Perrier et Isabelle, son beau-frère et sa belle-sœur qui ne soupçonnaient point l'existence du codicille, furent fort étonnés d'apprendre que le testament était annulé spécialement à leur endroit par le dit codicille et qu'ils devraient se contenter d'une somme de trois cents livres une fois payée. Aussitôt leur mécontentement éclata, il n'y eut misères qu'ils n'essayèrent de susciter, grâce à eux il fut impossible de se reconnaître dans l'inventaire des biens de la défunte, ils firent même, avant la fin du dit inventaire, saisir la succession par un huissier du parlement. Dignes parents ! il y avait à peine huit jours que Pernelle était morte ! Si l'on juge de leur caractère par ce dernier trait, on comprend parfaitement que Flamel, malgré la douceur de son caractère, ait été entraîné à tout une série de procès. Les exé-

cuteurs testamentaires et Flamel portèrent le différent au Parlement, au Châtelet, aux Requêtes du palais. L'abbé Villain donne de grands détails sur cette affaire, on pourra s'y reporter. Le procès intenté par Perrier à son beau-frère n'était pas pour les rapprocher, aussi malgré que le curé de Saint-Jacques, Hervey Roussel les ait réconciliés, les bonnes paroles prononcées de part et d'autre furent plus sur les lèvres que dans le cœur. Isabelle et Perrier délaissèrent leur beau-frère, et il n'est plus question d'eux dans le reste de cette histoire. Un seul de leurs trois fils fut distingué par Flamel qui lui laissa un manuscrit d'alchimie de sa propre main, don précieux entre tous.

Quoiqu'il en soit, ces procès, ces chicanes avaient opéré une heureuse révulsion, en ce sens que Flamel fut détourné de son chagrin. L'angoisse des premiers moments se changea en un souvenir vivace, mélange de regrets et d'espérance. Ce qu'il dit de la chère défunte dans le livre des figures lui sera comme éloge funèbre « .... mais la bonté du très grand Dieu ne m'avoit pas comblé de cette seule bénédiction que de me donner une femme chaste et sage, elle estoit d'abondant non seulement capable de raison, mais aussi de parfaire ce qui estoit raisonnable, et plus discrette et secrette que le

commun des autres femmes. Surtout elle estoit fort dévotieuse.... »

Resté seul, Flamel ne va plus avoir que deux mobiles, assurer son salut par de bonnes œuvres, faire passer sa mémoire à la postérité par des monuments ou des ouvrages symboliques pouvant en même temps guider les alchimistes ses frères dans leurs recherches. Dès l'année 1399 nous le voyons, ainsi qu'il le dit expressément, travailler à son livre des figures hiéroglyphiques ; il était alors tranquille, les affaires relatives à la succession de Pernelle étaient terminées ; mais en cette année 1399, il n'écrivit que la première partie de ce traité, ce qui semble peu, mais il faut remarquer que les huit-pages in-quarto d'imprimerie du livre des figures qui correspondent à cette première partie et qui demanderaient à peine quelques heures pour être copiées en écriture cursive, demandaient plusieurs semaines, plusieurs mois même alors qu'on écrivait en gothique. Si nous prenons pour exemple le livre des Lavures, écrit de la propre main de Flamel, on verra que toutes les lettres sont à peu près d'égale dimension, de plus de nombreuses lettres ornées se trouvent au commencement des chapitres, un manuscrit de ce temps représentait une somme énorme de travail, quand il était écrit en lettres moulées. Enfin c'était

là un ouvrage original et non une copie. Aussi Flamel peut fort bien n'avoir écrit que cette première partie en l'an 1399. Il fut forcé d'abandonner son travail momentanément, par suite de diverses circonstances qui nous sont inconnues.

Peu de temps après la mort de Pernelle, le Roy de France ayant besoin d'argent, leva un impôt extraordinaire, tous les bourgeois de Paris furent taxés selon leur importance. Flamel, qui passait déjà pour fort riche, fut déclaré taillable pour la somme de cent francs, ce qui est considérable pour l'époque. Néanmoins il s'exécuta de bonne grâce. Deux ou trois ans après, les finances étant de nouveau très bas, on eut recours au même système et Flamel fut taxé de 30 francs. Mais cette fois-ci il commemça à s'inquiéter et tout porte à croire qu'il réclama, ayant tout intérêt à se donner pour plus pauvre qu'il était réellement. Il se réclama de sa fonction de libraire juré de l'Université, prétendant qu'en cette qualité il n'était pas taillable. Ce débat dut faire quelque bruit, car le roi Charles VI voulant savoir à quoi s'en tenir à propos de ces bruits qui couraient sur Flamel, chargea Cramoisi, maître des requêtes, de s'enquérir à ce sujet. L'écrivain après avoir bien pesé Cramoisi, l'ayant trouvé discret, lui avoua qu'il possédait le secret de la pierre

philosophale, et pour acheter son silence, il lui donna un matras plein de poudre de projection... Cramoisi fit sans doute un rapport favorable, car depuis, Flamel ne fut jamais inquiété. On conserva longtemps le matras comme une relique dans la famille du maître des requêtes, rapporte Borel, de qui nous tenons cette histoire. Cette visite eut lieu environ l'an 1400.

Certain d'être désormais tranquille Flamel put se livrer tout entier à ses bonnes œuvres et surtout à son amour des constructions pieuses. En 1402, comme on reconstruisait le portail de Sainte Geneviève des Ardents, Flamel voulut y contribuer pour une large part. Ce portail, dit l'abbé Villain, fut construit des aumônes de plusieurs ainsi qu'on le voit par une inscription placée au-dessus ; c'est très-bien, seulement nous ferons observer que pour avoir obtenu la permission d'y faire sculpter son image et diverses inscriptions de sa façon, il fallait que notre alchimiste eut fait plus que les autres donateurs. Le portrait de Flamel qui est placé en tête de l'ouvrage est fait d'après de celui qui se trouve dans l'histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, et qui avait été gravé justement d'après la statue de Flamel placée dans une niche à côté du portail de Sainte Geneviève des Ardents. Il y est représenté vêtu d'une robe

longue à capuchon, au côté pendent les insignes de son art. Quant aux inscriptions, nous laisserons sur ce point la parole à l'abbé Villain : « Nous avons vu, dit-il dans son *Essai sur Saint-Jacques la Boucherie*, au portail de Sainte Geneviève des Ardents, une croix gravée sur une pierre auprès de laquelle on lisoit ces paroles qu'il paraît que Flamel y avait fait écrire.

« De Dieu nostre Sauveur
Et de sa digne croix
Soit mémoiré au pécheur
Chacun jour plusieurs fois ».

Nous n'avons pas de documents précis permettant d'établir ce que fit Flamel dans les années qui suivirent ; en 1406 seulement nous le voyons acheter une maison rue de Montmorency, plus deux écuries et un terrain vague qui séparait ces acquisitions d'une maison sise au coin de la rue. Ce quartier faisait alors partie des faubourgs de Paris et venait d'être compris dans la nouvelle enceinte. Comme il voulait faire bâtir sur ce terrain, il dut s'entendre avec les moines de Saint-Martin, seigneurs de cette partie du faubourg, ceux-ci ne firent au reste aucune difficulté, Flamel leur ayant assuré qu'il voulait bâtir une sorte d'asile pour de pau-

6

vres ménages. Ils spécifièrent seulement dans l'acte qu'on ne bâtirait ni église ni chapelle, les bons moines redoutaient la concurrence pour leur église Saint Martin des Champs. Flamel, en reconnaissance de leurs bons procédés, fait à leur prieuré une rente perpétuelle de 10 sols parisis, plus une somme de 10 autres sols à percevoir chaque fois qu'il y aurait un changement de prieur. Libre alors, notre alchimiste fit construire une maison qui fut appelée la maison du Grand Pignon. Elle avait deux étages et un grenier, et portait au fronton du rez-de-chaussée une série de sculptures figurant onze personnages. On y voyait de plus le portrait de Flamel gravé au-dessus du linteau de l'une des portes. Cette maison existait encore en 1852, c'était la troisième à droite en entrant par la rue Saint Martin. M. Auguste Bernard nous en laisse la description ; elle occupait le 51 de la rue de Montmorency, le pignon détruit au XVIII[e] siècle avait été remplacé par un troisième étage. Au-dessous des figures dont nous parlions tout-à-l'heure, M. Bernard a relevé l'inscription suivante, en caractères gothiques de 6 centimètres de haut, et 10 pour les majuscules : Nous hommes et femmes laboureurs demourans au porche de ceste maison qui fut faite en l'an de grâce mil quatre cens et sept, som-

mes tenus chascun en droit, soy dire tous les jours une pate nostre et un ave maria, en priant Dieu que sa grâce face pardon aus povres pécheurs trespassez. Amen.

La maison de la rue de Montmorency commencée en 1406 avait été achevée en 1407. Un petit fait mentionné par l'abbé Villain montrera combien Flamel savait se faire aimer de tous ceux qui l'approchaient. Ses ouvriers avaient bâti un des murs de telle sorte qu'il avait perdu sur la plus grande longueur de sa maison plus d'un demi-pied de large. Il s'en aperçut trop tard, néanmoins il en fit part à son voisin, un nommé Pasquier, gendre d'un certain Barthelemy Crocquemeure, qui avait déjà eu affaire avec Flamel et s'en était bien trouvé; donc le dit Pasquier abonda dans son sens, et lui fit don d'une cour attenante aux terrains de Flamel: « Pour la bonne amour et affection qu'il avait au dit Nicolas, en recompensation de ce qu'en faisant par le dit Nicolas ses édifices, il a perdu par simplesse plus d'un demi pied de sa terre en aucune partie du long de sadite cour. » Et il laisse à Flamel le loisir de faire un mur « tel et fait en tel temps qu'il le jugera à propos » ; de plus il lui laisse le pouvoir d'ouvrir des fenêtres pour avoir vue chez lui Pasquier, si bon lui semble.

Cependant Flamel, qui avait acheté une maison et en avait fait construire une autre, voulut encore s'étendre de ce côté. Il acheta donc celle qui faisait le coin de la rue de Montmorency et de la rue Saint-Martin, et qui s'appelait la maison de la belle Image. Il n'y eut pas de difficultés, car il offrait le double de ce que tout autre eut donné raisonnablement, elle lui fut donc adjugée au prix de 155 livres tournois. Il dut de plus acquitter les droits seigneuriaux, soit 4 livres, 11 sols et 6 deniers, et à racheter les rentes qui existaient sur la maison, pour le prix de 50 écus d'or et quelques deniers, plus pour la vente des rentes 56 sols parisis.

La maison qui suivait celle-ci, dans la rue Saint-Martin, dite maison de la Herse, et qui était fort petite, lui fut donnée en pur don par Margot la Quesnel sa servante qui en était propriétaire. Flamel ne s'arrêta pas en si beau chemin et il acheta encore la maison du Puits, qui tombait en ruines, sise dans la rue de Montmorency en face la maison du Pigeon, il l'eut pour environ 40 livres et une transposition de rente. Pour se faire une idée juste sur ces acquisitions et sur la valeur de l'argent à cette époque, on considèrera que sa maison du coin de la rue Saint-Martin et la maison de la Herse ayant été reconstruites au XVIe siècle, il en coûta 23.200 francs à la

fabrique de Saint-Jacques, ce qui correspondrait de nos jours à plus de cent mille francs et encore ne s'agit-il ici que de la moitié à peine des terrains qu'il possédait rue de Montmorency et rue Saint-Martin.

Flamel fit relever la maison du Puits et ces différents locaux furent attribués par lui à des bonnes œuvres de la manière suivante. Le rez-de-chaussée et le premier étage de ces maisons étaient loués et l'argent de ces loyers servait à subvenir aux besoins de ménages pauvres logés gratuitement au deuxième étage et dans les galetas.

Ces œuvres de charité ne détournaient point Flamel de ses constructions pieuses. En cette même année 1407 nous le voyons faire travailler au charnier des Innocents et à Saint-Nicolas des Champs. Il avait déjà fait construire une arcade aux Saints-Innocents en 1389, celle qu'il fit construire en 1407 est de beaucoup la plus intéressante des deux, car elle contenait ces fameuses figures hiéroglyphiques au double sens théologique et hermétique.

Nous allons en donner la description en l'accompagnant du sens hermétique selon le *Livre des figures hiéroglyphiques;* comme nous ne pouvons entrer ici dans de grands détails explicatifs, nous prions le lecteur de se reporter pour de plus amples renseignements à notre

ouvrage : *Théories et symboles des Alchimistes*. Sur le côté de l'arche on voyait d'abord une écritoire enfermée dans une petite niche, c'est le symbole de l'œuf philosophique enfermé dans l'Athanor. Les autres figures sont groupées, on remarque à gauche Saint-Paul, vêtu d'une robe citrine brodée d'or, tenant un glaive nu à la main ; à ses pieds est un homme à genoux (Flamel lui-même), vêtu d'une robe orangée, blanche et noire.

C'est l'indication des couleurs que prend la matière philosophique quand elle passe du noir au blanc. A côté, c'est-à-dire au milieu de l'arche sur champ vert trois ressuscitants, deux hommes et une femme entièrement blancs, deux anges au-dessus d'eux, et dominant les anges la figure du Sauveur venant juger le monde, vêtu d'une robe citrine et blanche. Le champ vert indique qu'entre la couleur noire et la blanche, paraît quelque temps la verdeur. Les trois ressuscités sont le corps, l'esprit et l'âme de la Pierre au blanc. Le Seigneur c'est la pierre blanche ou petit élixir.

A droite, faisant pendant à saint Paul, on voit saint Pierre vêtu d'une robe rouge, ayant une clef dans la dextre, à ses pieds, une femme (Pernelle) vêtue d'une robe orangée. Tout ceci a trait à la couleur rouge, qui apparaît à la fin du grand-œuvre.



CHARNIER DES INNOCENTS

On trouve donc indiquées en procédant de gauche à droite, les trois couleurs principales de l'œuvre : noir, blanc, rouge. Quant aux figures de la rangée inférieure, les deux dragons, l'un ailé, l'autre sans ailes, de couleur jaune, bleu et noir, représentent les deux principes de la Pierre, le fixe et le volatil, le soufre et le mercure. Michel Maïer parlant de Flamel dans son ouvrage : *Symbola aureæ mensæ*, regarde comme symboles particuliers à Flamel la sphère surmontée de la croix et les deux serpents ou dragons enlacés, l'un ailé, l'autre sans ailes; on retrouve en effet ces deux symboles dans la plupart de ses hiéroglyphes.

Ici se place une explication réjouissante de ce bon abbé Villain, naturellement il nie que ces figures aient un sens hermétique quelconque, et il y voit les quatre animaux symboliques des évangélistes, les deux figures de droite sont l'ange et le lion et les deux à gauche : l'aigle et le taureau. Que le lion ait des ailes et que l'ange n'en ait pas, passe encore, mais avouons qu'un taureau sans cornes et qu'un aigle pourvu d'oreilles, de pieds fourchus et d'une queue de serpent, sont des animaux bien curieux. Que l'abbé Villain leur refuse un sens hermétique, c'est son droit ; de notre côté nous refusons énergiquement de voir un taureau et un aigle là où il n'y a que deux dragons.

A côté des dragons on voit un homme et une femme vêtus d'une robe orange sur champ d'azur (Flamel et Pernelle en leur vieillesse), c'est la conjonction du fixe et du volatil. Viennent ensuite les trois ressuscités que nous avons déjà expliqués. A droite de ceux-ci deux anges de couleur orangée sur fond violet, c'est l'indication des couleurs qui apparaissent avec la couleur finale, le Rouge. Enfin à l'extrémité sur champ violet, un homme écarlate terrassé par un lion ailé rouge, couleurs finales. Quant aux trois cartouches situées au-dessous, c'est le massacre des Innocents, symbole de la préparation de la matière du grand-œuvre.

Flamel fit en même temps élever au cimetière des Innocents en face de cette arcade un mausolée pour Pernelle ; nous avons donné quelques détails sur ce tombeau en un précédent chapitre.

D'après Salomon, Flamel fit en cette année 1407 commencer certains travaux dans la rue du cimetière de Saint-Nicolas des Champs près de la rue Saint-Martin. On y voyait deux bâtiments en pierre de taille, celui de gauche était resté inachevé : « Il y a, dit Salomon, quantité de figures gravées dans les pierres avec un N et une F gothiques de chaque costés. » Ces bâtiments étaient, comme ceux de la rue de Montmorency, destinés à servir

de maisons hospitalièrees. Sur l'un des bâtiments il y avait : fait en 1407, et sur l'autre fait en 1410. Ils étaient situés face à face de part et d'autre de la rue.

En l'année 1411, la chapelle de l'hôpital Saint-Gervais qui tombait en ruines fut entièrement reconstruite surtout grâce aux libéralités de Flamel. La façade et le portail de la nouvelle chapelle étaient couverts de figures et de légendes à la manière ordinaire de Flamel, il s'y était fait représenter lui-même à genoux, comme au portail de Sainte-Geneviève des Ardents. Cette chapelle, située rue de la Tixeranderie, fut comme toutes les autres fondations de Flamel, un lieu de pèlerinage pour les alchimistes jusques vers le milieu du XVIII[e] siècle où elle fut convertie en maison et les ornements de la façade détruits.

Pour en finir avec les propriétés de Flamel disons encore qu'il paraît avoir possédé, outre les immeubles précités, deux autres maisons : la maison à l'image Nostre-Dame rue au Maire, et la maison à l'image Sainte-Catherine, rue du Temple. Enfin Sauval prétend que de son temps on voyait encore quatre gros chenets ou barreaux de fer dressés proche le portail de l'hôpital Saint-Gervais et rue de la Féronnerie. Les alchimistes prétendaient qu'ils avaient été mis là par Flamel et ils y voyaient de grands mystères.

A partir de 1411, il semble que Flamel se soit reposé; tous ces bâtiments qu'il élevait lui causaient trop de soucis, lui prenaient trop de temps, visiter les chantiers, établir des devis, surveiller les travaux, c'était beaucoup de fatigues pour un vieillard ; car Flamel était très âgé, en le supposant né en 1330, il avait alors quatre vingt un ans. Il est représenté deux fois dans les figures de la seconde arche qu'il avait fait bâtir aux Innocents. Dans la partie supérieure il est avec Pernelle représenté en sa jeunesse et au-dessous il est figuré tel qu'il était en 1407. C'était alors un vieillard cassé par l'âge. Détail particulier, Flamel dans sa vieillesse portait la barbe. Sentant chaque jour ses forces s'épuiser, il se renferme chez lui, vieillard songeur, aimant à revivre le passé, l'arrivée à Paris, l'apprentissage chez un écrivain, le mariage avec la sage et douce Pernelle, puis la découverte du livre d'Abraham, les recherches laborieuses, les travaux dans la cave transformée en laboratoire, le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, Maître Canches, la première transmutation, le pieux emploi des nouvelles richesses. Ou bien encore il relisait les écrits des vieux philosophes, demêlant la vérité sous leurs énigmes. Tranquille, n'ayant plus d'occupations absorbantes, il se mit à écrire quelques traités d'alchimie, en 1413 il termine le *Livre des*

figures hiéroglyphiques qu'il avait commencé en 1399, et l'année suivante il adresse à son neveu le Psautier chimique. Quant aux autres ouvrages qui lui sont attribués, ils ne nous ont pas semblé assez authentiques pour nous en occuper ici, nous en reparlerons au chapitre IX.

Flamel sentait avec joie sa fin approcher, ce n'était pour lui qu'une délivrance, il allait renaître sur un plan plus élevé à une vie meilleure, aussi avait-il fait non seulement son testament, mais encore on avait préparé sous ses yeux sa pierre tumulaire qu'il conservait dans sa maison ; il recommandait par une clause expresse de son testament de mettre cette pierre au-dessus du lieu où il serait enterré dans l'église de sa paroisse. Son testament est daté du dimanche 22 novembre 1416. Ayant terminé ses préparatifs pour le grand voyage, Flamel attendit dans la prière, la volonté de Dieu. Il mourut enfin le 22 mars avant Pâques 1417. Il avait alors plus de quatre vingts ans. Il fut enterré dans l'église Saint-Jacques de la Boucherie, vers l'extrémité de la nef ; la pierre qu'il avait fait préparer fut scellée au pilier le plus proche du caveau où il reposait.

Flamel mort, son histoire n'est pas terminée et l'on peut dire qu'elle s'étend jusqu'à nos jours.

L'analyse de son testament, les aventures de ses des-

cendants, les fouilles faites dans sa maison, l'histoire de ses ouvrages, les opinions contradictoires des littérateurs et des savants qui se sont occupés de lui, tout cela ne forme-t-il pas comme l'âme même de l'histoire de Flamel; aussi nous étendrons-nous longuement sur ces diverses questions.

CHAPITRE VII

Pierre tumulaire de Flamel. — Analyse du testament de Flamel. — Opinions de divers auteurs sur la fortune de Flamel. — L'abbé Villain et Pernety. — Naudé. — La Croix du Maine. — Hœfer. — Le roman de l'abbé de Villars. — Figuier, Chevreul. — J. B. Dumas. — Notre opinion.

L'épitaphe, que Flamel avait faite d'avance et qui fut placée sur son tombeau, s'y voyait encore au XVIIIe siècle. En 1797, quand Saint-Jacques fut démoli, cette pierre tumulaire fut vendue ou enlevée, on ne sait par qui, et

pendant quelques années on perd sa trace. Elle finit par venir s'échouer chez un fruitier-herboriste de la rue des Arcis qui s'en servait au recto pour les infimes usages de son métier : on y hachait les herbes cuites. M. Guérard, marchand d'histoire naturelle la tira de cette basse officine, espérant la vendre un bon prix ; ne trouvant pas d'amateur, il finit par la céder à M. Signol, marchand de curiosités : celui-ci après six ans d'attente, fut à son tour bien heureux de la repasser enfin pour 120 francs au musée de Cluny où elle est encore actuellement. Ces diverses pérégrinations sont racontées par M. de Lavillegille, qui fit à son sujet une communication à la Société des Antiquaires de France.

Cette pierre a 58 centimètres de hauteur, 45 de largeur et 4 d'épaisseur. Elle est divisée en trois compartiments horizontaux. A la partie supérieure sur fond noir se détachent différentes figures. Au milieu le Seigneur faisant le geste de bénir de la main droite, dans la gauche il porte le globe surmonté de la croix. A sa droite Saint-Pierre tenant une clef et un livre fermé ; entre le Seigneur et le Saint on voit le Soleil. A la gauche de Jésus est saint Paul avec l'épée et entre eux deux la lune. Le compartiment médian est tout entier occupé par l'inscription suivante :« Feu Nicolas Flamel, jadis escri-

vain, a laissié par son testament à l'œuvre de ceste Eglise certaines rentes et maisons qu'il avoit acquestées et achetées à son vivant, pour faire certain service divin et distribucions d'argent chacun an par aumosne touchant les quinze vins, l'ostel Dieu et aultres églises et hospitaux de Paris. Soit prié pour les trespassés ». Enfin dans le compartiment inférieur on voit un cadavre à demi-rongé par les vers, au-dessus une banderolle portant ces mots : « *Domine Deus, in tua misericordia speravi* ». Enfin au dessous du cadavre : « De terre suis venus et en terre retourne. L'âme rens à toi J. H. V. qui les péchiez pardonne ». Dans ce J. H. V. il faut voir paraît-il une abbréviation pour *Jésus Hominum Ultor* (Jésus rédempteur des hommes), cependant nous avions d'abord cru y retrouver l'I. E. V. hébraïque.

Nous avons maintenant à examiner le testament de Flamel. Cette pièce historique est conservée à la Bibliothèque nationale (manuscrits, fonds latin) sous la cote 9,164. Le testament comprend quatre feuilles de parchemin de 60 centimètres environ de longueur sur 40 centimètres de large, et couvertes d'un seul côté d'une écriture cursive serrée. La première feuille est noircie, tachée d'humidité, par endroits l'écriture a disparu. Or, voici d'après l'abbé Villain qui reproduit le testament

in extenso dans son *Essai sur Saint-Jacques la Boucherie* voici le commencement de cette pièce curieuse à tous points de vue. « A tous ceux qui ces lettres verront, Tanneguy du Chastel, chevalier, conseiller, chambellan du roy nostre sire, garde de la prévosté de Paris. Salut. Sçavoir faisons que par devant Hugues de la Barre et Jehan de la Noë, clercs notaires du roy nostre sire, de par luy establis en son Chastelet de Paris, fust personnellement establi, Nicolas Flamel, escrivain, sain de corps et pensée, bien parlant et de bon et vray entendement, si comme il disoit et comme de prime face apparoist, attendant et sagement considérant qu'il n'est chose plus certaine que la mort, ne chose moins certaine que l'heure d'icelle et pour ce que en la fin de ses jours, il ne feist et soit trouvés importunités surce, non voulant de ce siècle, trespasser en l'autre, intestat, pensant aux choses célestes, et pendant que sens et raison gouvernent sa pensée, désirant pourvoir au salut et remède de son âme, fit, ordonna et avisa son testament ou ordonnance de dernière voulenté au nom de la glorieuse Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, etc. ». Après ces préliminaires commencent les clauses. Il ordonne d'abord que son corps soit enterré à Saint-Jacques la Boucherie, devant le Crucifix et Notre-Dame et pour ce il

acquitte un droit de quatorze francs. Il laisse quarante livres parisis pour payer ceux de ses fournisseurs qu'il n'aurait pas eu le temps de voir avant sa mort.

S'ensuivent les articles qui ont trait à son enterrement ils n'ont rien d'intéressant, les plus remarquables sont ceux où il fait des aumônes aux pauvres, aux écholiers, aux moines mendiants ou des donations aux églises et aux chapelles. Ainsi « Item laisse en aûmosne et pour prier Dieu pour lui, à ses hostes qui demeureront lors en ses maisons outre la porte Saint-Martin et devant l'église Saint-Jacques, à chacun vingt sols parisis à leur rabattre sous leurs louages ». Dans l'article suivant il ordonne à ses exécuteurs d'acheter 300 aulnes de bon drap brun, au prix de douze sols l'aulne, et d'en distribuer à cent ménages pauvres, chacun trois aulnes. « Du dit drap, ils seront tenus de faire chacun en droit sôy, cotte, chapperon et chausses pour les porter tant comme ils pourront durer sans les vendre ni convertir ailleurs sur peine de restituer la valeur du drap. »

Poursuivant ses dons en nature, Flamel ordonne un peu plus loin d'acheter deux cents aulnes de drap bleu brun du prix et valeur de 24 sols parisis l'aulne, à distribuer à raison de quatre aulnes par tête aux personnes dont l'énumération suit : seize religieux de différents

ordres, dix-sept pauvres prêtres et dix-sept « pauvres escholiers, maistres ès arts et aultres, prins et choisis en collèges et en dehors. » Le tout se fera sous le contrôle du prieur des Mathurins lequel recevra pour sa peine un marc d'argent.

Il laisse à neuf confréries dont il était membre : confrérie de Sainte-Anne, Saint-Jacques, Saint-Christophe, Sainte-Catherine du Val des Escoliers, Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, Notre-Dame la Septembreche, Notre-Dame de Mézoche, Saint-Michel de la Chapelle du Palais et Saint-Jean l'Evangéliste ; ainsi qu'aux Eglises suivantes : Saint-Jacques de la Boucherie, Saint-Jacques du Haut-Pas, Notre-Dame de Pontoise, Sainte-Geneviève, Notre-Dame d'Haubervilliers, aux églises paroissiales de Nanterre, Rueil, la Villette, Issy, à toutes sus-nommées Eglises ou Confréries, à chacune un calice marqué de l'N et de F, avec couvercle, le tout en fin argent doré, dans un couvercle de cuir de 16 liards parisis, plus une torche de 20 sols parisis.

Margot la Quesnel et sa fille Colette ne sont pas oubliées, elles ont d'abord à choisir des objets à leur convenance pour la somme de 20 livres parisis, de plus Flamel leur laisse, leur vie durant, une rente annuelle de

40 livres parisis, plus la moitié du vin, des rentes et arrérages qui lui resteront dûs après sa mort à Nanterre plus le prix de la location de sa maison du Puits en la rue de Montmorency et divers autres dons.

Il laisse 40 livres parisis en argent pour ceux de ses parents qui se présenteraient pour hériter.

Il laisse une forte somme pour payer des messes basses de requiem quotidiennes pendant sept ans et quarante jours, pour le repos de son âme. Le vendredi de chaque semaine la messe basse sera remplacée par une grand messe chantée, officiée par le curé, diacre, sous-diacre, quatre chapelains et deux clercs.

Il institue de même douze messes par an à perpétuité pour le repos de ses père et mère.

Enfin il remet la moitié de leurs dettes à ses débiteurs de Nanterre, Rueil, Issy, la Villette, Saint-Ladre.

Il lègue 10 sols parisis de rente perpétuelle à l'Hôtel-Dieu, Hôpital du Saint-Esprit, Hôpital Saint-Gervais, aux Quinze-Vingts, aux Eglises Saint-Julien, Sainte-Catherine, du Sépulcre, Saint-Jacques de l'Hôpital, Eglise de la Trinité en la rue Saint-Denis, Sainte-Geneviève des Ardents, Saint-Cosme et Saint-Damien, Eglise des Mathorins, Saint-Nicolas-des-Champs et enfin Saint-Merry.

Tous ces différents legs exécutés, Saint-Jacques de la Boucherie hérite de ce qui restera de l'argent comptant, des maisons de Flamel et de ses rentes sur diverses maisons à Paris ou aux environs.

Tel est résumé, ce fameux testament dont les uns comme Salomon ou Borel ont vanté la magnificence à l'excès, tandis que d'autres comme l'abbé Villain n'ont voulu y voir que l'expression d'une très médiocre fortune. En faisant grosso modo le calcul, nous avons trouvé que les divers legs du testament représentaient une valeur de 2,200 livres parisis, ce qui correspondrait aujourd'hui à environ 120,000 francs, et encore nous ne comptons les rentes perpétuelles ou viagères que pour une année, enfin ces 120,000 francs représentent simplement les dons particuliers, car on l'a vu tout le reste de la fortune de Flamel revenait à Saint-Jacques de la Boucherie, soit une dizaine de maisons dans Paris et de nombreuses propriétés ou rentes dans les villages mentionnés dans son testament. Pour ce qui est du revenu de Flamel, il possédait en 1410, 450 livres de revenu perpétuel et 200 livres de revenu viager, ce qui correspondrait aujourd'hui à environ 50,000 francs de rente viagère.

De plus, outre ce qu'il laissait à sa mort, il avait dé-

pensé pas mal pendant sa vie, il avait élevé deux arcades et un mausolée au cimetière des Innocents, deux maisons rue du Cimetière Saint-Nicolas, deux maisons rue de Montmorency, il avait contribué à la reconstruction de la chapelle de l'hôpital Saint-Gervais, à ses frais encore avait été élevé le portail Sainte-Geneviève des Ardents, celui de Saint-Jacques la Boucherie et la chapelle Saint-Clément dans cette même église, enfin citons encore Saint-Côme et Saint-Martin au nombre de ses fondations ou dépenses avant sa mort, et encore nous ne connaissons pas tout.

Non ! quoique l'on fasse, les chiffres sont là, les faits sont éloquents, on ne peut nier que Flamel ait été fort riche pour son temps. Quant à rechercher l'origine de sa fortune c'est une toute autre question. Pour les alchimistes, Pernety en tête, l'ardent adversaire de l'abbé Villain, il n'y a qu'une hypothèse possible, c'est que Flamel a été un adepte, il a possédé le secret de la pierre philosophale, et ils accumulent preuves sur preuves : Flamel vit dans une position médiocre, quand après 1382, date de sa réussite, nous le voyons faire construire des maisons, des chapelles, répandre de larges aumônes autour de lui, se conduire enfin comme un riche bourgeois. Flamel s'est occupé d'alchimie, disent-

ils, né pauvre il est mort riche, donc il a trouvé le secret de la pierre philosophale, au reste lui-même l'affirme. Et dans leur enthousiasme, les alchimistes grossissent les dons et les richesses de Flamel, Gohorry, la Croix du Maine parlent des immenses et superbes bâtiments qu'il a fait élever. Borel affirme qu'à sa mort il possédait plus d'un million. A ce discours l'abbé Villain bondit, lui l'homme méticuleux par excellence, qui ne ferait pas grâce au lecteur d'un denier, ni d'un liard parisis, lui qui nous force à prendre connaissance d'actes plus solennels et plus ennuyeux les uns que les autres, il bondit! D'abord Flamel, pour l'abbé, n'est pas si riche qu'on l'a dit, il y avait bien d'autres bourgeois de son temps qui pouvaient marcher de pair avec lui, et la fortune de Flamel pouvait fort bien s'acquérir par le simple travail assidu, surtout dans le commerce des manuscrits alors très prisés. Il récuse toute raison hermétique, intransigeant il proclame que Flamel ne s'est jamais occupé d'alchimie, qu'il n'a jamais lu, à plus forte raison jamais écrit un livre hermétique, que ses symboles et hiéroglyphes n'ont aucun sens caché, par conséquent que tout ce qu'on lui attribue dans ce sens est faux ou supposé, tout, tout! On pense combien il devait s'accorder avec Pernety tout aussi intransigeant que lui, mais

présentant l'excès contraire ; ils avaient raison tous deux, il aurait suffi de s'entendre et de prendre une opinion mixte, mais leur querelle ne fit que s'envenimer et ils moururent tous deux dans l'impénitence finale, chacun soutenant mordicus qu'il avait raison en tout et sur tout. Cependant il faut avouer en toute sincérité que la raison était plutôt du côté de Pernety.

Quelques mots sur cette querelle. L'abbé Villain venait de faire paraître son *Essai sur Saint-Jacques de la Boucherie*, il y parlait de Flamel comme d'un simple écrivain, refusant de voir en lui un alchimiste.

La chose déplut probablement à Pernety qui fit paraître dans l'année littéraire de Fréron (1758, tome VII), une lettre où il rétablit les faits. L'abbé Villain qui préparait une histoire critique de Nicolas Flamel, ne tint aucun compte de la lettre de Pernety, dans ce nouvel ouvrage il ne laisse passer aucune occasion de dauber sur les alchimistes et en particulier sur Pernety qu'il affecte de désigner sous le nom de : critique de l'année littéraire. Aussi quand cet ouvrage parut, il souleva combien de colères ! Pernety, visé plus directement répondit dans l'année littéraire (1762, tome III), par une longue lettre où les preuves historiques en faveur de Flamel s'allient agréablement à des épigrammes finement

ironiques. L'abbé Villain crut devoir répondre à son tour par une lettre lourde et pâteuse d'une lecture indigeste. Pernety dédaigna ce trait sans force et la querelle en resta-là. Nous reproduisons *in extenso* la deuxième lettre de Pernety à la fin de cet ouvrage, mais par pitié pour le lecteur nous ne ferons qu'analyser brièvement la lettre de l'abbé Villain.

Pernety regardait donc Flamel comme un adepte et Villain le considérait comme un bourgeois parvenu à l'aisance par des moyens honnêtes. Une troisième version, celle de J. Hornius et de Naudé, d'après ceux-ci Flamel se serait enrichi aux dépens des juifs qui au XIVe et au XVe siècle ont été plusieurs fois proscrits, mais Naudé a une opinion peu grave, surtout quand on le voit faire vivre Flamel en 1223 ! La Croix du Maine professe la même opinion : « La source de sa richesse est telle, dit-il, quand les juifs furent chassés, lui qui avait leurs papiers, loin de réclamer à leurs créanciers ou de les dénoncer au roi, partageait avec eux pour leur donner acquit ». Hœffer a suivi la Croix du Maine, il a seulement enjolivé la chose et c'est gravement qu'il nous affirme que : « ... la véritable source des richesses de Flamel s'explique par les rapports fréquents et intimes qu'entretenait cet alchimiste avec les juifs si persécutés au

moyen-âge et qui étaient tour-à-tour exilés et rappelés selon le bon plaisir des rois. Dépositaire de la fortune de ces malheureux dont la plupart mouraient dans l'exil, l'écrivain de Saint-Jacques la Boucherie n'avait pas besoin de souffler le feu du grand-œuvre pour s'enrichir. L'histoire du livre d'or du juif Abraham pourrait bien n'être autre chose qu'une allégorie par laquelle Nicolas Flamel rappelle lui-même l'origine de sa fortune. » Cette assertion qui résume élégamment Hornius, Naudé et Lacroix du Maine, cette assertion ne tient pas une minute devant la critique ; d'abord Hœffer ne donne aucune preuve positive de ce qu'il avance.

Dans toute l'histoire de Flamel au contraire nous ne trouvons qu'un Juif, maître Canches, de plus l'abbé Villain, à l'affût de tout ce qui pourrait détruire la renommée hermétique de Flamel, n'eût pas manqué de s'emparer de cette raison, il n'eût pas manqué de révéler le moindre fait de ce genre. Bien au contraire Villain repousse avec indignation les insinuations de Naudé, contre Flamel, affirmant qu'il n'eût jamais été capable de la moindre escroquerie même envers des Juifs ; ce que nous connaissons du caractère de Flamel étant parfaitement concordant, nous nous rangeons du côté de l'abbé Villain. Mais ce ne sont là que des preuves morales,

voici des preuves matérielles, en consultant l'histoire on trouve que durant la vie de Flamel les Juifs furent chassés trois fois de France, une première fois en 1346, notre héros était encore un adolescent, la deuxième en 1354, il venait à peine de s'établir et nous ne voyons pas qu'il fasse fortune à cette époque. Enfin la troisième fois, en 1393, mais alors Flamel était déjà riche, il avait commencé ses fondations et n'avait que faire de l'argent juif. Du reste, l'ordonnance d'exil de 1393 enjoignait expressément aux créanciers des juifs de payer leurs dettes.

Flamel fut-il leur banquier ? C'est là une pure hypothèse qui n'a rien, absolument rien pour l'appuyer, aussi devons-nous l'abandonner. Quelques autres ont eu sur Flamel une opinion éclectique, ainsi que le rapporte Borel. « Quelques attribuaient, dit-il, la richesse de Flamel aux juifs, aux Anglais, aux Hôpitaux, aux Templiers. » Le vague ici démontre amplement le vide de l'accusation.

Une quatrième opinion sur l'origine de la fortune de Flamel est celle de l'abbé de Montfaucon de Villars (voir *Le comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes*). Elle ne peut être prise au sérieux, nous la donnons seulement à cause de sa singularité. L'abbé de Villars bâtit un véritable roman sur Flamel, d'abord

notre écrivain devient pour lui un petit frater en chirurgie, il voyage en France, en Italie, et c'est à Rome qu'il achète le livre d'Abraham juif. Il n'y comprend rien, naturellement, mais un rabbin nommé Nazar lui révèle que les Juifs proscrits de France plusieurs fois, et sachant qu'ils rentreraient tôt ou tard, avaient chaque fois enfoui leurs richesses dans les caves de diverses maisons, à Paris, à Lyon, etc. Or, toutes les maisons à cette époque avaient des enseignes, ainsi nous avons vu en la possession de Flamel les maisons du Lys, de la Herse, du Puits.

Les Juifs pour retrouver leurs richesses avaient fait un livre où se trouvaient représentées les enseignes des maisons qui contenaient leurs trésors. Flamel n'eut donc qu'à acheter les maisons dont les enseignes se trouvaient reproduites dans son livre, ce qui lui permit de devenir riche en peu de temps.

Tout le reste de la narration de l'abbé de Villars est de cette force, il est impossible d'y trouver un seul détail authentique, tout est inventé. Nous ne nous attarderons pas à combattre ce système, nous ferons simplement remarquer que les édits qui expulsaient les juifs ne les dépossédaient pas, ils pouvaient emporter leurs marchandises, leur mobilier, et que dans ces conditions la pre-

mière chose qu'ils emballaient, c'étaient leurs espèces monnayées.

La cinquième opinion est celle d'auteurs du siècle, ils sont en général fort circonspects, et on ne sait trop ce qu'ils pensent réellement. Ainsi M. Figuier dit à la fin des quelques pages qu'il consacre à Flamel : « Tout cela prouve que si Nicolas Flamel ne s'est pas occupé d'alchimie, il a cependant fait tout son possible pour le laisser croire au vulgaire. »

Comme cela tout le monde est content, vous croyez à l'alchimie ? c'est parfait, Flamel était un adepte, vous n'y croyez pas ? je suis encore de votre avis Flamel fut un farceur. De cette façon M. Figuier ne se compromet jamais, c'est encore lui qui fait cette déclaration ni chair ni poisson. « En résumé, si on ne peut admettre que Nicolas Flamel ait été alchimiste, au moins faut-il avouer qu'aucun autre personnage de son temps n'a rassemblé un plus grand nombre de preuves pour faire croire à la réalité de ce fait et pour implanter cette opinion dans les crédules esprits de ses contemporains. »

M. Chevreul s'est aussi mêlé de juger Flamel « Nicolas Flamel a réellement existé, comme le prouvent des monuments qu'il a élevés, ainsi que des donations ou des fondations qu'il a faites et dont la réalité est attestée par

des pièces authentiques qui se trouvaient encore au XVIIIe siècle dans les archives de Saint-Jacques de Boucherie. Eh bien, lorsqu'on lit les deux volumes publiés par l'abbé Villain sur cette église et sur la vie de Nicolas Flamel, il n'est guère possible à notre avis de ne pas admettre que ce personnage n'a jamais eu les grandes richesses qu'on lui a attribuées, qu'il ne s'est point occupé d'alchimie, que les sculptures et les vitraux qu'il a fait exécuter n'ont aucun sens hermétique, qu'en conséquence les écrits qui portent son nom ont été écrits longtemps après sa mort. » Il est malheureux pour Chevreul qu'il se soit borné à la lecture de l'abbé Villain, il s'est par suite trouvé dans la situation d'un libre penseur qui jugerait le catholicisme à travers les libelles d'un protestant ou réciproquement. Nous n'insisterons pas.

Une autre opinion, réellement étonnante par sa partialité est celle du chimiste Dumas. Voici la chose. « On trouve ensuite Nicolas Flamel, qui s'est acquis une certaine célébrité. On prétend qu'il trouva la pierre philosophale, en s'aidant des recherches d'un juif dont il aurait eu le bonheur de posséder les manuscrits. Plusieurs fois il aurait mis en pratique ses procédés alchimiques, il aurait acquis ainsi une fortune colossale qu'il aurait employée à bâtir une quantité de maisons et même

d'églises. Enfin on ne sait trop pourquoi il aurait fait semblant de mourir ainsi que sa femme et ils se seraient réfugiés en pays lointains, devenus immortels et possesseurs d'inépuisables trésors. Un livre *ex-professo* a été consacré à l'examen de ces faits et l'on y voit que Nicolas Flamel est mort dans un état de fortune très-médiocre, sans avoir jamais joui de l'éclat qui lui a été attribué. C'était simplement un écrivain public assez vaniteux, qui prêtait à la petite semaine, de manière que dans son quartier il avait des intérêts sur un nombre infini de petites maisons, et d'après l'histoire de sa vie on voit qu'il n'a jamais été chimiste (J. B. Dumas : *Leçons sur la philosophie chimique*, 1834). »

Il est difficile d'entasser autant d'inexactitudes en si peu de mots ; il est évident que Dumas s'est contenté d'aperçus très vagues sur Flamel et qu'il n'a jamais étudié sérieusement l'histoire de notre alchimiste, il en est résulté l'étonnant jugement que l'on vient de lire. Dumas était de ces chimistes, dont la race n'est pas perdue, qui jugent de haut l'alchimie sans en connaître le premier mot. Heureusement que leurs jugements ne sont pas sans appel !

Quant à notre opinion personnelle la voici : Flamel s'est occupé d'alchimie une grande partie de sa vie et

il y a trouvé la source de sa fortune, qu'il ait été souffleur ou adepte. Supposons le premier cas : dans les « *Théories* et *Symboles*, nous avons exposé que le grand-œuvre des alchimistes vulgaires se faisait avec un mélange de sels d'or et d'argent. Or, qu'arrivait-il par la projection de cette prétendue pierre philosophale sur un métal fondu, par exemple de l'étain. Les sels d'or et d'argent facilement réductibles donnaient de l'or et de l'argent métalliques qui s'alliaient à l'étain fondu. On pouvait obtenir dans ces conditions un alliage ayant l'aspect, l'éclat, la couleur, le poids et le son de l'or. Or, à cette époque, les procédés analytiques étaient assez primitifs, un pareil alliage pouvait passer pour de l'or aux yeux des orfèvres. Bernard le Trévisan rapporte l'histoire d'un alchimiste qui vendait le produit de son travail aux orfèvres et le Trévisan nous affirme que ce n'était là qu'un produit sophistique. Alors, dira-t-on, Flamel est assimilable dans ces conditions à un faux monnayeur ? Non, car Flamel était de bonne foi, il croyait réellement faire de l'or, les orfèvres qui lui achetaient, prenaient son métal pour de l'or, il n'y avait pas de tromperie de sa part, et il persévérait dans son erreur par suite de l'ignorance même des orfèvres. On peut ainsi expliquer toute l'histoire de Flamel, mais nous avouons

nous-même que cette explication est répréhensible en plus d'un point ; et comme la transmutation des métaux n'a rien d'impossible, que les dernières découvertes de la chimie semblent plutôt en établir la possibilité, pour toutes ses raisons nous préférons regarder Flamel comme ayant été sinon adepte, au moins philosophe hermétique.

CHAPITRE VIII

La légende de Flamel. — Histoire de Paul Lucas. — Flamel n'est pas mort. — Ses apparitions au XVIIIe et au XIXe siècle. — Histoire de Dubois, le dernier descendant de Flamel. — Disparition des diverses fondations de Flamel. — Destruction de Saint-Jacques la Boucherie. — Les fouilles dans la maison de la rue des Ecrivains. — Le père Pacifique.

Flamel mort, l'imagination populaire fit peu à peu passer son histoire à l'état de légende, on le représenta comme immensément riche, il aurait bâti entièrement

huit églises et quatorze hôpitaux, il aurait été seigneur de sept paroisses des environs de Paris, en mourant il aurait laissé 4.000 écus d'or comme argent comptant, enfin ses biens immeubles, ses donations, ses constructions auraient représenté plusieurs millions de livres. Les faits furent tellement défigurés et sa légende prit de telles proportions, qu'au commencement du XVII[e] siècle, quand Paul Lucas revenant d'Orient affirma que Flamel vivait encore, il y eut nombre d'enthousiastes qui le crurent. Le récit de Paul Lucas est trop savoureux pour ne pas être rapporté. Lucas était à Brousse lorsqu'il fit la connaissance d'un derviche fort savant : « A le voir, dit-il, on ne lui aurait pas donné plus de trente ans ; mais à ses discours, il paraissoit avoir déjà vécu plus d'un siècle. On se le seroit même encore plus persuadé par le récit qu'il faisoit de plusieurs longs voyages qu'il disoit avoir faits. Il me conta qu'ils étoient sept amis qui couroient ainsi le monde, tous sept dans l'intention de devenir plus parfaits ; qu'en se quittant, ils se donnoient rendez-vous dans quelque ville pour vingt ans après ; et que les premiers arrivés ne manquoient pas d'y attendre les autres. Cela me fit croire que cette fois Berusse (1) avait été choisi pour le rendez-vous de

1. Brousse.

ces sept savans. Ils y étaient déjà quatre, et si unis entre eux, qu'on voyoit bien que ce n'étoit pas le hasard, mais une longue connoissance qui les y avait rassemblés. Dans un long entretien avec un homme d'esprit, on a occasion de parler de plusieurs curiosités ; la religion et la nature furent tour à tour le sujet de nos discours. Nous tombâmes enfin sur la chymie, l'alchymie et la Cabale, et je lui dis que tout cela et surtout les idées sur la pierre philosophale, passaient dans l'esprit de bien des gens pour des sciences fort chimériques. » S'ensuit un discours du derviche sur la beauté de la science et le bonheur du sage : « Je l'arrêtai en cet endroit : avec toutes ces belles maximes, lui dis-je, le Sage meurt comme les autres hommes.

Que m'importe donc d'avoir été sage ou fou toute ma vie, si la sagesse n'a aucun privilège au-dessus de la folie et que l'un n'empêche pas de mourir plutôt que l'autre ? Ah, reprit-il, je vois bien que vous n'avez connu aucun Philosophe, tel que je vous le peins meurt à la vérité (car la mort est une chose attachée à la nature et dont il n'est pas de l'ordre de s'exempter), mais qu'il sait aller au terme, c'est-à-dire, jusqu'au tems qui a été marqué par le créateur. L'on a observé que ce temps est de mille ans et que c'est seulement jusque-là que vit le

Sage ». Nous passons une longue tirade pour arriver à à ce qui nous intéresse plus directement : « Je lui parlai enfin, dit Lucas, du célèbre Flamel, et lui dis que malgré la Pierre philosophale il étoit mort dans toutes les formes. A ce propos il se mit à rire de ma simplicité et comme j'avois déjà commencé presque à le croire sur tout le reste, j'étois fort étonné de le voir douter de ce que je venois d'avancer. S'étant bientôt apperceu de ma surprise, il me demanda de nouveau, sur le même ton, si j'étois assez bon pour croire que Flamel fut en effet mort ? et sur ce que je tardois à répondre : non, non, reprit-il, vous vous trompez, Flamel et sa femme ne savent pas encore ce que c'est que la mort. Il n'y a pas trois ans que je les ai laissés l'un et l'autre aux Indes, et c'est un de mes plus fidèles amis. Il alloit même me marquer le tems où ils avoient fait connoissance, mais il se retint, en me disant qu'il alloit m'apprendre son histoire que sans doute on ne savoit pas dans mon pays. Nos sages, continua-t-il, quoique rares dans le monde, se rencontrent également dans toutes les Sectes et elles ont en cela peu de supériorité les unes sur les autres. Du temps de Flamel en France, il y en avoit un de la religion juive, qui pendant les premiers tems de sa vie s'étoit attaché à ne point perdre de

vue les descendants de ses frères. Et sachant que la plupart s'étoient refugiés en France, le désir de les voir, l'obligea à nous quitter pour en faire le voyage. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour l'en détourner, mais son envie extrême le fit partir, avec promesse cependant de nous rejoindre le plutôt qu'il seroit possible. Arrivé à Paris, il trouva que les descendans de son père y étoient morts chez les juifs en grande estime. Il vit entr'autres un rabin de sa race qui paroissoit vouloir devenir savant, c'est-à-dire, qui cherchoit la véritable philosophie et travailloit au grand œuvre. Notre ami ne dédaignant point de se faire connaître à ses petits neveux, lia avec lui une amitié étroite et lui donna beaucoup d'éclaircissement. Mais comme la matière est longue à faire, il se contenta de mettre par écrit toute la Science de l'œuvre, et pour lui prouver qu'il ne lui avoit point écrit de faussetés, il fit en sa présence une projection de trente ocques (une ocque pèse trois livres) de métal, qu'il convertit en or le plus pur. Sur quoi le rabin, plein d'admiration pour notre frère, fit tous ses efforts pour le retenir auprès de lui. Ce fut en vain ; il ne voulut pas nous manquer de parole. Enfin le Juif, ne pouvant rien obtenir, changea tout-à-coup son amitié en une haine mortelle ; et l'avarice lui fit prendre le dessein d'éteindre

une des lumières de l'univers. Mais voulant dissimuler, il pria ce Sage de vouloir bien rester encore quelques jours chez lui ; et pendant ce temps là, par une trahison aussi noire qu'inouïe, il le tua et lui prit tous ses papiers. Mais les actions atroces ne peuvent rester longtemps impunies : le juif découvert et arrêté, tant pour ce crime que pour d'autres dont on le convainquit, fut brûlé tout vif ; la persécution des Juifs commença peu de temps après et vous savez qu'ils furent chassés du Royaume. Flamel plus raisonnable que la pluspart des autres parisiens, n'avoit pas fait difficulté de s'allier avec quelques autres Juifs, il passoit même chez eux pour une personne d'une honnêteté et d'une probité reconnue. Cela fut cause qu'un marchand juif prit le dessein de lui confier ses registres et tous ses papiers, persuadé qu'il n'en useroit point mal et qu'il voudroit bien les sauver de l'incendie commun. Parmi ces papiers se trouvoient ceux du rabbin qui avait été brûlé et les livres de notre sage. Le marchand, sans doute occupé de son commerce, n'y avoit pas encore fait attention ; mais Flamel qui les examina de plus près y remarquant des figures de fourneaux, d'alambics et d'autres vases semblables, et jugeant avec raison que ce pouvoit être le secret du grand Œuvre, crut devoir pas s'en tenir là. Comme ces livres étaient

hébreux, il s'en fit traduire le premier feuillet ; et cela seul l'ayant confirmé dans sa pensée, pour user de prudence et n'être pas découvert, voici la façon dont il s'y prit. Il se rendit en Espagne, et comme il s'y trouvait des juifs presque partout dans chaque endroit où il passait, il en prioit quelqu'un de lui traduire une page de son livre, et après l'avoir traduit tout entier par ce moyen il reprit le chemin de Paris. En revenant en France, il s'étoit fait un ami fidèle qu'il y menoit avec lui, pour travailler à l'œuvre, et à qui il avoit dessein de découvrir son dessein dans la suite, mais une maladie le lui enleva. Ainsi Flamel de retour chez lui, résolut de travailler avec sa femme, ils réussirent, et s'étant acquis des richesses immenses, ils firent bâtir plusieurs édifices publics et enrichirent nombre de personnes. La renommée est souvent une chose fort incommode, mais un sage sait par sa prudence se tirer de tous les embarras. Flamel vit bien qu'on finirait par l'arrêter, dès qu'il seroit soupçonné d'avoir la pierre philosophale, et il avait peu d'apparence qu'on fût encore longtemps sans lui attribuer cette science, après l'éclat qu'avoient produit ses largesses. Ainsi en véritable philosophe, qui se soucie très peu de vivre dans l'esprit du genre humain, il trouva le moyen de fuir la persécution en faisant publier sa mort et celle de sa femme.

Par ses conseils, elle feignit une maladie qui eut son cours, et lorsqu'on l'a dit morte, elle étoit dans la Suisse où elle avoit eu l'ordre de l'attendre. On enterra en sa place un morceau de bois et des habits, et pour ne point manquer au cérémonial ce fut dans l'une des églises qu'elle avoit fait bâtir. Ensuite il eut recours au même stratagème, et comme tout se fait pour de l'argent, on sent qu'il n'eut point de peine à gagner les médecins et les gens d'église. Il laissa un testament dans lequel il recommanda qu'on l'enterrât avec sa femme et qu'on élevât une pyramide sur leur sépulture ; et pendant qne ce vrai sage était en chemin pour aller rejoindre sa femme un second morceau de bois fut enterré en sa place. Depuis ce temps, l'un et l'autre ont mené une vie très philosophique, tantôt dans un pays, tantôt dans l'autre. Telle est la véritable histoire de Nicolas Flamel et non pas ce que vous en croyez, ni ce que l'on en pense sottement à Paris où très peu de gens ont connaissance de la vraie sagesse. » Telle est cette fameuse histoire rapportée par Lucas, beaucoup d'auteurs en parlent et peu la donnent, c'est pourquoi nous l'avions copiée presque entièrement à titre de curiosité. Cette narration merveilleuse qui contredit l'histoire en plusieurs points, doit être rangée à côté de la légende fantastique que nous donne

l'abbé de Villars. Il est cependant peu probable que Paul Lucas l'ait inventée de toutes pièces ; à la suite de son premier voyage en Orient, il avait raconté tant de merveilles qu'on l'avait accusé de posséder une somme extraordinaire de naïve crédulité, d'où indignation de Paul Lucas ; or ce récit se trouve dans la relation de son second voyage, il ne l'y eut pas inséré s'il n'avait été certain de trouver des croyants, l'histoire n'en est pas moins bizarre. Lucas en esquisse la critique : « Cette histoire, dit-il, est on ne sauroit plus singulière et me surprit d'autant plus, qu'elle m'étoit faite par un turc que je croyois n'avoir jamais mis le pied en France, et je passe même plusieurs autres choses encore moins croyables, qu'il me raconte du ton le plus affirmatif. » Le derviche était-il lui-même de bonne foi ou bien a-t-il voulu se moquer de Lucas ? et dans ce dernier cas pourquoi ? et comment connaissait-il quelques traits de l'histoire de Flamel ? Le récit de Lucas souleva bien des railleries, mais d'autre part il trouva des fanatiques ; la pierre philosophale dissoute dans du vin blanc ne constitue-t-elle pas un puissant elixir de vie, une véritable panacée universelle, quoi d'étonnant alors que Flamel et Pernelle aient vécu plusieurs siècles ! Cette association des sept philosophes dont parle le derviche, qu'est-ce sinon un collège de

Rose-Croix, cette mystérieuse société hermétique. Cohausen dans son « *Hermippus redivivus* » joignit le récit de Lucas *in extenso* aux différentes preuves qu'il donne de l'existence de la médecine universelle ou elixir de longue vie. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette légende de la longévité philosophale de Flamel c'est que l'abbé Villain lui-même, rapporte, à titre de légende c'est vrai, le fait suivant : « Flamel il y a un nombre d'années fut rendre visite à M. Desalleurs, alors ambassadeur de France à la Porte. Et ce qui doit plus intéresser puisque le fait est presque présent, l'année dernière 1761 Flamel, Pernelle et un fils qu'ils ont eu dans les Indes, ont paru à Paris à l'Opéra. Un seigneur, instruit du jour où ces hommes merveilleux devaient se montrer, fut au spectacle, accompagné d'un peintre qui devait dessiner les trois prodiges ». Cette légende s'est perpétuée en plein XIXe siècle. Au mois de mai 1819 un inconnu louait une boutique à Paris, rue de Cléry, numéro 22. Bientôt des affiches apprirent au public que Nicolas Flamel était encore vivant, dans des expériences quotidiennes l'adepte multipliait les lingots d'or; bientôt il allait ouvrir un cours de philosophie hermétique; pour avoir le droit d'y assister il suffisait de prendre une simple inscription de 300,000 francs. Aucun disciple n'ayant répondu à l'appel, l'adepte

disparut de la circulation et depuis oncques n'a-t-on entendu parler de lui. Avec ce dernier épisode finit réellement la légende personnelle de Flamel, il nous reste à dire quelques mots de ses descendants et de ses fondations.

Flamel avait un frère (peut-être un cousin) nommé. Jean Flamel, et qui était libraire écrivain du duc de Bourgogne, c'est Flamel le jeune dont parle Guillebert de Metz, il mourut avant son aîné. Flamel n'avait pas d'enfants, ses uniques descendants étaient ses neveux, les trois fils d'Isabelle Perrier, la sœur de Pernelle. Il en avait distingué un parmi eux, nous ne savons au juste lequel, et avait écrit à son intention un traité hermétique. Borel dit que c'était Nicolas ou Colin Perrier. A la mort de Flamel, ce Perrier, sachant que son oncle soufflait s'empara de ses papiers et de quelques matras renfermant de la poudre de projection. Il en usa discrètement ou même n'osa jamais s'en servir, car on n'entendit jamais parler de lui. Papiers et poudre passèrent à ses descendants jusqu'à un nommé Du Parrin, médecin à Coulommiers, lequel à son lit de mort en fit cadeau à son neveu ou filleul Dubois. Celui-ci ne fut pas si prudent que ses aïeux ; possédant une certaine provision de pierre philosophale, il n'aspira qu'à étonner ses con-

temporains. Par ses prouesses, il attira l'attention de la Cour Royale, et dut travailler devant le roi Louis XIII. Le biographe de J. B. Morin nous a conservé incidemment la suite de cette histoire : « L'autre personne avec laquelle il (Morin) a souvent pris plaisir de s'entretenir est M. de Chavigny, qui avoit esté présent à l'espreuve que du Bois fit de sa poudre de projection, à la veüe et soubs la main du Roy, et qui fut chargé de cet or nouvellement fabriqué pour en faire faire l'examen par l'essayeur de la monnoye, qui après la dernière espreuve, le déclara plus fin que celui dont on se sert ordinairement, et ce qui le surprit, quoy qu'il soit aisé d'en donner la raison, fut qu'il le trouva plus pesant après l'opération qu'il ne l'estoit auparavant. Or, comme cette histoire, l'une des plus curieuses sans doute de celles qui ont entretenu le siècle présent, a eu des faces bien différentes, j'ay creu qu'il ne seroit pas tout à faict hors de propos de luy donner icy son véritable jour et de dire à l'honneur de la chymie et pur amour de la vérité qu'il n'y eut aucune fourbe à l'espreuve que du Bois fit de sa poudre ; le Creuset fut pris sans affectation chez un marchand, M. de Chavigny ramassa dans les bandoüillères des gardes des balles de plomb qui furent fondües et sa Majesté mit elle-même la poudre

qui luy fut donnée en très petite quantité dans un peu de cire, après l'avoir entortillée dans du papier pour la tenir plus facilement; mais d'où vient donc le traitement que l'on fit à Dubois, c'est un ressort caché de la Providence, ce que j'en ay apris, est que l'on voulut tirer son secret et soit qu'il s'oppiniastra à ne point le donner, ou qu'il ne fut pas l'autheur de la poudre, comme il y en a bien de l'apparence, on se lassa de ses remises, on le fit arrester à Ruel, où il alloit souvent conférer avec son Eminence et sous prétexte de la seureté de sa personne, on luy donna le bois de Vicennes (1) pour logement et des gardes du corps pour luy tenir compagnie. Le régal luy sembla bien fascheux et lui parut d'autant plus rude qu'il n'avoit point cherché, au contraire qu'il avoit fuy autant qu'il avait peu, de se faire cognoistre à la Cour. La nécessité seule et fatale de conserver la liberté qu'il s'estoit procurée par la sortie de son couvent, luy ayant fait consentir de se déclarer au père Joseph, qui après un examen fort exact et chez les religieuses du Calvaire, le déféra à son Eminence, ainsi donc au lieu de profiter de ce traictement, il en devint moins traictable, et enfin s'échappa par ses paroles en de si

1. Le donjon de Vincennes situé au milieu du bois.

grandes extrémités qu'on ne vit plus rien à faire que de luy donner des commissaires; comme sa vie n'avoit pas esté régulière, quoy qu'il eust faict profession dans un ordre très régulier et très sainct, il ne leur fut pas difficile de trouver des sujets d'exercer la rigueur de la justice souveraine, dont ils estoient dépositaires. Dubois fut condammé à mort pour divers crimes et la souffrit par les mains du bourreau. Mais tant s'en faut que l'on ait faict le procès à son secret, que le cardinal de Richelieu, qui n'estoit point une duppe, l'a depuis faict rechercher dans un laboratoire, qu'il fit construire à ce dessein dans le château de Ruel, et dans lequel on a travaillé plusieurs années sur les papiers qui furent saisis à Paris, dans le temps que l'on arrêta ce malheureux à Ruel » (*La vie de maistre Jean-Baptiste Morin*, docteur en médecine et professeur royal aux mathématiques à Paris 1660, in-18°, pages 41-44). Il est bien évident que le malheureux fut pendu non pour s'être défroqué, mais pour n'avoir pas voulu livrer son secret au cupide cardinal. Ainsi finit la postérité de Flamel.

Les diverses fondations de Flamel disparurent à leur tour l'une après l'autre. Du temps de l'abbé Villain les sculptures de Saint-Côme et de Saint-Damien n'existaient plus depuis longtemps, les figures hiéroglyphiques

du Charnier des Innocents venaient d'être recouvertes par une nouvelle construction, puis en 1789 plusieurs des églises dotées par lui furent désaffectées ou détruites. En 1790 Saint-Jacques la Boucherie fut déclarée monument national et « Plus tard, l'église Saint-Jacques fut louée à un industriel moyennant une somme de 10.600 francs en numéraire, puis sa mise en vente ayant été décidée, elle fut criée aux enchères publiques le 11 thermidor, an V de la république (29 juillet 1797) et adjugée le même jour à un entrepreneur de bâtiments au prix de 411.200 francs... La démolition s'en fit quelque temps après, mais les conditions insérées dans l'acte de vente n'imposant nullement à l'acquéreur l'obligation d'abattre la Tour, celle-ci fut conservée par son nouveau propriétaire sans qu'on ait jamais pu savoir quel fut le mobile qui le fit agir en cette circonstance, en tout cas que sa mémoire en soit ici glorifiée. » Jules Briois : *La Tour Saint-Jacques*, tome II, page 368. La Tour servit ensuite à un fabricant de grenaille de plomb, enfin en 1836 M. de Rambuteau, préfet de la Seine, l'acheta pour le compte de la ville de Paris aux héritiers Dubois, le 27 août, et la paya 250.100 francs.

C'est au zèle de MM. François Arago, Justin et Pontonnier, que l'on doit la conservation de ce magnifique

monument. Enfin en 1852, la Tour fut restaurée et entourée d'un square, ces travaux coûtèrent 2,000,000 de francs, mais c'est là de l'argent bien employé. L'architecte chargé de la restauration était M. Théodore Balu, ancien grand prix de Rome. Les personnes qui désireraient de plus amples détails n'ont qu'à se rapporter à l'ouvrage de M. Jules Briois, à l'appendice du tome second.

Une autre des fondations de Flamel, la maison de la rue de Montmorency existait encore vers le milieu de notre siècle. Aujourd'hui, des hiéroglyphes de Flamel, il ne reste que sa pierre tombale au musée de Cluny! Une chose nous étonne, c'est que devant l'empressement que mettaient les alchimistes à visiter les lieux illustrés par Flamel, quelque riche seigneur disciple d'Hermès ne les ait pas achetés pour les préserver de la ruine. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'affluence était grande aux fondations de l'adepte, et surtout au Charnier des Innocents, à Saint-Jacques de la Boucherie et à sa maison de la rue des Ecrivains. C'étaient là des lieux de pèlerinage pour les hermétistes et l'on en voyait toujours quelqu'un les yeux fixés sur les hiéroglyphes, méditant profondément, cherchant le rapport qu'il pouvait y avoir entre saint Pierre avec sa clef et le roi vêtu de pourpre des symboles de Basile Valentin.

Plus d'un certainement adressa de ferventes prières à Flamel qu'il considérait comme un saint parmi les alchimistes illustres.

Une légende courait parmi des souffleurs, Flamel, disaient-ils, aurait caché de la poudre de projection dans un mur désigné par des symboles spéciaux. Le résultat immédiat de cette légende, fut la destruction ou la mutilation d'un grand nombre des constructions de Flamel, mais celle qui eut le plus à souffrir fut sa maison de la rue des Ecrivains. A sa mort, elle avait été partagée, l'une fut mise à l'enseigne du Lys l'autre à l'image saint Nicolas. Si la poudre de projection était cachée quelque part ce ne pouvait être que dans son laboratoire, aussi, grande était l'affluence des souffleurs à la maison de la rue des Ecrivains. Sauval lui consacre une page intéressante : « Ces souffleurs au reste après avoir évaporé et réduit en fumée leurs biens et celui de leurs amis, pour dernier recours, ont tant de fois remué, fouillé et tracassé dans cette maison qu'il n'y reste plus que deux caves, assez bien bâties et les jambes étrières toutes barbouillées de hiéroglyphes capricieux, de gravures mal faites, de mauvais vers et d'inscriptions gothiques que les hermétiques subtilisent à leur ordinaire et quintessencient.

Que si on a la curiosité de descendre avec eux dans ces caves-là, aussitôt ils montrent le lieu ou Flamel s'enterroit pour faire de l'or, et voudront faire croire que ce petit morceau de terre produit et renferme de meilleur or et en plus grande quantité que toutes les Indes orientales et occidentales. Ils ajoutent qu'en 1624 le père Pacifique, capucin, grand chimiste, ayant criblé une partie de cette terre, ensuite fouillant plus avant il trouva des urnes et des vases de grès, remplis d'une matière minérale calcinée, grosse comme des dés et des noisettes; qu'au reste quoiqu'il pût faire, pour en tirer de l'or, toute sa science et son art échouèrent contre ce petit banc de grès et de sable. Bien plus, disent-ils, un seigneur allemand ayant creusé à un autre endroit ne fut pas moins heureux que le père Pacifique; mais une femme par malheur qui logeoit dans la maison, ayant découvert à un coin plusieurs fioles de grès, couchées sur des matras de charbon, et pleines de poudre de projection, s'en étant saisie, ignorante qu'elle étoit, tout ce grand trésor périt entre ses mains; et quoique ensuite ayant reconnu sa faute, elle ait affecté de demeurer dans tous les autres logis qui avaient appartenu à Flamel, elle a eu beau fouiller et vouloir pénétrer jusqu'à la première pierre des fondements, jamais elle n'a

pu recouvrer sa perte » (tome II, livre VII, page 238) Mais avant le père Pacifique, la maison avait déjà été fouillée. En 1576, raconte l'abbé Villain, un individu pourvu d'un beau nom et de qualités, imaginaires sans doute, se présenta à la Fabrique de Saint-Jacques de la Boucherie, il déclarait devoir accomplir le vœu d'un ami défunt, pieux alchimiste, qui à son lit de mort lui avait remis une somme d'argent pour réparer la maison de Flamel. Le chapitre accepta. L'inconnu fit fouiller les caves sous prétexte de raffermir les fondations ; partout où il voyait un hiéroglyphe, il trouvait quelque raison pour faire démolir la muraille à cet endroit, enfin déçu, il disparut en oubliant de payer les ouvriers. Ces différentes aventures n'ébranlèrent en rien la foi des souffleurs. En 1560 le procureur du Châtelet avait fait saisir au nom du roi les différentes maisons ayant appartenu à Flamel pour les faire fouiller. La fabrique de Saint-Jacques réclama et eut gain de cause. La maison de Flamel n'avait pas été sans souffrir de cet excès d'enthousiasme, de toutes les sculptures qui l'ornaient, il n'en restait plus du temps de l'abbé Villain que sur un seul des piliers de la porte. L'adepte y est figuré à genoux avec deux jeunes gens derrière lui. Au-dessus la Sainte Vierge et saint Jean avec cette légende :

« Mes amis, qui passez la voie, regardez s'il est douleur pareille à la mienne. » Au bas du pilier est une image de Saint Christophe. Parmi les autres inscriptions de la façade on lisait ces deux vers :

« Chacun soit content de ses biens
« Qui n'a souffisance, l n'a rien. »

Nous ne nous sommes étendu si longuement sur ces différents épisodes que pour bien montrer combien fut grande la renommée de cet homme qui compta des fervents et des fanatiques après sa mort. De nos jours où l'alchimie semble une science morte, le nom de Flamel évoque encore l'idée d'adepte prestigieux et de richesses immenses.

CHAPITRE IX

Le livre d'Abraham Juif. — Explication de ses figures. — Le livre des lavûres. — Description, citations. — Le Livre des figures hiéroglyphiques. — Son authenticité. — Le Sommaire philosophique. — Le désir désiré. — Le Psautier chimique. — Traités apocryphes.

Dans ce chapitre, nous allons examiner les ouvrages hermétiques de Flamel ainsi que ceux qui lui sont attribués, mais auparavant nous parlerons du livre d'Abraham juif. Nous avons vu que ce précieux ouvrage se trouvait dans la bibliothèque du cardinal de Richelieu, il est plus que probable qu'il avait été trouvé dans les papiers du malheureux Dubois. A la mort de Richelieu ce manuscrit fut enlevé de sa bibliothèque par un gentilhomme de sa maison. Mais il en fut fait plusieurs copies, puisque Borel fit exprès le voyage de Paris à Millau pour en voir une copie appartenant au seigneur de Cabrières. Eliphas Lévi prétend que le livre d'Abraham juif n'est autre que l'Asch Mezareph, mais cette opi-

nion avait déjà été émise dans le : *Livre rouge*, Paris, 1842, sorte de petite encyclopédie des sciences occultes.

L'auteur qui se cache sous le pseudonyme d'Hortensius Flamel y donnait le texte de l'Asch Mezareph. Hortensius Flamel et Eliphas Lévi sont-ils un seul et même auteur se cachant sous deux noms différents ou bien Lévi a-t-il copié Hortensius, peu importe. Eliphas Lévi reproduit l'Asch Mezareph dans sa : *Clef des grands mystères ;* en voici un fragment qui donne bien la note de ce livre cabalistico-hermétique : « La ☾ correspond à Chesed à cause de sa blancheur et de ses usages. Le ♂ est le microprosope des métaux, c'est le Seir Anpin de la Kabbale métallique. Il correspond à Tiphereth ; à cause de son éclat et de sa vigueur et de ses triomphes, il est fort, il est beau comme Mars. C'est de lui que parle le psalmiste, psaume XI, verset dernier, etc. »

Cependant, nous ne connaissons pas de manuscrit reproduisant le texte du livre d'Abraham juif, par contre les figures ayant été décrites tout au long dans le *Livre des figures hiéroglyphiques*, ont été souventes fois reproduites soit en manuscrit, soit par l'imprimerie.

Elles accompagnent les figures de Flamel, du charnier des Innocents, dans une planche hors texte page 48

du premier volume de la *Bibliothèque des philosophes chimiques,* par Salomon, Paris, 1683. Cette planche fut reproduite dans une seconde édition, c'est d'après cette dernière que nous donnons les figures d'Abraham juif et de Flamel.

Il existe à la Bibliothèque de l'Arsenal, sous ce titre « *Figures alchimiques de Nicolas Flamel,* d'après Abraham Juif (n° 3,047) », une reproduction de ces figures. C'est un petit in-folio du XVII[e] siècle. Les figures sont assez bien exécutées, à la suite on a collé quatre gravures pouvant avec beaucoup de bonne volonté recevoir une interprétation hermétique. A la fin se trouve dessiné à la sanguine un Athanor ou fourneau pour le grand-œuvre accompagné des initiales N. F. Ce manuscrit appartenait à M. de Paulmy. Celui qui a fait les dessins s'est contenté de reproduire au bas des pages la description des figures, d'après laquelle il les a reconstituées.

Un autre manuscrit présentant les figures d'Abraham, nous a été gracieusement prêté par M. Vigot auquel il appartenait. C'est un petit in-4°, 200 pages d'une bonne écriture de ce siècle. En tête une figure représentant les trois espèces d'or hermétique d'après le Triomphe hermétique, puis le titre : « Abraham Juif, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe ». C'est un essai de re-

constitution du livre d'Abraham d'après la description que nous en a laissée Flamel. Mais celui qui a perpétré ce manuscrit, après une préface pleine de malédictions contre ceux qui profaneraient ce livre, a compris l'inanité de son travail et il s'est contenté de donner la description des figures et leur explication. Les figures constituent la seule partie intéressante de ce manuscrit, elles ont été en effet gravées au trait, puis coloriées à la main avec beaucoup de soin. Il ne fut tiré, paraît-il, que dix exemplaires de chaque gravure. La gravure du massacre des Innocents, qui avait été perdue probablement, a été remplacée par un dessin fait à la main.

Un autre manuscrit sous le nom d'Abraham Juif et qui n'est aussi qu'une reconstitution, appartient à M. Stanislas de Guaïta qui a eu l'obligeance de nous en envoyer la description, nous en extrayons les passages suivants, d'abord le titre : « Abraham Juif, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe, à la nation des Juifs répandue dans toute la Gaule par la colère de Dieu, salut en notre Seigneur Jésus-Christ. *Livre des figures hiéroglyphiques*, avec l'explication des fables des poètes, des mystères du christianisme, de l'alchimie et de la pharmacie. Suivant les nombres. » Ce titre seul suffit à démontrer que ce manuscrit est apocryphe de même que

le précédent. « C'est un volume in-4° d'une écriture serrée environ 28 à 32 lignes à la page. Manuscrit du commencement du siècle portant l'ex-libris de M. de Querelles, puis celui de M. Lotz... »

La partie la plus curieuse de ce manuscrit n'est pas l'essai de reconstitution du livre d'Abraham Juif, mais une sorte d'interprétation alchimique de l'apocalypse de Saint-Jean, accompagnée aussi de figures fort intéressantes.

Enfin nous possédons un manuscrit du XVIIIe siècle où se trouvent vingt-deux pages de commentaires sur le livre d'Abraham Juif. Mais ces commentaires ne présentent rien de particulier au point de vue qui nous occupe.

Ces manuscrits sont les seuls que nous connaissions actuellement, où les figures d'Abraham soient reproduites et coloriées d'après la description que nous en a laissée Flamel. Nous avons donné la description de ces figures, ainsi que leur reproduction d'après la planche de la *Bibliothèque des philosophes chimiques,* nous allons en donner l'explication.

« La première figure d'Abraham le Juif, représentant Mercure poursuivi par Saturne, a trait à la purification de l'argent par le plomb. En effet, l'argent vulgaire cou-

pellé perd de son poids, à cause des métaux étrangers qu'il contenait, métaux dont les oxydes sont absorbés par les parois de la coupelle. Les alchimistes voyant que dans cette opération l'argent avait perdu de son poids primitif, admettaient que ses parties volatiles s'étaient évaporées. Saturne ou le plomb poursuit Mercure ou l'argent philosophal et lui coupe les jambes, c'est-à-dire le rend immobile, le fixe, en un mot le rend inaltérable » (A. Poisson : *Théories et symboles des alchimistes*, page 87).

La seconde figure représentant une montagne couverte de dragons, avec un rosier à fleurs rouges et blanches à son sommet, a trait à la sublimation des natures métalliques, des deux spermes sulfureux et mercuriels, qui entrent dans la composition de la matière philosophique.

La troisième figure représentant un jardin avec un chêne creux et des gens qui cherchent la source, symbolise la réduction du sperme mercuriel en une eau claire et pesante qui est la source de la pierre. Beaucoup l'ont cherchée et peu l'ont trouvée.

La quatrième figure, le massacre des innocents, c'est l'extraction du sein des métaux ordinaires des deux natures principiées, le soufre actif et le mercure passif

avec lesquels on animera l'or et l'argent du vulgaire qui sont des métaux morts.

La cinquième figure, le caducée, signifie que la matière doit contenir des quantités équivalentes de soufre et de mercure. Elle indique de plus que l'alchimiste ne devient adepte que lorsqu'il connaît les lois, Mères de la Nature, et qu'il doit se rendre maître des Forces en les opposant les unes aux autres. Elle a une troisième signification, morale celle-là, c'est que seul est vraiment libre, celui qui n'étant l'esclave d'aucune habitude, peut également et par sa volonté pure, faire le bien et le mal, et sait se tenir en équilibre entre les deux.

La sixième figure, c'est le serpent crucifié, c'est la fixation du volatil.

La septième figure, le désert peuplé de serpents, représente la synthèse de l'œuvre, les trois sources des métaux, Soufre et Mercure unis par le Sel, et la Multiplication.

Ces explications sommaires sont celles qu'aurait données tout alchimiste instruit dans la Symbolique Hermétique. Nous aurions pu les étendre beaucoup plus, mais cela nous mènerait trop loin, il est temps de parler des œuvres de Flamel. Celles dont nous nous occuperons surtout sont : 1° le livre des lavûres, 2° le livre des figu-

res hiéroglyphiques ; 3° le sommaire ; 4° le désir désiré; 5° Le Psautier chimique.

Le livre des Lavûres n'a jamais été imprimé, il existe à la Bibliothèque Nationale sous la cote 19 978, supplément français, il est catalogué : le livre des laveures de Nicolas Flamel. Comme c'est le seul manuscrit autographe qui nous reste de l'adepte, nous en parlerons longuement. C'est un volume de onze centimètres et demi de large et quinze et demi de long, il est relié en vélin, mais cette reliure est postérieure au manuscrit lui-même, ce n'est donc pas celle que Flamel y avait mise. Quand le volume a été relié de nouveau, il a été rogné, aussi la pagination et certains sous-titres qui se trouvent en marge sont souvent coupés en deux. Les plats portent les restes de quatre lacets qui servaient à fermer le livre. Sur les plats, mais très effacé, on voit l'hiérogramme du Christ. Le dos présente trois nervures. Le manuscrit est en vélin, le texte en petite gothique, avec les titres de chapitres en rouge, et les lettres capitales commençant les chapitres en rouge ou en bleu. Page 36, il manque un feuillet qui a été remplacé par deux feuillets reproduisant le texte en écriture du XVIIIe siècle; le feuillet 36 a été simplement transposé, on le retrouve entre les feuillets 102-103. Il y a en tout 126 feuillets ou 252 pa-

ges, plus les quatre pages surajoutées et deux feuillets de garde, un au commencement, l'autre à la fin.

Le manuscrit commence ainsi : Cy commence la vraye pratique de la noble science d'alkimie. Le désir désiré et le prix que nul ne peut prisé, de tous les philosophes composé et des livres de tous les anciens pris et tyré, cy en somme avons abrégé, afin qu'à toy, chier amy, apère estre très-certain l'argument de vérité de la plus excellente partie de philosophie, laquelle nous appellons la pratique d'alkimie, etc. ». Le volume se termine par ces mots : « Le présent livre est et appartient à Nicolas Flamel, de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie, lequel il l'a escript et relié de sa propre main ».

Dans un premier article, M. Vallet de Viriville admet l'authenticité de ce manuscrit après mûr examen, mais dans un second, il ne voit là que l'œuvre d'un faussaire du XVIIIe siècle.

Néanmoins malgré ces contradictions, nous avons pris en considération l'opinion de Viriville et il nous a paru bon d'éclaircir la chose. M. Vallet assure que le nom du copiste ou de l'auteur a été gratté par le faussaire, qui a ensuite écrit le nom de Flamel. Or, voici ce qu'à notre tour, nous affirmons : toute l'écriture de la der-

nière page est un peu passée ; les dernières lignes étaient presque effacées, quand le possesseur du manuscrit a repassé sur les anciennes lettres et il l'a fait assez maladroitement. Quant au mot Flamel il est presque effacé et l'e est remplacé par un trou, suite du grattage opéré à cette place ; est-ce là le fait d'un faussaire voulant attribuer le manuscrit à Flamel, le nom qui se lit le plus mal est justement celui qu'il aurait eu intérêt à mettre le plus en évidence. En tout cas, gratter un nom est une ruse grossière, il existait même à cette époque suffisamment de moyens de faire habilement disparaître l'encre sans recourir au grattage et jamais un faussaire n'aurait eu recours à ce dernier moyen.

Pour nous c'est le propriétaire du volume qui a voulu rétablir le texte un peu passé de la dernière page, et il l'a fait assez hâtivement sans se soucier de calligraphier.

Le livre des Lavûres était au XVIIe siècle entre les mains de François de Gerzan, auteur de quelques traités d'alchimie. Borel qui nous rapporte ce fait dit. «... l'on estime que ce manuscrit a été écrit de la propre main de Flamel. » Or, Borel écrivait ceci en 1653, puisque sa *Bibliotheca chimica*, a paru en 1654. Que devient alors le faussaire du XVIIIe siècle de M. Vallet ?

Au XVIIIe siècle ce manuscrit se trouvait dans la biblio-

thèque de Saint-Germain des Prés et c'est de là qu'il est passé à la bibliothèque nationale.

En lui-même le livre des Lavûres est peu intéressant, c'est un des premiers traités hermétiques produits par les occidentaux, il semble avoir été écrit vers le milieu du xvi[e] siècle, car nous regardons le livre des Lavûres comme une simple copie de la main de Flamel, copie d'un manuscrit plus ancien. Nous avons en effet lu et copié ce manuscrit 19978 entièrement et nous n'y avons absolument rien trouvé qui pût le faire regarder comme l'œuvre de Flamel, pas un fait, pas un nom dans ces cent vingt-six pages qui justifie cette étonnante affirmation de M. Louis Figuier. « Ainsi Nicolas Flamel explique dans ce manuscrit à l'adresse des alchimistes ce qu'à la même époque il leur donne à déchiffrer dans les figures hiéroglyphiques du Charnier des Innocents et du portail de Saint-Jacques la Boucherie. »

Nous plaçons l'original du Livre des Lavûres vers le milieu du quatorzième siècle, parce qu'on y cite le Rosier des philosophes. C'est le *Rosarium philosophorum* d'Arnauld de Villeneuve mort en 1311. Les ouvrages et auteurs cités dans le livre des Lavûres sont : Hermès, Geber, Fledus, le livre de la secrète compaignie, Aristote, Pitagoras, Platon, Avicenne, le Rosier des philo-

sophes, le livre de Veillier et de Dormir. Dans le corps de l'ouvrage il est fait mention de figures d'appareils qui devront se trouver dessinées à la fin. Ces figures n'existent plus, et celles que l'on trouve sur le feuillet de garde sont peut-être une reproduction des figures primitives, mais elles ont été dessinées au dix-septième siècle.

Le livre des laveures, s'il n'a jamais été imprimé, a été copié nombre de fois ; à la seule Bibliothèque nationale il en existe trois copies ; Pierret, le dernier des alchimistes parisiens, en possédait aussi une qu'il a cédée au marquis de Villeplaine. Nous dirons rapidement quelques mots des trois copies de la Nationale.

1° — Le mns 19.963, fonds français, in 4°, écrit sur papier ; on y trouve au commencement ce quatrain :

« De par celui qui vous aime mieux
Que nul qui soit soubz les cieux
De par celuy qui tant vous ayme
Qu'à vous servir mettroit sa peine. »

N. Flamel.

Il est identique au 19,978, sauf qu'à la fin, il porte : Icy finit le livre de Nicolas Flamel, escrivain qui fut jadis de la Paroisse de Saint-Jacques la Boucherie, à

Paris ». Et avant cet alinéa, il y a écrit : signé Flamel. Ce manuscrit appartenait d'abord à Séguier, puis il passa à la bibliothèque d'Henri du Cambout, duc de Coislin, qui le donna au monastère de Saint-Germain-des-Prés en 1732.

2° Le manuscrit 14,799 (supplément français). Quoiqu'il soit intitulé : le livre des Régimes, il est identique avec le 19,978. Il a été copié sur ce dernier en 1743. C'est une assez bonne copie de 230 pages in-4°. Deux copistes y ont travaillé, le second, peu scrupuleux, passe des mots et même à la fin abrège considérablement jusqu'à représenter des pages entières de l'original par quelques simples lambeaux de phrase. A la fin, après ces mots : « lequel il l'a écrit et relié de sa propre main... » on lit : et l'a donné à son neveu pour héritage.

3° Le manuscrit 19962, in-4° de 52 feuillets sur papier, écriture du XVIe siècle. Ne porte pas mention du nom de Flamel, même histoire que le numéro 19,963.

Nous terminerons par quelques extraits du livre des lavûres (copiés sur le 19 978). Voici la définition de l'alchimie. « Alkimie est une partie réelle de philosophie naturelle, la plus nécessaire, de laquelle est constitué un art, lequel est non pareil à tous autres, lequel art enseigne de müer toutes pierres précieuses non parfaites à

vraye perfection et tout corps humain malade à parfaite et noble santé, et transmüer tous les corps des métaux en vray Soleil et vraye Lune, par un corps médicinal universel auquel toutes les particularités de médecine sont réduites, lequel est accomply et fait par un secret régime révélé aux enfants de vérité, etc., etc. » La définition se déroule ainsi le long de plusieurs pages. Ensuite vient le chapitre de la théorique ; l'auteur y distingue la théorie de la pratique. La pratique ou « première intention, si est, que vous devès acquérir engin naturel par lequel le mercure naturellement se puisse endurcir. » La théorie, c'est la seconde intention. « Si est de sçavoir et congnoistre la raison et l'effet par lequel se endurcit et se congelle en succession intellectuelle selon la nature de la altéracion successive qui se fait en la matière de nature, etc. » Il nous semble entendre Rabelais demander : *Utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* » La suite est plus compréhensible, on y trouve l'application du principe d'homologie ou d'analogie, qui est la base de l'alchimie et des sciences occultes en général : « Nul temps l'argent vif ne peut rien muer, se premier n'est mué et par art transformé de une nature en autre, et ainsy comme il est transmüé, tout ainsy après il transmue. Car quand il est dissout,

après il dissout et quand il est endurcy et congelé, après il endurcit et congèle. » Plus loin on lit que l'eau par elle-même est de nature froide et inapte à être assimilée par le corps humain, mais que l'on vienne à y faire bouillir de la viande ou chair, l'eau prendra la nature de la viande, et elle constituera dès lors une nourriture fortifiante, assimilable : « Et pour ce l'eau de la chair après sa décoction, n'est pas itelle comme elle estoit devant, mes est son essence du tout convertible en nature de chair. » Poursuivant ses idées théoriques l'auteur compare la production de la pierre aux différents actes de la génération animale : « Reste que selon le droit de nature, il n'y a rien à conjoindre pour faire génération sinon les deux spermes qui sont principes de nature et toute voies ces deux spermes nous n'avons pas actuellement, si premier ne les tirons du Soleil et de la Lune par dissolution de leurs corps et subtiliacion.

Ainsy comme ne de l'homme, ne de la femme ne se peuvent adjoster leurs spermes en cohit se premier ne sont tirées des rongnons par délectation dissolutive, faite par l'amour de nature libidineuse. Et ainsy comme il suffit à l'homme et à la femme leurs spermes, ainsy suffit-il à l'or et à l'argent leurs spermes. » Cette agréable comparaison se continue par l'assimilation de la matrice

de la femme au matras dans lesquels les alchimistes renferment la matière. A la suite de ce chapitre préliminaire commence la pratique. Les opérations se divisent en quatre régimes subdivisés en huit lavûres. Chaque lavûre comprend un nombre variable de : disposicions. L'examen de la pratique nous conduirait trop loin, d'autant qu'il nous reste à examiner divers ouvrages dont Flamel est l'auteur; il ne faut pas oublier que pour ce *Livre des lavûres* ce n'est qu'une copie d'un traité antérieur à Flamel.

Un autre traité : *Le livre des figures hiéroglyphiques*, a également soulevé de longues discussions.

L'abbé Villain qui en a fait la critique refuse naturellement d'y voir un ouvrage de Flamel. Nous ne ferons que résumer ici les raisons que nous avons de considérer cet ouvrage comme authentique. 1° Le nom de Flamel s'y trouve plusieurs fois, et il s'y trouve comme nom d'auteur. 2° On y raconte divers épisodes de la vie de Flamel, et ni les épisodes, ni les dates qui les accompagnent ne sont en contradiction avec ce que nous savons de la vie de Flamel par les actes officiels conservés, soit aux *Archives*, soit à la *Bibliothèque nationale*. 3° On y trouve mentionné et décrit le *Livre d'Abraham* et ce livre existait encore du temps de Richelieu dans sa

bibliothèque. 4° Ce livre donne une explication des *Figures du charnier des innocents* telle que Flamel seul pouvait la donner. 5° Par contre il n'y a aucune raison sérieuse d'en refuser la paternité à Flamel.

Vallet de Viriville lui, prétend (1) que le *Livre des figures* est apocryphe parce que Flamel, dit-il, n'a jamais été alchimiste, et que sa légende a été établie en 1561 par Jacques Gohorry, qu'avant ce dernier on n'avait jamais ouï parler de Flamel alchimiste. Malheureusement pour Vallet, nous avons un témoignage plus ancien que celui de Gohorry, c'est celui de Vicot, l'ami de Grosparmy et de Valois, un trio d'alchimistes fort intéressants et pourtant peu connus. Vicot mourut dans la première moitié du xve siècle, car Grosparmy écrivait en 1449 et mourut peu à près, or Vicot écrivit un traité hermétique pour le fils de Valois, ce dernier ayant suivi son ami dans la tombe ; mettons au plus tard 1460. Dans ses cinq livres, P. Vicot cite Flamel. « Ce Soufre et ce Mercure sont les deux dragons de Flamel et ils sont notre or et notre Lune qui sont vivants et les vulgaires sont morts. » Ainsi voilà Flamel cité comme alchimiste par un auteur qui écrivait au plus une quarantaine

1. Dans son second article.

d'années après sa mort! Ce simple fait réduit à néant la brillante hypothèse de M. Vallet de Viriville.

Pour en revenir au Livre des figures hiéroglyphiques, cet ouvrage fut édité pour la première fois en 1612 par Arnauld de la Chevalerie, voici le titre du volume : « *Philosophie naturelle de trois anciens philosophes renommez, Artephius, Flamel et Synésius traitant de l'Art occulte et de la transmutation métallique*, in-6, Paris, 1612. Il fut réimprimé dans le même format en 1659 et en 1682, nous avons sous les yeux un magnifique exemplaire de cette dernière édition aussi rare et plus complète que les deux précédentes. Le livre des figures hiéroglyphiques se trouve aussi dans la Bibliothèque des philosophes chymiques de Salomon, 2 vol in-12, Paris 1672-1678 et 1683. Page 49 du premier volume et dans la Bibliothèque des philosophes chimiques. Nouvelle édition par J. M. D. R. 4 vol. in-12, Paris, 1741, dans le tome II. Cette édition complète en 4 volumes est rare, quant au supplément, formant un cinquième volume, il est rarissime. Toutes ces éditions du Livre des figures hiéroglyphiques doivent être accompagnées de la planche hors texte reproduisant les sculptures du Charnier des Innocents. Tous les renseignements qui précèdent ont surtout trait aux collections dans lesquelles on trouve l'ouvrage qu

nous occupe, passons à l'ouvrage lui-même. Il fut traduit du latin en français par le sieur P. Arnauld de la Chevalerie, gentilhomme poitevin. Le traité qui précède le livre des figures dans les éditions de 1612-1653-1682, est d'Artéphius et comporte le texte latin en face du texte français. Le Livre des figures ayant été originellement écrit en latin, l'éditeur fut sur le point de donner les deux textes, mais outre la grande planche il y a dans le texte d'assez nombreuses figures qui reproduisent des fragments agrandis de la planche et l'éditeur explique fort bien que « ..., à cause des diverses figures qu'il faut souvent représenter, je n'ay peu te les bailler qu'en une langue. Car il eust été grossier de mettre les figures en tous les deux textes latin et françois ou de n'en mettre qu'en un. Et n'en mettant qu'en un, les figures occupant l'espace eussent empesché que le latin et françois ne se fussent pas bien rencontrés en feuillets, j'ay donc esté contraint de te les bailler en cette-cy seulement. Or, j'ay choisi la françoise.., etc. » Le Livre des figures hiéroglyphiques se divise en trois parties, un avant-propos, où Flamel raconte comment il devient adepte, nous en avons largement usé dans le second chapitre de cet ouvrage ; ensuite vient un chapitre : Des interprétations théologiques qu'on peut donner à ces hiéroglyphes selon le sens

de moy Autheur. C'est d'après la troisième partie : les interprétations philosophiques selon le magistère d'Hermès, que nous avons expliqué les figures de la seconde arcade construite aux innocents. Les ouvrages et auteurs cités dans le Livre des figures hiéroglyphiques sont : le livre du roy Hercules, le Rosaire, les œuvres de Calid, Pythagoras, Morienus, Hermès, Rosinus, Diomèdes, Rhasès, Artephius, Haly, Avicenne, Démocrite, Lambsprinck. Tous ces alchimistes sont antérieurs à Flamel, ce qui est une preuve de plus d'authenticité ; pour Lambsprinck seul il pourrait y avoir doute, quelques auteurs comme Schmieder ayant placé cet alchimiste allemand au XVIe siècle, mais ils le font par approximation, sans donner de raisons ni de preuves. En réalité Lambsprinck a vécu au commencement du XIVe siècle, et nous aurons au moins une raison pour lui assigner cette époque : la citation de Flamel.

La réimpression du livre des figures hiéroglyphiques a été faite sur l'édition de 1682.

Vient ensuite un ouvrage en vers intitulé : *Le Sommaire philosophique de Nicolas Flamel.*

Il a été imprimé pour la première fois en 1561 dans un petit recueil intitulé : *La transformation métallique*, et qui contient les poèmes alchimiques de Jehan de la Fontai-

ne (*la Fontaine des amoureux de science*), Jehan de Meung (*La remontrance de nature à l'alchimiste errant*), et Nicolas Flamel (*Le sommaire philosophique*). Ce dernier ouvrage fut réimprimé : 1° en latin, dans le *Museum hermeticum reformatum et amplificatum*, in-4, Francofurti 1677 et 1678 ; 2° en français, dans le troisième volume du *Roman de la Rose*, in-12, Paris 1735, 3 volumes ; 3° dans le second volume de *la Bibliothèque des philosophes alchymiques ou hermétiques*, nouvelle édition, Paris, 1756, 4 vol. Dans cette dernière édition il occupe 16 pages de texte ; Flamel s'en donne comme l'auteur dans le *Livre des Figures*, où il cite le Sommaire, c'est une sorte de résumé de la théorie et de la pratique du grand-œuvre. Le commencement rappelle les premiers chapitres du *Livre des Lavûres*. Flamel aimait assez la poésie à ce qu'il semble, si l'on en juge par les nombreuses inscriptions en vers dont il a orné ses maisons et fondations. Il est fort possible que sur le déclin de sa vie, il ait mis en vers quelque ouvrage hermétique qui lui aurait beaucoup servi.

Nous nous arrêterons encore moins longtemps sur le Désir désiré. Il a été imprimé en 1629 avec le Traité du Soufre du Cosmopolite et l'Œuvre de Charles VI, sous le titre suivant : le Trésor de philosophie ou le Désir

désiré de Nicolas Flamel. Cet ouvrage connu aussi sous le nom de Livre des six paroles, se trouve à la suite du précédent dans la Bibliothèque des philosophes alchimiques, tome II, page 285. Vallet de Viriville confond le Désir désiré avec le livre des Laveures. Il regarde le premier comme une paraphrase assez large du second, son erreur vient d'abord de ce qu'il n'a lu ni l'un ni l'autre, ensuite de ce que le livre des Lavûres porte dans les manuscrits plusieurs titres secondaires, ainsi nous l'avons trouvé sous les noms de : Livre des régimes, le Désir désiré, la Fleur de Sapience, etc. Mais en réalité le Désir désiré imprimé n'a aucun point de ressemblance avec le Désir désiré manuscrit qui n'est autre que le Livre des Lavûres. Rien dans l'ouvrage qui nous occupè, ne pouvant le faire attribuer à Flamel, nous inclinons à le considérer comme apocryphe.

Nous allons dire quelques mots d'un manuscrit original de Flamel qui semble perdu et qui n'a pas de titre ; nous l'appellerons pour plus de commodité, le Psautier chimique. Dom Pernety nous en a laissé la description dans deux lettres insérées dans l'*Année littéraire* de Fréron en 1758 et en 1762. Ce traité était, paraît-il, écrit dans les marges d'un psautier. En voici le début :

« Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur. Je, Nicolas Flamel, écrivain de Paris, cette présente année mil quatre cens quatorze, du règne de notre prince bénin Charles VI, lequel Dieu veuille bénir, et après la mort de ma fidèle compagne Perenelle, i me pren fantaisie et liesse, en me recordant d'icelle, écrire en grâce de toy, chier nepveu toute la maîtrise du secret de la poudre de projection ou teincture philosophale, que Dieu a pris vouloir de départir à son moult chétif serviteur, et que ay répéré (1) et comme repèreras, en ouvrant (2) comme te diray... Adonc ay escrit ce dit livre (3) de ma propre main et que avois destiné à l'église Saint-Jacques, estant de laditte paroisse. Mais après que j'eu recouvré le livre du Juif Abraham, ne me prit plus vouloir de le vendre pour argent, et j'ai iceluy gardé moult avec cure, pour en lui escrire le secret d'alchemie en lettres et caractères fantasiés dont te baille la clef et n'oublie mie d'avoir de moy souvenance, quand seroy dans le sudaire (4) ; et remémores adonc que j'ay

1. Repéré : trouvé. — repêreras : trouveras.

2. Ouvrant : travaillant.

3. Le psautier dans les marges duquel il écrit le traité d'alchimie.

4. Sudaire: suaire.

fait tels documens, c'est-à-scavoir afin que te fasse grand maistre en Alchemie... En avant de dire mot sur la pratique d'ouvrer, j'ai vouloir de te conduire par théorique à connoistre ce qu'est l'Alchemie, c'est à scavoir science muante corps métalliques en perfection d'or et d'argent, produisant santé aux corps métalliques en perfection d'or et d'argent, produisant santé aux corps humains et muant viles pierres et cailloux en fines sincères et précieuses, etc. ». Le Psautier chimique finissait ainsi : « Adonc as le trésor de toute la félicité mondaine, que moi, pauvre ruril de Pontoise ay faict et maistrisé par trois reprinses à Paris en ma maison rue des Ecrivains tout proche de la chapelle Saint-Jacques de la Boucherie et que moi Nicolas Flamel, te baille, pour l'amour qu'ay toi en l'honneur de Dieu... Avises donc chier nepveu de faire comme ay fait ; c'est à scavoir de soulager les povres nos frères en Dieu, à décorer le Temple de notre Rédempteur, faire issir des prisons mains captifs détenus pour argent et par le bon et loyal usage qu'en feras, te conduiras au chemin de gloire et de salut éternel, que je, Nicolas Flamel, te souhaite au nom du père Éternel, fils Rédempteur et Saint-Esprit illuminateur, saincte, sacrée et adorable Trinité et Unité. Amen ».

Nous avons cité ces deux précieux fragments *in extenso*, parce que ce sont malheureusement les seuls que Pernety nous ait conservés et que le manuscrit original semble perdu.

D'autres ouvrages ont été mis sous le nom de Flamel par quelques bibliographes soucieux d'enfler leurs catalogues. Les annotations de Flamel sur Denys Zachaire, imprimées dans le *Theatrum chimicum*, tome I et dans la *Bibliotheca chemica Mangeti*, tome II, sont apocryphes, puisque Flamel vivait un siècle avant Zachaire. De même : Le grand Eclaircissement de la Pierre philosophale, mis sous son nom, n'est pas de lui, mais d'un disciple de R. Lulle. Borel attribue encore à Flamel un manuscrit intitulé : *la Musique chimique*, sur lequel nous n'avons aucune espèce de renseignement.

En résumé les seuls ouvrages qui puissent être attribués à Flamel sont : *Le Livre des Figures hiéroglyphique, le Psautier Chimique et le Sommaire.* — Le livre des Lavûres est une simple copie de sa main. — Tous les autres sont apocryphes.

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE FLAMEL

1330. (?) Naissance de Flamel.
1355. (?) Mariage avec Pernelle.
1357. Flamel achète le livre d'Abraham Juif.
1358. Il commence à travailler d'après ce manuscrit.
1372. Premier don mutuel.
1379. Pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.
1382. Première transmutation.
1383. Deuxième transmutation.
1386. Renouvellement du don mutuel.
1388. Deuxième renouvellement du don mutuel.
1389. Edification d'une première arcade au charnier des Innocents. Portail de Saint-Jacques de la Boucherie.
1395. Il écrit : le Sommaire philosophique.
1396. Ratification du don mutuel.
1397. Testament codicille et mort de Pernelle.
1399. Flamel commence le Livre des figures hiéroglyphiques.
1400. Visite de Cramoisy.

1402. Edification du portail de Sainte-Geneviève des Ardents.

1406. Flamel achète des maisons rue de Montmorency.

1407. Achat de maisons rue Saint-Martin. Il fait travailler à Saint-Nicolas-des-Champs. Il élève une seconde arcade aux Innocents et un mausolée pour Pernelle.

1410. Il achète une maison rue du cimetière Saint-Nicolas, ainsi que diverses rentes.

1411. La chapelle de l'hôpital Saint-Gervais est reconstruite à ses frais.

1413. Il termine le livre des figures hiéroglyphiques.

1414. Il écrit le psautier chimique.

1417. Mort de Flamel.

INDEX DES SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

QUATORZIÈME ET QUINZIÈME SIÈCLE.

1. — La plupart des actes conservés à Saint-Jacques la Boucherie et qui ont passé aux Archives.

2. *a*) — Le Testament de N. Flamel ; — *b*) Quittance d'Aubry le Musnier. — *c*) Un grand titre sur parchemin par lequel les différentes églises et hôpitaux rentés par Flamel cèdent leurs droits à Saint-Jacques de la Boucherie, moyennant 200 livres tournois, à condition d'acquitter tous les legs du testateur (B. Nationale. Mss. 9164, fonds latin).

3. — Le Livre des Laveures (Mss. 19.978. Supplément français. Bib. Nationale).

4. — Guillebert de Metz : Description de Paris au XVe siècle. Cet ouvrage écrit en 1407 a été réimprimé en 1855 par M. Le Roux de Lincy sur le manuscrit unique conservé à la Bibliothèque nationale. L. 7 K. 6350.

5. — Deux feuillets d'une Bible écrite par Jean Flamel, ayant appartenu à Jean, duc de Bourgogne (Mss. 3431. Bib. Nationale).

6. — Les cinq livres de Pierre Vicot, prestre (environ 1460).

7. — Inventaire des objets précieux de l'Eglise Saint-Jacques (1404 à 1412).

SEIZIÈME SIÈCLE.

8. — De la transformation métallique. Paris, 1561 (Traités de Jean de Meung, Jean de la Fontaine, Nicolas Flamel). (B. Nationale. R. 26. 193).

9. — Le livre des Laveures (Mss. 19.962. Saint-Germain français, in-4°, Bibl. Nationale).

10. — Gohorry : Le Livre de la fontaine périlleuse. Paris, 1572.

11. — Roch le Baillif : Le Demosterion. Sommaire véritable de la médecine paracelsique. Petit in-4°, Rennes, 1578 (B. Nationale. Te 17-131).

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

12. — Philosophie naturelle de trois anciens philosophes (Artephius, Flamel, Synésius) in-4°, Paris, 1612-1659-1682).

13. — Salomon : Bibliothèque des philosophes chymiques. 2 vol. in-12. (Paris, 1672-1678-1683).

14. — Le Cosmopolite : Traité du soulphre. Paris in-12, 1618.

15. — Michel Maïer : *Symbola aureæ mensæ. Francofurti*, 1617 (Bibl. Nat. R. 7.946).

16. — Les figures d'Abraham le Juif (Mss. in-f°. Bibl. de l'Arsenal, 3.047).

17. — Le livre des Lavûres (B. Nationale. Mss. 19963. Fonds français. in 4°).

18. — Pierre Borel : Bibliotheca chimica seu catalogus liborum philosophorum hermeticorum in-12. Paris. 1654 et Heidelberg 1656.

19. — Museum hermeticum reformatum et amplificatum, continens tractatus chimicos XXI, prœstantissimos. in-6o. Francofurti, 1677-1678.

20. — Theatrum chimicum. 6 vol. in-8°, Argentorati 1613-1661.

21. — Borel : Trésor de recherches et antiquités gauloises. in-4°, 1655.

22. — Villars de Montfaucon : Le comte de Gabalis ou entretien sur les Sciences secrètes, in-18. Amsterdam, 1700.

23. — Nicolai Flamelli, chymische Wercke als das güldene Kleinod der hierogliphischen Figuren. Das Kleinod der Philosophie. Summarium philosophicum, etc. Hambourg 1680-1681. Réédité à Vienne, 1751.

24. — Büchlein zwey auserlene chymische : 1° Das Büch der hieroglyphischen Figuren Nicolai Flamelli, des Schreibers, wie dieselben stehen aûf dem kirchofe der Unschülden Kinder Zû Paris ; 2° Das wahraffte Bûch des gelehrten Griech Abts Synesïï. Hamburg, 1681.

25. — La Vie de Jean-Baptiste Morin, docteur en médecine et professeur royal aux mathématiques à Paris, 1660, in-18.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

26. — Bibliothèque française de la Croix du Maine et Duverdier, 5 vol. in-4° Paris, 1772.

27. — Paul Lucas, Voyage du sieur Paul Lucas fait par ordre du roy dans la Grèce, l'Asie mineure, la Macédoine et l'Afrique, 2 vol. in-12. Paris, 1712 (Bib. nat. o^{ν}54. B.).

28. — Henri Sauval : Histoire et recherche des antiquités de la Ville de Paris. 3 vol. in-f° 1724.

29. — Abbé Villain : Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme. Recueillie d'actes anciens qui justifient l'origine et la médiocrité de leur fortune, contre les imputations des Alchimistes. in-12° Paris, 1761.

30. — Dom Pernety : Lettre sur une histoire de Nicolas Flamel. Année Littéraire 1762, tome III.

31. — Dom Pernety : Lettre sur l'Essai sur Saint-Jacques la Boucherie. Année littéraire 1758, tome VII.

32. — Le livre des Lavûres ou livre des Régimes, in-4° (Mss 14.799. Supplément Français. Bib. Nationale).

33. — Cohansen : Hermippus redivivus ou le triomphe du Sage sur la vieillesse et le tombeau. Traduit par M. De La Place, 2 vol. in-8°. Bruxelles, 1789.

34. — Abbé Villain : Essai d'une histoire de Saint-Jacques de la Boucherie. Paris, in-12°. 1768.

35. — Lenglet Dufresnoy : Histoire de la philosophie hermétique, 3 vol. in-12°. Paris, 1742.

36. — J. M. D. R. Bibliothèque des philosophes chimiques, 5 vol. in-12° (avec le supplément). Paris, 1741.

37. — Bibliotheca chemica curiosa Mangeti, seu rerum ad alchimiam pertinentium thesaurus instructissimus, 2 vol. in-f°, 1702. Coloniæ allobrogum.

38. — Abbé Villain : Lettre à M... sur celle que Pernety a fait insérer dans l'année littéraire 1762 (communiqué par M. de Guaïta).

39. — Le roman de la Rose, 3 vol., in-12°. Paris, 1735.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

40. — Chevreul : Journal des savants. Décembre 1851. Article à propos de Cambriel.

41. — Valet de Viriville : Quelques recherches sur Nicolas Flamel (Revue française et étrangère, 1837, tome III).

42. — Auguste Bernard : La maison de Nicolas Flamel, rue de Montmorency, 51, à Paris (Mémoires de la Société des antiquaires de France, 1852. 3e série, tome Ier).

43. — Valet de Viriville : Des ouvrages alchimiques attribués à Flamel (Mémoires de la Société des antiquaires de France. 3e série, tome III, 1857).

44. — De Lavillegille. Description de la pierre tumulaire de Flamel (Mémoires de la Société des antiquaires de France. Tome XV).

45. — Hœffer : Nouvelle biographie générale. Article Nicolas Flamel par Valet de Viriville. Tome XVII. Paris, 1858.

46. — Michaud : Biographie universelle. Article Flamel par Delaulnaye (Tome XIV. Paris, 1856).

47. — Hœffer : Histoire de la chimie, 2 vol. in-8°. Paris, 1842.

48. — Schmieder : Geschichte der alchemie, 1 vol. in-8°. Halle, 1832.

49. — Le livre d'Abraham Juif. Mss petit in-4° prêté par M. Vigot.

50. — A. Poisson : Théories et symboles des alchimistes, in-8°. Paris, 1891.

51. — L. Figuier : L'alchimie et les alchimistes. Paris, 1860, in-12°.

52. — Eliphas Lévi : La clef des grands mystères, in-8°, Paris, 1861.

53. — Légendes populaires : Nicolas Flamel. Brochure, in-4°, S. D. Paris.

54. — Hortensius Flamel : Le livre rouge. Résumé du magisme, des sciences occultes et de la philosophie hermétique. Paris, 1842, in-18°.

55. — Bibliophile Jacob : Curiosités des sciences occultes. Paris, 1885, in-12.

56. — J.-B. Dumas : Leçons sur la philosophie chimique. Paris, in-8°, 1837.

57. — J. Briois : La tour Saint-Jacques. 2° édition, 2 vol. in-12°. Paris, 1886 (La première édition est en 3 vol. in-8°).

58. — Philophotes : Les monuments alchimiques de Paris (Initiation, février 1893).

59. — Philophotes : Sommaire de l'histoire alchimique de Paris (Initiation, février 1892).

60. — Le livre d'Abraham Juif. Mss in-4° appartenant à M. de Guaïta.

61. — Clémence Robert ; La tour Saint Jacques in-18. Paris, 1858.

62. — Eliphas Lévi ; Histoire de la Magie. in-8°. Paris, 1860.

DEUXIÈME PARTIE

LE LIVRE DES FIGURES

Hiéroglifiques de Nicolas Flamel, escrivain, ainsi qu'elles sont en la quatrième Arche du cymetière des Innocens à Paris, entrant par la porte, ruë Saint-Denis, devers la main droitte avec l'explication d'icelles par le dit Flamel, traittant de la transmutation métallique, non jamais imprimé.

Traduit de latin en françois.

Par P. Arnauld, sieur de la Chevalerie,
gentilhomme Poictevin.

Paris, *chez Laurent d'Houry*, MDCLXXXII.

Au lecteur salut

Je t'eusse (amy lecteur) donné ces commentaires aussi bien latins françois, que j'ay fait Artephius, mais à cause

des diverses figures qu'il faut souvent représenter je n'ay peu te les bailler qu'en une langue. Car il eust été grossier de mettre les figures en tous les deux textes latins ou françois, ou de n'en mettre qu'en un. Et n'en mettant qu'en un, les figures occupans l'espace, eussent empesché que le latin et françois ne se fussent bien rencontrez aux feuillets, j'ay donc esté contraint de te les bailler en cette cy seulement. Or, j'ay choisi la françoise, afin que premièrement tous bons françois les puissent entendre librement, et par ainsi se retirer de leurs erreurs et despences, l'autre, afin que ce Livre ne coure point aux nations estrangeres qui en sont très curieuses, à comparaison de la françoise. Que si je voy que tu y prenne plaisir, je te les donneray aussi en latin avec l'Histoire du jardin des Hespérides, composée par Lorthulain, très grave et très docte autheur, laquelle avec ceux-ci j'ay par grandes sommes de deniers, recouvrée de mains très curieuses et qui les ont jusqu'à présent conservées aussi chères que la pierre mesme, aussi ces autheurs cy, sur tous les autres ne sont point envieux. Adieu.

Loüé soit éternellement le Seigneur mon Dieu, qui esleve l'humble de la basse pouldrière et fait esjouyr le

cœur de ceux qui espèrent en luy, qui ouvre aux croyans avec grâce les sources de sa bénignité, et met sous leurs pieds les cercles mondains de toutes les félicitéz terriennes. En luy soit tousjours nostre espérance en sa crainte nostre félicité, en sa miséricorde la gloire de la réparation de nostre nature et en la prière nostre sureté inesbranlable. Et toy, ô Dieu tout puissant, comme ta bénignité a daigné s'ouvrir en la terre devant moy (ton indigne serf) tous les trésors des richesses du monde, qu'il plaise à ta grande clémence, lorsque je ne seray plus au nombre des vivans, de m'ouvrir encore les trésors des Cieux, et me laisser contempler ton divin visage, dont la Majesté est un délice inesnarrable, et dont le ravissement n'est jamais monté au cœur d'homme vivant. Je te le demande, par le Seigneur Jésus-Christ ton fils bien aymé, qui en l'unité du Saint-Esprit vit avec toy au siècle des siècles. Ainsi soit-il.

L'Explication des figures hiérogliphiques mises par moy Nicolas Flamel, escrivain, dans le cimetière des Innocens en la quatriesme arche, entrant par la grande porte rüe Sainct-Denis, et prenant la main droite.

Avant-Propos.

Encore que moy Nicolas Flamel, escrivain et habitant de Paris, en cette année mil trois cens quatre-vingts et dix-neuf, et demeurant en ma maison en la rüe des Escrivains, près la Chapelle Saint-Jacques de la Boucherie encor, dis-je, que je n'aye appris qu'un peu de Latin, pour le peu de moyens de mes parens, qui néantmoins estoient par mes envieux, mesmes estimez gens de bien. Si est-ce que (par la grande grâce de Dieu et intercession des benoists Saincts et Sainctes de Paradis, principalement de Monsieur Saint-Jacques de Galice) je n'ay pas laissé d'entendre au long les livres des Philosophes,

et d'apprendre en iceux leurs tant occultes secrets. C'est pourquoy il ne sera jamais moment en ma vie, me souvenant de ce haut bien, qu'à genoux, si le lieu le permet, ou bien dans mon cœur, de toute mon affection, je n'en rende graces à ce Dieu très-benin, qui ne délaisse jamais l'enfant du juste mendier par les portes, et qui ne deffraude point ceux qui espèrent entièrement en sa bénédiction. Donc moy, Nicolas Flamel escrivain, ainsi qu'après le deceds de mes parens je gagnois ma vie en nostre Art d'Ecriture, faisant des Inventaires, dressant des comptes et arrestant les despenses des tuteurs et mineurs, il me tomba ente les mains pour la somme de deux florins un livre doré fort vieux et beaucoup large, il n'estoit point en papier ou parchemin, comme sont les autres, mais seulement il estoit fait de déliées escorces, (comme il me sembloit) de tendres arbrisseaux. Sa couverture estoit de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures estranges, quant à moy, je croy qu'elles pouvoient bien estre des caractères grecs ou d'autre sembable langue ancienne. Tant y a que je ne les sçavois pas lire, et que je sçay bien qu'elles n'estoient point notes, ny lettres Latines ou Gauloises, car nous y entendons un peu. Quant au dedans, ses feuilles d'écorce estoient gravées, et d'une très grande industrie, écrites

avec une pointe de fer, en belles et très nettes lettres Latines colorées. Il contenoit trois fois sept feuillets, car iceux estoient ainsi contez au haut du feuillet, le septiesme desquels estoit tousjours sans escrituré,au lieu de laquelle il y avoit peint une verge et des Serpens s'engloutissans, au second septième, une Croix ou un Serpens estoit crucifié, au dernier septième, estoient peints des déserts, au milieu desquels couloient plusieurs belles fontaines, dont sortoient plusieurs Serpens qui couroient par cy et par là. Au premier des fueillets, il y avoit escrit en lettres grosses capitales dorées : Abraham le Juif, prince, prestre lévite, astrologue, et philosophe, à la gent des Juifs par l'ire de Dieu, dispersée aux Gaules. Salut. D. I. Après cela il estoit remply de grandes exécrations et malédictions (avec ce mot Maranatha, qui y estoit souvent répété) contre toute personne qui jetteroit les yeux sur iceluy, s'il n'estoit Sacrificateur ou Scribe.

Celuy qui m'avoit vendu ce livre ne scavoit pas ce qu'il valloit, aussi peu que moy quand je l'acheptay. Je croy qu'il avoit esté desrobé aux misérables Juifs, ou trouvé quelque part caché dans l'ancien lieu de leur demeure. Dans ce livre au second fueillet, il consoloit sa nation, la conseillant de fuyr les vices et sur tout l'ido-

lâtrie, attendant le Messie advenir avec douce patience, lequel vaincroit tous les rois de la terre, et régneroit avec sa gent en gloire éternellement. Sans doute, scavoir esté un homme fort scavant. Au troisiesme, et en tous les autres suivants escrits, pour aider sa captive nation à payer les tributs aux Empereurs Romains et pour faire autre chose, que je ne diray pas, il leur enseignoit la transmutation métallique en parolles communes, peignoit les vaisseaux au costé, et advertissoit des couleurs et de tout le reste, sauf du premier agent duquel il n'en disoit mot, mais bien (comme il disoit aux quatriesme et cinquiesme fueillets entiers) il le peignoit et figuroit par très-grand artifice. Car encor qu'il fust bien intelligiblement figuré et peint ; toutesfois aucun ne l'eust sceu comprendre sans être fort avancé en leur Cabale traditive, et sans avoir bien estudié les livres. Donc le quatriesme et cinquiesme fueillet estoit sans escriture, tout remply de belles figures enluminées, ou comme cela, car cest ouvrage estoit fort esquis. Premièrement, il peignoit un jeune homme avec des aisles aux talons, avant une Verge Caducée en main, entortillée de deux serpens, de laquelle il frapoit une salade qui luy couvroit la teste, il sembloit, à mon petit advis, le Dieu Mercure des Payens, contre iceluy venoit courant

et volant à aisles ouverts, un grand Vieillard, lequel sur sa teste avoit un horloge attaché, et en ses mains une faux comme la mort, de laquelle terrible et furieux il vouloit trancher les pieds à Mercure.

A l'autre face du fueillet quatriesme, il peignoit une belle Fleur en la sommité d'une montagne très-haute, que l'Aquilon esbranloit fort rudement, elle avoit le pied bleu, les fleurs blanches et rouges, les fueilles reluisantes comme l'or fin, à l'entour de laquelle les Dragons et Griffons Aquiloniens faisoient leur nid et demeurance. Au cinquiesme fueillet y avoit un beau Rosier fleury au milieu d'un beau jardin, eschelant contre un chesne creux, au pied desquels bouillonnoit une Fontaine d'eau très-blanche, qui s'alloit précipiter dans les abysmes, passant néantmoins premièrement entre les mains d'infinis peuples qui fouilloient en terre, la cherchant ; mais parce qu'ils estoient aveugles, nul ne la connoissoit, fors quelqu'un considérant le poids.

Au dernier revers du cinquiesme, il y avoit un Roy avec un grand coutelas, qui faisoit tuer en sa présence par des soldats, grande multitude de petits enfants, les mères desquels pleuroient aux pieds des impitoyables gendarmes, le sang desquels petits enfans, estoit puis après recueilly par d'autres soldats, et mis dans un grand


FIGURES D'ABRAHAM JUIF
I
II
III
IV
V
FIGURES DE
N. FLAMEL
VI
VII
O REX SEMPITERNE
DELE MALA QUE FECI
O PATER OMNIPOTENS
O JESU BONE
CHRE PRECOR ESTO PIUS
SALVE DOMINE ANGELORUM
4
5
7
2
3
5
6
8
NICOLAS FLAMEL
ET
PERRENELLE SA FEMME
COMMENT LES INOCENS FURENT
OCCIS PAR LE COMMANDEMENT
DU ROY HERODES

vaisseau, dans lequel le Soleil et la Lune du Ciel se venoient baigner. Et parce que ceste histoire representoit la plus part de celle des Innocents, occis par Hérode, et qu'en ce livre cy j'ai appris la plus part de l'art, ça esté une des causes que j'ay mis en leur cymetière ces symbôles hiérogliphiques de cette secrette science. Voilà ce qu'il y avoit en ces cinq premiers feuillets.

Je ne représenteray point ce qui estoit escrit en beau et très intelligible latin en tous les autres feuillets escrits car Dieu me puniroit, d'autant que je commettrois plus de méchanceté que celuy (comme on dit) qui désiroit que tous les hommes du monde n'eussent qu'une teste, et qu'il la peut couper d'un seul coup.

Donc ayant chez moy ce beau livre, je ne faisoit nuict et jour qu'y estudier, entendant très bien toutes les opérations qu'il démontroit, mais ne sachant point avec quelle matière il falloit commencer, ce qui me causoit une grande tristesse, me tenoit solitaire et faisoit soupirer à tout moment. Ma femme Perenelle que j'aymois autant que moy-mesme, laquelle j'avois espousée depuis peu, estoit toute estonnée de celà, me consolant et demandant de tout son courage, si elle me pourroit délivrer de fascherie. Je ne peus jamais tenir ma langue, que ne

luy disse tout, et ne luy montrasse ce beau livre, duquel à mesme instant qu'elle l'eust veu, elle fust autant amoureuse que moy-mesme, prenant un extrême plaisir de contempler ces belles couvertures, graveures d'images et portraits, ausquelles figures elle entendoit aussi peu que moy.

Toutesfois ce m'étoit une grande consolation d'en parler avec elle, et de m'entretenir qu'est-ce qu'il faudrait faire pour avoir l'interprétation d'icelles. Enfin je fis peindre le plus au naturel que je peus, dans mon logis toutes ces figures et portraicts du quatriesme et cinquiesme feuillet que je monstray à Paris à plusieurs grands clers qui n'y entendirent jamais plus que moy. Je les advertissois mesmes que celà avoit esté trouvé dans un livre qui enseignoit la pierre philosophale, mais la plus part d'iceux se moquèrent de moy et de la bénite pierre, fors un appellé Maistre Anseaulme, qui estoit licencié en médecine, lequel estudioit fort en cette science. Iceluy avoit grande envie de voir mon livre, et n'y eust chose qu'il ne fist pour le voir, mais tousiours je l'asseuray que je ne l'avois point, bien luy fis-je une grande description de sa méthode. Il disoit que le premier portraict representoit le temps qui dévoroit tout, et qu'il falloit l'espace de six ans, selon les six feuillets escrits pour parfaire la

pierre, soutenoit qu'alors il falloit tourner l'horloge, et ne cuire plus. Et quand je luy disois que cela n'estoit peint que pour démonstrer, et enseigner le premier agent, comme estoit dit dans le livre, il respondoit que cette coction de six ans, estoit comme un second agent. Que véritablement le premier agent y estoit peint, qui estoit l'eau blanche et pesante, qui sans doute estoit le vif argent, que l'on ne pouvoit fixer, ny à iceluy couper les pieds, c'est-à-dire, oster sa volatilité, que par cette longue décoction dans un sang très pur de jeunes enfans, que dans iceluy, ce vif argent se conjoignant avec l'or et l'argent, se convertissoit premièrement avec eux en une herbe semblable à celle qui estoit peinte, puis après par corruption en serpens, lesquels estans après entièrement assechez et cuiz par le feu, se réduiroient en poudre d'or qui seroit la pierre.

Cela fust cause que durant le long espace de vingt-et-un ans je fis mille brouilleries, non toutes fois avec le sang, ce qui est meschant et vilain. Car je trouvois dans mon livre, que les philosophes appelloient sang, l'esprit minéral qui est dans les métaux, principalement dans le soleil, la lune et mercure, à l'assemblage desquels je tendois tousiours, aussi ces interprétations, pour la plus part estoient plus subtiles que véritables. Ne voyant donc

jamais en mon opération les signes au temps escript dans mon livre, j'estois tousiours à recommencer. Enfin ayant perdu espérance de jamais comprendre ces figures, pour le dernier je fis un vœu à Dieu et à Monsieur Saint-Jacques de Gallice pour demander l'interprétation d'icelles à quelque Sacerdot Juif, en quelque synagogue d'Hespaigne. Donc avec le consentement de Perrenelle, portant sur moy l'extraict d'icelles, ayant pris l'habit et le bourdon, en la mesme façon qu'on me peut voir au dehors de cette mesme arche, en laquelle je mets ces figures hiéroglyphiques, par dedans le cymetière, où j'ay aussi mis contre la muraille d'un et d'autre costé, une procession en laquelle sont représentées par ordre toutes les couleurs de la pierre, ainsi qu'elles viennent et finissent, avec cette écriture françoise

Moult plaist à Dieu procession
S'elle est faite en dévotion.

(Ce qui est quasi le commencement du livre du Roy Hercules, traictant des couleurs de la pierre, intitulé, l'*Iris*, en ces termes : « *Operis processus multum naturæ placet*, etc. Que j'ay mis la tout exprès pour les grands clercs qui entendront l'allusion). Donc en cette mesme façon, je me mis en chemin, et tant fis que j'arrivay à

Montjoye, et puis à Sainct Jacques où avec une grande dévotion j'accomplis mon vœu. Cela fait, dans Léon au retour je rencontray un marchand de Boulogne qui me fit connoistre à un médecin juif de nation, et alors chrestien, demeurant audit Leon, lequel estoit fort sçavant en sciences sublimes, appelé maistre Canches. Quand je luy eus monstré les figures de mon extraict, ravi de grand estonnement et joye, il me demanda incontinent si je sçavois nouvelle du livre, duquel elles estoient tirées. Je luy respondis en latin, comme il m'avoit interrogé, que j'avois espérance d'en avoir de bonnes nouvelles, si quelqu'un me déchiffroit ces énigmes Tout à l'instant emporté de grande ardeur et joye, il commença de m'en deschiffrer le commencement. Or, pour n'estre long, luy très content d'apprendre des nouvelles ou estoit ce livre, et moy de l'en ouyr parler. (Et certes il en avoit ouy discourir bien au long, mais comme d'une chose qu'on croyoit entièrement perdüe,comme il disoit), nous résolumes nostre voyage, et de Léon passames à Oviedo, et de là à Sanson où nous nous mismes sur mer pour venir en France. Nostre voyage avoit esté assez heureux, et desja depuis que nous estions entrés en ce royaume, il m'avoit très véritablement interprété la plus part de mes figures, où jusques mesmes aux points, il

trouvoit de grands mystères (ce que je trouvois fort merveilleux), quand arrivans à Orléans, ce docte homme tomba extrêmement malade, affligé de très grands vomissements qui luy estoient restez de ceux qu'il avoit souffert sur la mer, il craignoit tellement que je le quittasse, qu'il ne se peut imaginer rien de semblable. Et bien que je fusse tousjours à ses costez, si m'appelloit-il incessament, enfin il mourut sur la fin du septième jour de sa maladie, dont je feus fort affligé, au mieux que je peus je le fis enterrer en l'église Sainte-Croix à Orléans, où il repose encore. Dieu aye son âme. Car il mourut bon chrestien. Et certes si je ne suis empesché par la mort, je donneray à cette église quelques rentes pour faire dire pour son âme tous les jours quelques messes. Qui voudra voir l'estat de mon arrivée et la joye de Perrenelle, qu'il nous contemple tous deux en cette ville de Paris sur la porte de la chapelle Saint-Jacques de la Boucherie, du costé et tout auprès de ma maison, où nous sommes peints, moy rendant grâces aux pieds de Monsieur Saint-Jacques de Gallice, et Perrenelle à ceux de Monsieur Sainct Jean, qu'elle avoit si souvent invoqué. Tant y a que par la grâce de Dieu et intercession de la bienheureuse et Saincte Vierge, et benoists Saincts Jacques et Jean, je sçeus ce que je désirois, c'est-à-dire, les

premiers principes, non toutesfois leur première préparation, qui est une chose très difficile sur toutes celles du monde. Mais je l'eus encore à la fin après les longues erreurs de trois ans ou environ, durant lequel temps, je ne fis qu'estudier et travailler, ainsi qu'on me peut voir, hors de cette arche, où j'ay mis des processions contre les deux piliers d'icelle, sous les pieds de sainct Jean, priant tousjours Dieu, le chapellet en main, lisant très attentivement dans un livre, et pesant les mots des philosophes, et essayant puis après les diverses opérations que je m'imaginois par leurs seuls mots.

Finalement je trouvoy ce que je désirois, ce que je reconnus aussi tost par la senteur forte. Ayant cela j'accomplis aisément le magistère : aussi scachant la préparation des premiers agents, suivant en après à la lettre mon livre, je n'eusse peu faillir encore que je l'eusse voulu. Donc la première fois que je fis la projection, ce fust sur du mercure, dont j'en convertis demy-livre ou environ, en pur argent, meilleur que celuy de la minière, comme j'ay essayé et faict essayer par plusieurs fois. Ce fust le 17 de janvier un lundy environ midy, en ma maison présente Perrenelle seule, l'an de la restitution de l'humain lignage mil trois cens quatre-vingt-deux. Et puis après, en suivant tousjours de mot à mot mon livre,

je la fis avec la pierre rouge sur semblable qualité de mercure, en présence encore de Perrenelle seule en la mesme maison, le vingt cinquiesme jour d'avril suivant de la mesme année, sur les cinq heures du soir, que je transmuay véritablement en quasi autant de pur or, meilleur très-certainement que l'or commun, plus doux et plus ployable. Je le peux dire avec vérité. Je l'ay parfaicte trois fois avec l'ayde de Perrenelle, qui l'entendoit aussi bien que moy, pour m'avoir aydé aux opérations, et sans doute si elle eust voulu entreprendre de la parfaire seule, elle en seroit venue à bout. J'en avois bien assez la parfaisant une seule fois, mais j'avois très-grande délectation de voir et contempler dans les vaisseaux les œuvres admirables de la nature. Pour le signifier comme je l'ay parfaicte trois fois, tu verras en cette arche si tu le sçais connoistre trois fourneaux semblables à ceux qui servent à nos opérations. J'eus crainte un long-temps que Perrenelle ne peut cacher la joye de sa félicité extrême, que je mesurois par la mienne, et qu'elle ne laschast quelque parolle à ses parens, des grands trésors que nous possédions : car l'extrême joye oste le sens, aussi bien que la grande tristesse, mais la bonté du très-grand Dieu, ne m'avoit pas comblé de cette seule bénédiction, que de me donner une femme chaste et

sage, elle estoit d'abondant non seulement capable de raison, mais aussi de parfaire ce qui estoit raisonnable, et plus discrette et secrette que le commun des autres femmes. Sur tout elle estoit fort dévotieuse, voila pourquoy se voyant sans espérance d'enfans, et desja bien avant sur l'aage, elle commença tout de mesme que moy à penser en Dieu et à vaquer aux œuvres de miséricorde. Lors que j'escrivois ces commentaires en l'an mille quatre cens treize sur la fin de l'an, après le trespas de ma fidelle compagne, que je regreteray tous les jours de ma vie, elle et moy avons desja fondé et renté quatorze hospitaux en cette ville de Paris, basti tout de neuf trois chapelles, décoré de grands dons et bonnes rentes sept églises, avec plusieurs reparations en leurs cymetières, outre ce que nous avions faict à Bologne qui n'est guieres moins que ce que nous avons fait icy. Je ne parleray point du bien que nous avons ensemble fait aux pauvres particuliers, principalement aux veufves et pauvres orphelins, si je disois leur nom et comment je faisois cela, outre que le salaire m'en seroit donné en ce monde, je pourrois faire desplaisir à ces bonnes personnes (que Dieu veuille bénir) ce que je ne voudrois faire pour rien du monde. Bastissant donc ces églises, cimetieres et hospitaux en cette ville, je me résolus de faire peindre

en la quatrième arche du cymetière des Innocens entrant par la grande porte de la rüe Saint-Denys, et prenant la main droicte, les plus vrayes et essentielles marques de l'art, souz néantmoins des voiles et couvertures hiéroglifiques à l'imitation de celles du livre doré du Juif Abraham, pouvant représenter deux choses selon la capacité, à sçavoir, des contemplans, premièrement les mystères de nostre résurrection future et indubitable, au jour du jugement, et advenement du bon Jésus (auquel plaise nous faire miséricorde), histoire qui convient bien à un cymetiere, et puis après encore, pouvant signifier à ceux qui sont entendus en la Philosophie naturelle, toutes les principales, et nécessaires opérations du magistère. Ces figures hiéroglifiques serviront comme de deux chemins pour mener à la vie céleste, le premier sens plus ouvert, enseignant les sacrés mystères de nostre salut (ainsy que je le démontreray cy après), l'autre enseignant à tout homme pour peu entendu qu'il soit en la pierre, la voye linéaire de l'œuvre, laquelle estant parfaite par quelqu'un, le change de mauvais en bon, luy oste la racine de tout péché (qui est l'avarice) le faisant libéral, doux, pie, religieux, et craignant Dieu quelque mauvais qu'il feust auparavant, car d'oresnavant il demeure toujours ravy de la grande grâce et miséri-

corde qu'il a obtenue de Dieu, et de la profondité de ses œuvres divines et admirables. Ce sont les causes qui m'ont meu à mettre ces formes en cette façon et en ce lieu qui est un cymetiere, afin que si aucun obtient ce bien inestimable que de conquérir cette riche Toison, il pense comme moy de ne tenir point de talent de Dieu enfoui en la terre, acheptant terres, et possessions qui sont les vanitez de ce monde, mais plustost d'ouvrer charitablement envers ses frères, se souvenant avoir apris ce secret parmy les ossements des morts, avec lesquels il se doit bientost trouver, et qu'après cette vie transitoire, il faudra rendre compte devant un juste et redoutable juge qui censurera jusqu'à la parolle oiseuse et vaine, que donques celuy qui ayant bien pesé mes mots, et bien conneu et entendu mes figures (scachant d'ailleurs les premiers principes et agents, car certainement il n'en treuvera aucun vestige ou enseignement en ces figures, et commentaires) parface à la gloire de Dieu le magistère d'Hermès, se souvenant de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine et de toutes les autres églises, cymetieres et hospitaux et surtout de l'église des Innocens de ceste ville au cymetiere de laquelle il aura contemplé ces véritables démonstrations, ouvrant très largement sa bourse aux pauvres secrets,

gens de bien désolez, infirmes, femmes vefves, et délaissez orphelins. Ainsi soit-il.

CHAPITRE PREMIER

Des Interprétations Théologiques, qu'on peut donner à ces Hiéroglifiques selon le sens de moy autheur.

J'ay donné à ce cymetière un Charnier qui est vis-à-vis de ceste quatriesme arche, le Cymetière au milieu, et contre un des piliers de ce Charnier, je y ay faict charbonner et peindre grossièrement un homme tout noir qui regarde droitement ces Hiéroglifiques, à l'entour duquel y a escript en François : Je voy merveille dont moult je m'esbahi. Cela est encore trois plaques de fer et cuivre doré, à l'Orient, l'Occident et midy de l'Arche où sont ces hiéroglifiques, le cymetière au milieu, representans la saincte Passion et Resurrection du fils de Dieu ; cela ne doit point estre autrement interprété que selon le sens commun Théologique, sauf que cet homme noir peut aussi bien crier merveille de voir les œuvres

admirables de Dieu en la transmutation des métaux qui sont figurées en ces Hiéroglifiques, qu'il regarde si attentivement, que de voir enterrer tant de corps morts qui s'eslèveront hors de leur tombeau au jour redoutable du jugement. D'autre part, je ne pense point qu'il faille interpréter en sens théologique ce vaisseau de terre à la main droicte de ces figures, dans lequel il y a une escriptoire, ou plutost un vaisseau de Philosophie, si tu en ostes les liens et joins le canon au cornet, ny les deux autres semblables qui sont aux costez des figures de saint-Pierre et saint-Paul, dans lequel y a un N. qui veut dire Nicolas, et une F. qui veut dire Flamel.

Car ces vaisseaux ne signifient sinon que dans des semblables j'ay parfaict par trois fois le magistère. Qui voudra aussi croire que j'ay mis ces vaisseaux en forme d'armoires, pour y faire représenter cette escritoire, et les lettres capitales de mon nom, qu'il le croye s'il veut, parce que toutes ces deux interprétations sont véritables.

Il ne faut point aussi interpréter en sens Théologique ceste escriture qui suit en ces termes, *Nicolas Flamel et Perrenelle sa femme*, d'autant qu'elle ne représente, sinon que moy et ma femme avons donné cette Arche.

Quant aux troisiesme, quatriesme et cinquiesme tableau suivans, au long desquels y a escrit : Comment les innocens furent occis par le commandement du Roy Herodes. Le sens Théologique s'y entend aussi assez par cette escriture, il faut seulement parler du reste qui est au-dessus.

Les deux dragons unis, l'un dans l'autre de couleur noire et bleue, en champ de sable, dont l'un a des aisles dorées et l'autre n'en a point, sont les pechez qui naturellement sont entrecathenez, car l'un a sa naissance de l'autre : d'iceux aucuns peuvent estre chassez aysément, comme ils viennent aysément. Car ils volent à toute heure vers nous. Et ceux qui n'ont point des aisles ne peuvent estre chassez, ainsi qu'est le péché contre le Sainct Esprit. Cest or des aisles signifie que la plupart de ces pechez viennent de la sacrée faim de l'or, qui rend tant de personnes attentives et qui leur faict si attentivement escouter d'où ils en pourront avoir. Et la couleur noire et bleue démonstre que ce sont des désirs qui sortent du ténébreux puits d'enfer, lesquels nous devons entièrement fuyr. Ces deux dragons peuvent encore représenter moralement, les légions des malins esprits qui sont tousjours à l'entour de nous, et qui nous accuseront devant le juste juge au jour redou-

table du jugement, lesquels ne demandent qu'à nous cribler.

L'homme et la femme qui viennent après de couleur orangée sur un champ azuré et bleu, signifient que l'homme et la femme ne doivent pas avoir leur espoir en ce monde, car l'orangé marque désespoir, ou laisser l'espoir comme icy et la couleur azurée et bleue sur laquelle ils sont peints, représentent qu'il faut penser aux choses célestes futures, et dire comme le rouleau de l'homme : « *Homo veniet ad judicium Dei* » ou comme celuy de la femme : « *Vere illa dies terribilis erit* » afin que nous gardans des dragons, qui sont les pechez, Dieu nous face miséricorde.

Ensuitte de cela, en champ de Synople, c'est-à-dire vert, sont peints deux hommes et une femme résuscitans, desquels l'un sort d'un sépulcre, les autres deux de la terre, tous trois de couleur très blanche et pure, levant les mains devant leurs yeux, et iceux devers le Ciel en haut sur lesquels trois corps, y a deux anges sonnans des instrumens musicaux, comme s'ils avoient appellé ces morts au jour du jugement. Car sur iceux deux anges est la figure de Nostre Seigneur Jesus-Christ, tenant le monde en sa main, sur la teste duquel un ange met une couronne, assisté de deux autres

qui disent en leurs rouleaux : *O Pater omnipotens, o Jesu bone.* Au costé droict d'iceluy Sauveur est peint sainct Paul, vestu de blanc citrin, avec une espée, aux pieds duquel est un homme vestu d'une robbe orangée, en laquelle apparoissoient des plis noirs et blancs, qui me ressemble au vif, lequel demande pardon de ses pechez, tenant les mains jointes, desquelles sortent ces paroles escrites en un rouleau : *Dele mala quæ feci.* De l'autre costé à la main gauche est sainct Pierre avec la clef, vestu de rouge citrin, tenant la main sur une femme vestue d'une robbe orangée, qui est à ses genoux, représentant au vif Perrenelle, laquelle tient les mains jointes, ayant, un rouleau, ou est escrit : *Christe precor esto pius.* Derrière laquelle y a un ange à genoux avec un rouleau, qui dit : *Salve, Domine Angelorum.* Il y a aussi un autre ange à genoux derrière mon image du costé de sainct Paul, qui tient aussi un rouleau, disant : *O Rex sempiterne.* Tout cela est très clair, selon l'explication de la résurrection et futur jugement qu'on y peut aisément adopter : aussi il semble que ceste Arche n'aye esté peinte que pour représenter cela, c'est pourquoi il ne s'y faut point arrester davantage, puisque les moindres, et les plus ignorans luy sçauront bien bailler ceste interprétation.

Après les trois resuscitans, viennent deux anges de couleur orangée encore, sur un champ bleu, disans en leurs rouleaux : *Surgite mortui, venite ad judicium Domini mei.* Cela encor sert à l'interprétation de la résurrection. Tout de mesme que les figures suivantes et dernières, qui sont sur un champ violet de l'homme rouge vermilion aussi, qui a des aisles, ouvrant la gueule comme pour dévorer. Car on peut dire que celui-là figure le malheureux pécheur, qui dormant léthargiquement dans la corruption des vices, meurt sans repentance et confession, lequel sans doute, en ce jour terrible sera livré au diable, ici peint en forme de lyon rouge rugissant qui l'engloutira et emportera.

CHAPITRE II

Les Interprétations philosophiques selon le Magistère d'Hermès.

Je désire de tout mon cœur, que celuy qui cherche ce secret des Sages, ayant repassé en son esprit ces idées de la vie et résurrection future, face premièrement son

profit d'icelles. Qu'en second lieu il soit plus advisé qu'auparavant ; qu'il sonde et profonde mes figures, couleurs et rouleaux : notamment mes rouleaux, parce qu'en cest art on ne parle point vulgairement. Qu'il demande après en soy-mesme, pourquoy la figure de sainct Paul est à la main droite, au lieu où on a coustume de peindre saint Pierre, et celle de saint Pierre au lieu de celle de saint Paul ? Pourquoy la figure de saint Paul est vestüe de couleur blanche citrine, et celle de saint Pierre de citrine rouge ? Pourquoy aussi l'homme et la femme qui sont aux pieds de ces deux saincts priant Dieu comme s'ils estoient au jour du jugement, sont habillez de couleurs diverses et ne sont nuds en ossements comme ressuscitans ? Pourquoy en ce jour du Jugement on a peint cest homme et ceste femme aux pieds des saincts. Car ils doivent estre plus bas en terre, non au Ciel ? Pourquoy aussi les deux anges orangés qui disent en leurs rouleaux : *Surgite mortui, venite ad judicium Domini mei*, sont vestus de cette couleur, et hors de leur place, car elle doit estre en haut au Ciel, avec les deux autres qui sonnent des instrumens ? Pourquoy ils ont un champ violet et bleu ? mais principalement pourquoy leur rouleau qui parle aux morts, finit en la gueule ouverte du Lion rouge et volant ? Je voudrois donc qu'après ces

questions et plusieurs autres qu'on peut justement faire, ouvrant entièrement les yeux de l'esprit, il vint à conclure que cela n'ayant point esté faict sans cause. On doit avoir représenté sous leur escorce quelques grands secrets qu'il doit prier Dieu luy descouvrir. Ayant ainsi conduit sa créance par degrez, je souhaite encore qu'il croye, que ces figures et explications ne sont point faictes pour ceux-là qui n'ont jamais veu les livres des philosophes, et qui ignorans les principes métalliques, ne peuvent estre nommez enfans de la science. Car s'ils veulent entièrement ces figures ignorans le premier agent, ils se tromperont sans doute, et n'y entendront jamais rien pour tout. Qu'aucun donc ne me blasme, s'il ne m'entend aisément, car il sera plus blasmable que moy, en tant que n'estant point initié en ces sacrées et secrettes interprétations du premier agent (qui est la clef ouvrant les portes de toutes sciences) néantmoins il veut entendre les conceptions plus subtiles des philosophes très envieux, qui ne sont escrites que pour ceux qui sçavent desja ces principes, lesquels ne se trouvent jamais en aucun livre, parce qu'ils les laissent à Dieu, qui les révèle à qui luy plaist, où bien les faict enseigner de vive voix par un maistre par tradition cabalistique, ce qui arrive très rarement.

Or, mon fils, je te peux ainsi appeler, car je suis desja venu à grande vieillesse, et d'ailleurs, peut-estre, tu es fils de science, Dieu te laisse apprendre, et puis ouvrer à sa gloire, escoute-moy donc attentivement, mais ne passe plus avant, si tu ignores les principes susdits.

Ce vaisseau de terre en cette forme, est appelé par les philosophes le triple vaisseau, car dans iceluy y a au milieu un estage, et sur iceluy une escuelle pleine de cendres tièdes, dans lesquelles est assis l'œuf philosophic, qui est un matras de verre, plein de confections de l'art (comme de l'escume de la mer rouge, et de la graisse du vent Mercurial) que tu voids peint en forme d'escritoire. Or ce vaisseau de terre s'ouvre par dessus, pour y mettre au dedans l'escuelle et le matras, sous lesquels par cette porte ouverte se met le feu philosophique comme tu sçais. Ainsi tu as trois vaisseaux, et le vaisseau triple, lès envieux l'ont appelé Athanor, Crible, Fumier, Bain-marie, Fournaise, Sphère, Lyon vert, Prison, Sépulcre, Urinal, Phiole, Cucurbite, moy-mesme en mon Sommaire philosophic que j'ay composé il y a quatre ans deux mois, je le nomme sur la fin d'iceluy, la maison et habitacle du Poulet, et les cendres de l'escuelle la paille du Poulet ; son commun nom est le four-

nel, que je n'eusse jamais trouvé, si Abraham le Juif ne l'eust peint avec son feu proportionné, auquel consiste partie du grand Secret. Car il est comme le ventre et la matrice contenant la vraye chaleur naturelle pour animer nostre jeune Roy. Si ce feu n'est mesuré Clibaniquement, dit Calid, Perse, fils de Iasiche. S'il est allumé avec l'espée, dit Pythagoras ; si tu ignées (1) ton vaisseau, dit Morienus, et luy fais sentir l'ardeur du feu, il te baillera un soufflet, et bruslera ses fleurs avant qu'elles soient montées du profond de ses mouelles, sortans rouges plustost que blanches, et lors ton opération sera destruicte, tout de mesme que si tu fais trop peu de feu, car alors aussi tu n'en verras jamais la fin, à cause du morfondement des natures, qui n'auront point eu des mouvements assez puissans pour se digérer ensemble.

La chaleur donc de ton feu en ce vaisseau sera, comme dit Hermès et Rosinus, selon l'Hyver, ou bien ainsi que dit Diomedes, selon la chaleur de l'Oyseau qui commence à voler si doucement depuis le signe d'Aries jusques à celuy du Cancer. Car scache que l'enfant du commencement est plein de flegme froid, et de laict, et

1. Brûles.

que la chaleur trop véhémente est ennemie de la frigidité, et humidité de nostre embrion, et que les deux ennemis, c'est-à-dire nos Elémens de froid et de chaud, ne s'embrasseront jamais parfaitement que peu à peu, ayans premièrement faict une longue demeure ensemble, au milieu de la tempérée chaleur de leur bain, et s'estans changez par longue décoction en soulphre incombustible. Régis donc doucement, avec esgalité et proportion les natures hautaines, de peur que si tu en favorises plus les unes que les autres, elles qui sont naturellement ennemies, ne se despitent contre toy par jalousie et cholère seiche et ne le facent longtemps souspirer. Outre cela il te les faut entretenir perpétuellement en chaleur tempérée, c'est-à-dire nuict et jour, jusques à ce que l'hyver, c'est-à-dire le temps de l'humidité des matières soit passé, parce qu'elles font leur paix, et se donnent la main en se chauffant ensemble, et que si elles se trouvoient seulement une demie-heure sans feu, ces natures seroient jamais irréconciliables. Voila pourquoy il est dit, au livre des Septantes Préceptes : fay que leur feu dure indéfatigablement sans cesse, et qu'aucun de leurs jours ne soient point oubliez. Et Rasis : l'hastiveté qui mène avec soy trop de feu, est tousjours suivie du diable et de l'erreur. Quant l'Oyseau

doré, dit Diomedes, sera parvenu jusqu'en Cancer, et que de là il courra devers les Balances, alors il te faudra augmenter un peu de feu. Et tout de mesme, encore quand ce bel Oyseau s'envolera de Libra devers le Capricorne, qui est le désiré Automne, le temps des moissons et des fruicts desja meurs !

CHAPITRE III

Les deux dragons de couleur flavastre, bleue et noire comme le champ.

Contemple bien ces deux dragons, car ce sont les vrais principes de la philosophie que les sages n'ont pas osé monstrer à leurs enfans propres. Celuy qui est dessous sans aisles, c'est le fixe où le masle, et celuy qui est au-dessus, c'est le volatil ou bien la femelle noire et obscure, qui va prendre la domination par plusieurs mois. Le premier est appelé soulfre ou bien calidité et siccité, et le dernier agent vif ou frigidité et humidité. Ce sont le Soleil et la Lune de source Mercurielle, et origine

sulphureuse, qui par le feu continuel s'ornent d'habillements roïaux, pour vaincre estans unis, et puis changez en quintessence, toute chose métallique, solide, dure et forte. Ce sont ces serpens et dragons que les anciens Egyptiens ont peint en un rond, la teste mordant la queue, pour dire qu'ils estoient sortis d'une mesme chose et qu'elle seule se suffisoit, et qu'en son contour et circulation elle se parfaisoit. Ce sont ces dragons que les anciens poètes ont mis à garder sans dormir, les dorées pommes des jardins des vierges Hespérides. Ce sont ceux-là sur lesquels Jason en l'adventure de la Toison d'or versa le jus préparé par la belle Médée, des discours desquels les livres des Philosophes sont tant remplis, qu'aucun philosophe n'a jamais esté qu'il n'en aye escrit depuis le véridique Hermès Trismégiste, Orphée, Pythagoras, Artephius, Morienus et les autres suivans jusques moy. Ce sont ces deux serpens envoyez et donnés par Junon qui est la nature métallique, que le fort Hercules, c'est-à-dire le sage, doit estrangler en son berceau, c'est-à-dire vaincre et tuer, pour les faire pourrir, corrompre et engendrer, au commencement de son œuvre. Ce sont les deux serpents attachez à l'entour du Caducée, et Verge de Mercure avec lesquels il exerce sa grande puissance et se transfigure comme il veut. Celuy

dit Haly, qui en tuera l'un, il tuera aussi l'autre, parce que l'un ne peut mourir qu'avec son frère, ceux-cy (qu'Avicenne appelle Chienne de Corassène et chien d'Arménie), ces deux-cy estans donc unis ensemble dans le vaisseau du Sépulchre, ils se mordent tous deux, cruellement, et par leur grande poison, et rage furieuse ne se laissent jamais depuis le moment qu'ils se sont entre-saisis (si le froid ne les empesche) que tous deux de leur bavant venin et mortelles blessures, ne se soient ensanglantez par toutes les parties de leurs corps, et finalement s'entretuans, ne se soient estouffez dans leur venin propre, qui les change après leur mort en eau vive et permanente, avant quoy, ils perdent avec la corruption et putréfaction, leurs premières formes naturelles, pour en reprendre après une seule nouvelle plus noble et meilleure. Ce sont ces deux Spermes masculin et fœminin, descripts au commencement de mon Sommaire Philosophique, qui sont engendrés, (dit Rasis, Avicenne et Abraham le juif) dans les reins, entrailles, et des opérations des quatre elemens. Ce sont l'humide des métaux, Soulphre et Argent vif, non les vulgaires, et qui se vendent par les marchans et apoticaires, mais ceux-là que nous donnent ces deux beaux et chers corps, que nous aymons tant. Ces deux spermes disoit Démocrite, ne se

treuvent point sur la terre des vivans. Le mesme dit Avicenne, mais adjoute-il, on les recueille de la fiente, ordure et pourriture du Soleil et de la Lune.

O que bienheureux sont ceux-là qui les sçavent recueillir : car d'iceux puis après ils en font une thériaque qui a puissance sur toute douleur, tristesse maladie, infirmité et débilité, qui combat puissamment contre la mort allongeant la vie selon la permission de Dieu, jusques au temps déterminé en triomphant des misères de ce monde et comblant l'homme de ses richesses. De ces deux dragons ou principes métalliques, j'ay dit au sommaire sus-allégué, que l'ennemy enflammeroit par son ardeur le feu de son ennemy, et qu'alors si l'on y prenoit garde, on verroit par l'air une fumée venimeuse et mal odorante, trop pire en flamme et en poison, que n'est la teste envenimée d'un serpent et dragon Babylonien. La cause que je t'ay peint ces deux spermes en forme de dragons, est parce que leur puanteur est très grande, semblable à la leur, et les exhalaisons qui montent dans le matras sont obscures, noires, bleues et flavastres, ainsi que sont ces deux dragons peints, la force desquels et des corps dissous, est si venimeux, que véritablement il n'y a point au monde un plus grand venin. Car il est capable par sa force et puanteur de mortifier et tuer toute chose vivante

Le Philosophe ne sent jamais ceste puanteur, s'il ne casse ses vaisseaux, mais seulement la juge estre telle par la veue et changement de couleurs procédentes de la pourriture de ses confections.

Ces couleurs donc signifient la putréfaction et génération qui nous est donnée, par la morsure et dissolution de nos corps parfaicts, laquelle dissolution procède de la chaleur externe aydante, et de l'igneité pontique, et vertu aigre admirable, du poison de nostre mercure, qui met et resout en pure poussière, voire en poudre impalpable, ce qu'il trouve lui résister. Ainsi la chaleur agissant sur et contre l'humidité radicale métallique, visqueuse ou oléagineuse, engendre sur le subject la noirceur. Car au mesme temps la matière se dissout, se corrompt, noircit, et conçoit, pour engendrer : parce que toute corruption est génération, laquelle noirceur doit estre toujours désirée. Elle est aussi, ce voile noir avec lequel le navire de Thesens revint victorieux de Crète, qui fust cause de la mort de son père, aussi faut-il que le père meure, afin que des cendres de ce Phœnix un autre en renaisse, et que le fils soit Roy. Certes qui ne voit cette noirceur, au commencement de ses opérations, durant les jours de la Pierre, quelle autre couleur qu'il voye, il manque entièrement au magistère et ne le peut

plus avec ce cahos parfaire. Car il ne travaille pas bien, ne putrifiant point, d'autant que si l'on ne putrifie ; on ne corrompt point, ni engendre, et par conséquent la Pierre ne peut prendre vie végétative pour croistre et multiplier. Et véritablement je te dis derechef, que quand mesme tu travaillerois sur les vrayes matières, si au commencement après avoir mis les confections dans l'œuf Philosophic, c'est-à-dire, quelque temps après que le feu les a irritées, tu ne voids cette teste du Corbeau, noire du Noir très-noir, il te faut recommencer. Car cette faute est irréparable et incorrigible. Notamment on doit craindre une couleur orangée, ou demi-rouge, parce que si en ce commencement tu la vois dans ton œuf, sans doute tu brusle et a bruslé la verdeur et vivacité de la pierre.

Cette couleur qu'il te faut avoir, doit estre entièrement parfaicte en noirceur semblable à celle de ces Dragons en l'espace de quarante jours. Que donc ceux qui n'auront point ces marques essentielles, se retirent de bonne heure des opérations, afin qu'ils se rediment d'asseurée perte. Sçache aussi et notte bien, que ce n'est rien en cette art d'avoir la noirceur il n'y a rien de plus aisé à avoir. Car quasi de toutes les choses du monde meslées avec l'humidité, tu en auras la noirceur par le feu. Il te

faut avoir une noirceur qui provienne des parfaicts corps métalliques, qui dure un long espace de temps, et ne se perde qu'en cinq mois, après laquelle succède la désirée blancheur. Si tu as cela, tu as beaucoup, mais non tout. Quant à la couleur bluastre et flavastre, elle signifie que la solution et putréfaction n'est point encore achevée, et que les couleurs de nostre Mercure ne sont point encore bien meslées et pourries avec le restant. Donc cette noirceur et couleur, enseignent clairement qu'en ce commencement la matière et composé commence à se pourrir et dissoudre en poudre plus menue que les Atomes du Soleil, lesquels se changent après en eau permanente. Et cette dissolution est appelée par les philosophes envieux, Mort, Destruction et Perdition, parce que les natures changent de forme, de là sont sorties tant d'allégories sur les morts, tombes et sépulchres. Les autres l'ont nommé Calcination, Denudation, Separation, Trituration, Assation, parce que les confections sont changés et réduites en très-menues pièces et parties. Les autres Réductions en première matière, Mollification, Extraction, Commixtion, Liquéfaction, Conversion d'Elemens, Subtiliation, Division, Humation, Impastation et Distillation, parce que les confections sont liquéfiées, réduites en semence, amollies et se circulent dans

le matras. Les autres Xir, Putréfaction, Corruption, Ombres Cymmérienes, Goufre, Enfer, Dragons, Génération, Ingression, Submersion, Complexion, Conjunction et Imprégnation, parce que la matière est noire et aqueuse et que les natures se meslent parfaictement et retiennent les unes des autres. Car quand la chaleur du Soleil agit sur icelles elles se changent premièrement en poudre ou eau grasse et glutineuse qui sentant la chaleur s'enfuit en haut en la teste du Poulet avec la fumée, c'est-à-dire, avec le vent et l'air; de là cette eaue tirée et fondue des confections, elle s'en reva en bas, et en descendant réduict et résout tant qu'elle peut le reste des confections aromatiques, faisant toujours ainsi jusqu'à ce que tout soit comme un broüet noir un peu gras. Voilà pourquoy on appelle cela Sublimation et Volatilisation, car il vole en haut, et Ascension et Descension parce qu'il monte et descend dans la cucurbite. Quelque temps après l'eau commence à s'en grossir et coaguler davantage venant comme de la poix très-noire et finalement vient corps et terre, que les envieux ont appelée Terre fœtide et puante. Car alors à cause de la parfaicte putréfaction qui est naturelle comme toute autre, cette terre est puante et donne une odeur semblable au relent des sépulchres remplis de pourriture et d'ossemens encore char-

gés de naturelle humeur. Cette terre a esté appellée par Hermès, la terre des fueilles, néantmoins son plus propre et vray nom est le Leton qu'on doit puis après blanchir. Les anciens sages Cabalistes l'ont descrite dans les Metamorphoses soubs l'histoire du Serpent de Mars, qui avoit dévoré les compagnons de Cadmus, lequel l'occit le perçant de sa lance contre un chesne creux. Note ce chesne.

CHAPITRE IV

De l'homme et femme vestus de robbe orangée, sur un champ azuré et bleu, et de leurs rouleaux.

L'homme dépeint icy me ressemble tout exprès bien au naturel, tout de mesme que la femme figure très naivement Perrenelle. La cause pourquoy nous sommes peints au vif n'est pas particulière. Car il ne falloit représenter que le masle et la femelle, à quoy faire nostre particulière ressemblance n'y estoit pas nécessairement requise. Mais il a pleu au sculpteur de nous mettre-là,

tout ainsi qu'il a faict aussi en cette mesme arche plus haut aux pieds de la figure de sainct Paul et sainct Pierre, selon que nous estions en notre adolescence, et encore ailleurs en plusieurs lieux, comme sur la porte de la chapelle Sainct Jacques de la Boucherie, auprès de ma maison (encore qu'en cette dernière y a une cause particulière) comme aussi sur la porte de Sainte Geneviève des Ardans où tu me pourras voir. Donc je te peints icy des corps, un de masle et l'autre de femelle, pour t'enseigner qu'en cette seconde opération tu as véritablement, mais non encore parfaictement, deux natures conjoinctes et mariées, la masculine et féminine, ou plustost les quatre elemens, et que les ennemis naturels, le chaud et le froid, le sec et l'humide, commencent de s'approcher amiablement les uns des autres, et par le moyen des entremetteurs de paix, deposent peu à peu l'ancienne inimitié du vieil chaos. Tu sçais assez qui sont ces entremetteurs entre le chaud et le froid, c'est l'humide car il est parent et allié des deux, du chaud par sa calidité, du froid par son humidité, voilà pourquoy pour commencer de faire cette paix, tu as desja en l'opération précédente converti toutes les confections en eau par la dissolution. Et puis après tu as faict coaguler l'eau nécessaire, qui est convertie en cette terre noire du

noir très noir, pour accomplir l'entière paix : Car la terre qui est seiche et humide se trouvant aussi parente et alliée avec le sec et humide qui sont ennemis les appaisera et accordera du tout. Ne considéres-tu pas un meslange très parfaict de tous ces quatre elemens, les ayant premièrement convertis en eau, et maintenant en terre ? Je t'enseigneray encore cy-après les autres conversions en air, quand tout sera blanc, et en feu quand tout sera purpurin parfaict. Donc tu as icy deux natures mariées, dont l'une à conceu de l'autre, et par cette conception, s'est convertie en corps de masle et le masle en celuy de femelle, c'est-à-dire se sont faictes un seul corps, qui est l'androgine des anciens, qu'autrement on appelle encore teste du corbeau, et élémens convertis. En cette façon je te peints icy, que tu as deux natures réconciliées, qui (si elles sont conduites et régies sagement) peuvent former un embryon en la matrice du vaisseau, et puis t'enfanter un roy très puissant, invincible et incorruptible, parce qu'il fera une quintessence admirable. Voilà la principale fin de cette représentation et la plus nécessaire. La seconde qui est aussi très notable, sera qu'il me falloit dépeindre deux corps, parce qu'il faut qu'en cette opération tu divises ce qui a esté coagulé pour en donner puis après une nourriture, un laict de vie, au petit enfant nais-

sant, qui est doüé (par le Dieu vivant) d'une âme végétative.

Ce qui est un secret très admirable et très occulte qui a fait rafollir, faute de le comprendre, tous ceux qui l'ont cerché sans le treuver, et qui a rendu sage toute personne qui la contemple des yeux du corps ou de l'esprit. Il te faut donc faire deux parts et portions de ce corps coagulé, l'une desquelles servira d'Azoth pour laver et mondifier l'autre, qui s'appelle Leton, qu'il faut blanchir. Celuy qui est lavé est le serpent Python, qui ayant pris son estre de corruption du limon de la terre assemblé par les eaux du déluge, quand toutes les confections estoient eau, doit estre occis et vaincu par les flesches du Dieu Apollon, par le blond Soleil, c'est-à-dire par nostre feu esgal à celui du Soleil.

Celuy qui lave, ou plustost ces lavemens, qu'il faut continuer avec moitié, ce sont les dents de ce serpent que le sage opérateur, le vaillant Theseus semera en la mesme terre dont naistront des gendarmes qui se desconfiront enfin eux-mesme, se laissans par opposition résoudre en la mesme nature de la terre, laissons emporter les conquestes méritée. C'est sur cecy que les Philosophes ont escript si souvent et tant de fois répété : il se dissout soy-mesme, se congèle, se noircit, se blanchist, se tue soy mesme, et

vivifie. J'ay faict peindre leur champ azuré et bleu, pour monstrer que je ne fais que commencer à sortir de la très noire noirceur. Car l'azuré et bleu, est une des première couleurs que nous laisse voir l'obscure femme, c'est-à-dire l'humidité cédante un peu à la chaleur et siccité. L'homme et la femme sont la pluspart orangez. Cela signifie que nos corps (ou nostre corps que les sages appellent icy Rebis) n'a point encore assez de digestion,et que l'humidité dont vient le noir,bleu et azuré, n'est qu'à demy-vaincue par la siccité.

Car la siccité dominant, tout sera blanc et la combattant ou estant esgalle à l'humidité, tout est en partie selon ces présentes couleurs, les envieux ont appelé encore ces confections en cette opération,*Numus, Ethelia*, *Arena*, *Boritis, Corsufle*, *Cambar*, *Albor œris*,*Dueneck*, *Randeric*, *Kukul*, *Thabitris*, *Ebisemeth*, *Ixir*, etc., ce qu'ils ont commandé de blanchir.

La femelle a un cercle blanc en forme de rouleau à l'entour de son corps, pour te monstrer que Rebis commencera de se blanchir de cette mesme façon, blanchissant premièrement aux extremitez tout à l'entour de ce cercle blanc. L'eschelle des philosophes dit : Le signe de la première parfaicte blancheur est la manifestation d'un certain petit cercle capillaire, c'est-à-dire, passant

sur la teste, qui apparoistra à l'entour de la matière ès costez du vaisseau en couleur subcitrine.

Il y a en leurs rouleaux : *Homo veniet ad judicium Dei. Vere* (dit la femme) *illa dies terribilis erit.* Ce ne sont point des passages de la saincte Escriture, mais seulement des dictons parlans selon le sens théologique de la résurrection future. Je les ay mis ainsi. Car ils me servent envers celuy qui contemple seulement l'artifice grossier, et plus naturel, prenant l'interprétation de la résurrection. Et tout de mesme servent à ceux-là, qui voulans recueillir les paraboles de la science, prennent des yeux de Lyncée, pour pénétrer au-delà des objets visibles. Il y a donc, l'homme viendra au jugement de Dieu, certes ce jour sera terrible. C'est comme si je disois, il faut que cecy vienne au colorement de la perfection, pour estre jugé et nettoyé de la noirceur et ordure, et estre spiritualisé et blanchy. Certes ce jour sera terrible, ouy vrayement, aussi vous trouverez en l'allégorie d'Aristeus : « L'horreur nous tint en la prison par octante jours dans les ténèbres des ondes, dans l'extrême chaleur de l'esté, et troubles de la mer. Toutes lesquelles choses doivent premièrement passer avant que nostre Roy puisse estre blanchi, venant de mort à vie, pour vaincre puis après tous ses ennemis. Pour

t'enseigner encore mieux cette albification, qui est plus difficile que tout le reste, jusques auquel temps tu peux errer à tout pas, et après non, où tu casserois tes vaisseaux, je t'ay faict encore ce tableau suivant.

CHAPITRE V

La figure d'un homme semblable à celle de saint Paul, vestu d'une robbe blanche citrine bordée d'or, tenant un glaive nud, ayant à ses pieds un homme à genoux, vestu d'une robbe orangée, blanche noire, tenant un rouleau.

Advise bien cest homme en la forme d'un S. Paul, vestu d'une robbe entièrement citrine blanche. Si tu le considères bien, il tourne le corps en posture qui démonstre qu'il veut prendre le glaive nud, ou pour trancher la teste, ou pour faire quelque autre chose sur cet homme qui est à ses pieds à genoux, vestu d'une robbe orangée, blanche et noire, lequel dit en son rouleau : *Dele mala quæ feci*, comme disant : « Oste moy ma noirceur, ter-

me de l'art, car, *malum*, signifie par allégorie la noirceur, ainsi en la Tourbe on trouve souvent: Puis jusques à la noirceur, qu'on estimera estre mal. » Mais veux-tu sçavoir qu'enseigne cet homme qui prend l'espée, il signifie qu'il faut couper la teste au corbeau, c'est-à-dire, à cet homme vestu de diverses couleurs qui est à genoux. J'ay pris ce traict et figure d'Hermès Trismégiste en son livre de l'art secret, où il dit : Oste la teste à cet homme noir, coupe la teste au corbeau, c'est-à-dire blanchis nostre sable. Lambspringk, noble germain l'avoit aussi desja usurpé au commentaire de ses hiéroglifiques, disant : En ce bois il y a une beste, qui est toute couverte de noirceur, si quelqu'un luy coupe la teste, alors elle perdra sa noirceur, et vestira la couleur très blanche. Voulez-vous entendre ce que c'est? la noirceur s'appelle la teste du corbeau, laquelle ostée à l'instant vient la couleur blanche, alors, c'est-à-dire quand la nuée n'apparoit plus, ce corps est appelé sans teste. Ce sont ses propres mots. En mesme sens les sages ont aussi dit ailleurs. Prens la vipère appellée de Rexa, coupe-luy la teste, etc., c'est-à-dire, oste luy la noirceur. Ils ont encor usé de cette périphrase, quand pour signifier la multiplication de la pierre, ils ont feint un serpent Hydra, auquel si on coupoit une teste il luy en renaissoit dix.

Car la pierre augmente de dix à chaque fois qu'on luy coupe cette teste de corbeau, qu'on la noircit, et blanchit, c'est-à-dire, dissout de nouveau, et après recoagule.

Regarde que le glaive nud, est entortillé d'une ceinture noire, et que les bouts d'icelle ne l'entourent point du tout. Ce glaive nud resplendissant est la pierre au blanc, si souvent descripte dans les philosophes, sous cette forme. Pour donc parvenir à cette parfaite blancheur estincellante, il te faut entendre les entortillemens de cette ceinture noire, et ensuivre ce qu'ils enseignent, qui est la quantité des imbibitions. Les deux bouts qui ne l'entortillent pas du tout représentent le commencement et la fin. Pour le commencement, il enseigne qu'il faut imbiber en ce premier temps doucement et escharcement, donnant alors à la pierre peu de laict comme à un petit enfant naissant, afin que l'Isir (disent les autheurs) ne se submerge. Le mesme faut-il faire à la fin, quand nous voyons que nostre Roy est saoül, et n'en veut plus. Le milieu de ces opérations est peint par les cinq entortillemens entiers de la ceinture noire, auquel temps (parce que nostre Salamendre vit du feu, et au milieu du feu, voire est un feu, et un argent vif, courant au milieu du feu, ne craignant rien) il le luy en

faut donner abondamment de telle façon que le laict Virginal entoure toute la matière:

J'ay faict peindre noirs ces entouremens de la ceinture, parce que ce sont des imbibitions, et par conséquent des noirceurs. Car le feu avec l'humide (comme il est tant de fois dict) cause la noirceur. Et comme ces cinq entouremens entiers démonstrent qu'il faut faire cela cinq fois entièrement tout de mesme ils font connoistre qu'il faut faire cela cinq mois entiers, un mois à chaque imbibition : Voilà pourquoy Hali Abenragel a dict : La cuisson des choses se parfaict en trois fois cinquante jours. Il est vray que si tu veux compter ces petites imbibitions du commencement et fin, il y en a sept. Sur quoy un des plus envieux a dict : Nostre teste du Corbeau est l'épreuve : voilà pourquoy qui la voudra nettoyer, il la doit faire descendre sept fois au fleuve de régénération au Jourdain, ainsi que commanda le Prophète au lépreux Naaman, Syrien. Comprenant en cela le commencement qui n'est que de quelques jours, le milieu et la fin, qui est aussi fort courte. Je t'ay donc donné ce tableau pour te dire, qu'il te faut blanchir mon corps qui est à genoux, lequel ne demande autre chose. Car la nature tend tousjours à perfection. Ce que tu accompliras par l'apposition du laict

Virginal, et par la décoction que tu feras des matières avec ce laict, qui se séchant sur ce corps se tiendra en mesme blanc citrin, qu'est vestu celuy qui prend le glaive, en laquelle couleur il te faut faire venir ton Corsufle. Les vestemens de la figure de S. Paul sont brodez largement de couleur aurée et rouge citrine. O mon fils, loue Dieu, si tu vois jamais cela. Car desjà du Ciel tu as obtenu miséricorde. Imbibe donc et teints, jusques à ce que le petit enfant soit fort et robuste pour combattre contre l'eau et le feu. Accomplissant cela, tu feras ce que Demagoras, Senior et Hali ont appelé, mettre la mère au ventre à l'enfant qu'elle avoit desjà enfanté. Car ils appellent Mère, le Mercure des philosophes, duquel ils font les imbibitions et fermentations, et l'enfant, le corps a teindre, duquel est sorty ce Mercure. Je t'ay donné donc ces deux figures pour signifier l'albification ; aussi c'est en ce lieu que tu avois besoin de grand ayde. Car tout le monde y achoppe.

Cette opération est vrayement un Labyrinthe, parce qu'icy se présentent mille voyes à mesme instant, outre qu'il faut aller à la fin d'icelle, justement tout au rebours du commencement, en coagulant ce qu'auparavant tu dissolvois et faisant terre, ce qu'auparavant tu faisois eau. Quand tu auras blanchy, tu as vaincu les Taureaux en-

chantez, qui jettoient feu et fumée par les narines. Hercules a nettoyé l'estable pleine d'ordure, de pourriture et de noirceur. Jason a versé le jus sur les Dragons de Colchos, et tu as en ta puissance la corne d'Amalthée, qui (encore que soit blanche) te peut combler tout le reste de ta vie, de gloire, honneur et richesse. Pour l'avoir il t'a fallu combattre vaillamment, et en guyse d'un Hercules : car c'est Acheloüs, ce fleuve humide qui est la noirceur, est doué d'une force très puissante, outre qu'il se transfigure souvent de forme en autre : aussi as-tu parachevé, d'autant que le reste est sans difficulté. Ces transfigurations sont descrites particulièrement au livre des Sept Sceaux Egyptiens, où il est dit (comme aussi pour tous les autheurs) : qu'avant que quitter entièrement la noirceur et se blanchir en la façon d'un marbre très reluisant, et d'un glaive nud flamboyant, la Pierre se vestira de toutes les couleurs que tu sçauras imaginer, souvent elle se liquéfiera elle-mesme, et souvent se coagulera encor, et parmy ces diverses et contraires opérations (que l'âme végétative qui est en elle luy fait parfaire en un mesme temps) elle citrinisera, verdira, rougira, non d'un vray rouge, jaunira, viendra bleue et orangée, jusques à ce qu'estant entièrement vaincue par la siccité et calidité, toutes ces infinies couleurs finissent en cette blancheur

citrine admirable, du vestement de sainct Paul, laquelle en peu de temps viendra comme celle du glaive nud ; puis par plus forte et longue décoction prendra enfin le rouge citrin et puis le parfaict rouge de Laque, où elle se reposera désormais. Je ne veux pas oublier en passant, de t'advertir que le laict de la Lune n'est pas comme le laict virginal du Soleil, pense donc que les imbibitions de la blancheur requièrent un laict plus blanc que celles de la rougeur et aureité. Car en ce pas j'ay cuidé faillir, et l'eusse faict sans Abraham le Juif, pour cette raison je t'ay faict peindre la figure qui prend le glaive nud, en la couleur qui t'est nécessaire, aussi c'est cette figure qui blanchit.

CHAPITRE VI

Sur un champ vert, trois ressuscitans, deux hommes et une femme entièrement blancs. deux Anges au dessus, et sur les Anges la figure du Sauveur venant juger le monde, vestu d'une robbe parfaictement citrine blanche.

Je t'ay fait prendre ainsi un champ vert, parce qu'en cette décoction les confections se font vertes, et gar-

dent plus longuement cette couleur que toute autre après la noire. Cette verdeur demonstre particulièrement que nostre Pierre a une âme végétante, et qu'elle s'est convertie par l'industrie de l'art, en vray et pur germe, pour germer abondamment, et produire puis après des rainceaux infinis. O bienheureuse verdeur, dit le Rosaire, qui produis toutes choses, sans toy rien ne peut croistre, végéter ny multiplier.

Les trois resuscitans vestus de blanc étincelant, représentent le corps, l'âme et l'esprit de nostre Pierre blanche. Les philosophes trivialement usent de ces termes de l'art pour cacher le secret aux malins. Ils appellent corps, la terre noire, obscure et ténébreuse que nous blanchissons.

Ils appellent âme l'autre moitié divisée du corps, qui par la volonté de Dieu et puissance de la nature donne au corps par ses imbibitions et fermentations, âme végétative, c'est-à-dire puissance et vertu de pulluler, croistre, multiplier, et se rendre blanc comme un glaive nud reluisant. Ils appellent esprit la teincture et siccité, qui comme un esprit a vertu de pénétrer toutes choses métalliques. Je serois trop long de te monstrer icy par combien de raisons ils ont dit partout : Nostre Pierre a comme l'homme, corps, âme et esprit. Je veux seule-

ment que tu nottes bien, que comme l'homme doué de corps, âme et esprit, n'est toutesfois qu'un, qu'aussi tu n'as maintenant qu'une seule confection blanche, en laquelle toutesfois sont le corps, l'âme et l'esprit qui sont unis inséparablement. Je te pourrois bien bailler de très claires comparaisons et explications de ce corps, âme et esprit, mais pour les expliquer il me faudroit dire des choses que Dieu se réserve de révéler à ceux qui le craignent et qui l'aiment, qui par conséquent ne se doivent escrire. Je t'ay donc fait icy peindre un corps, une âme et un esprit tous blancs, comme s'ils résuscitoient pour te montrer que le Soleil, la Lune et Mercure, sont resuscitez en cette opération, c'est-à-dire, sont faicts Elémens de l'air et blanchis : car nous avons desja appelé la Noirceur, mort ; continuant la métaphore, nous pouvons donc appeler la blancheur, une vie qui ne revient qu'avec et par la résurrection. Le Corps pour te le monstrer plus clairement, je l'ay faict peindre levant la pierre de son tombeau dans lequel il estoit enterré. L'âme parce qu'elle ne peut estre mise en terre elle ne sort point d'un tombeau, mais seulement je la fais peindre parmy les tombeaux, cerchant son corps en forme de femme ayant les cheveux espars. L'esprit qui ne peut estre aussi mis en

sépulture, je l'ay faict peindre en homme sortant de terre, non de la tombe. Ils sont tous blancs, aussi la noirceur, la mort est vaincue et eux estant blanchis sont désormais incorruptibles. Lève maintenant les yeux en haut, et voys venir nôtre Roy couroné et résuscité, qui a vaincu la mort, les obscuritez, et humiditez, le voila en la forme que viendra le Sauveur, lequel unira à soy éternellement toutes les âmes pures et nettes, et chassera tout l'impur et immunde comme estant indigne de s'unir à son divin corps. Ainsi par comparaison (demandant toutesfois permission de parler ainsi, à l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine et priant toute âme débonnaire de me le permettre par similitude) voici nostre Elixir blanc qui doresnavant unira à soy inséparablement toute nature pure métallique, la transmuant en sa nature argentée, et très fine, rejettant l'impure estrangère et hétérogène. Loué soit Dieu qui nous faict la grace par sa grande bonté, de pouvoir considérer ce blanc estincellant, plus parfaict et reluisant qu'aucune nature composée et plus noble après l'âme immortelle qu'aucune autre substance animée ou inanimée, aussi est-elle une quintessence, un argent très pur, passé par la coupelle et affiné sept fois dict le Royal Prophète David.

Il n'est pas besoin d'interpréter que signifient les deux Anges joüans des Instrumens sur la teste des ressuscitez, ce sont plustost des esprits divins, chantans les merveilles de Dieu en cette opération miraculeuse, qu'Anges nous appellans au jugement. Tout exprès pour en faire différence, j'ay donné un luth à l'un et à l'autre une buccine, non des trompettes qu'on leur donne tousjours pour appeler au jugement, le mesme faut-il dire des trois Anges qui sont sur la teste de nostre Sauveur dont l'un le couronne, et les autres deux disent en leurs rouleaux en luy assistant. « O *pater omnipotens*, *ô Jesu bone* », en luy rendant des grâces éternelles.

CHAPITRE VII

Sur un Champ violet et bleu, deux Anges de couleur orangé et leurs rouleaux.

Ce champ violet et bleu monstre que voulant passer de la Pierre blanche à la Rouge, tu l'as imbibée d'un peu de laict Virginal Solaire, et que ces couleurs sont sorties de l'humidité mercurielle que tu as seiché sur la

Pierre. En cette opération du rubifiement, encore que tu imbibes, tu n'auras guières de noir, mais bien du violet, bleu, et de la couleur de la queue du Paon: car nostre pierre est si triomphante en siccité, qu'incontinent que ton Mercure la touche, la nature s'esjouissant de sa nature, s'adjoint à icelle, et la boit avidement, et partant le noir qui vient de l'humidité ne se peut montrer qu'un peu, sous ces couleurs violettes et bleues, d'autant que la siccité (comme dit est) gouverne maintenant absolument. Je t'ay fait peindre ces deux Anges avec des aisles, pour te représenter que les deux substances de tes confections, la Mercurielle et Sulfureuse, la fixe aussi bien que la volatile, estans fixées ensemble parfaitement, volent aussi ensemble dans ton vaisseau. Car en cette opération suavement le corps fixe montera au Ciel tout spirituel, et de là il descendra en la Terre et là où tu voudras, suivant partout l'esprit qui se meurt tousjours sur le feu. D'autant qu'ils sont faicts une mesme nature, et le composé est tout spirituel et le spirituel tout corporel, tant il a esté substilié sur nostre marbre par les opérations précédentes. Les natures donc sont icy transmusées en Ange, c'est-à-dire, sont faictes spirituelles et très-subtiles, aussi sont-elles maintenant des vrayes teintures. Or sou-

viens toy de commencer la rubification par l'apposition du Mercure citrin rouge, mais il n'en faut verser guières, et seulement une ou deux fois selon que tu verras. Car cette opération se doit parfaire par feu sec, sublimation et calcination seiche: et vrayement je te dis icy un secret que tu trouveras bien rarement escript, aussi je ne suis point envieux, et pleust à Dieu que chacun sçeut faire de l'or à sa volonté, afin que l'on vescut menant paistre ses gras troupeaux, sans usure et procez à l'imitation des Saincts Patriarches, usans seulement, comme les premiers pères de permutation de chose à chose, pour laquelle avoir il faudroit travailler aussi bien que maintenant. De peur toutesfois d'offencer Dieu et d'estre l'instrument d'un tel changement, qui peut estre seroit mauvais, je n'ay garde de représenter ou escrire, où est-ce que nous cachons les clefs qui peuvent ouvrir toutes les portes des secrets de la Nature, et renverser la terre sens dessus dessous, me contentant de monstrer des choses qui l'enseigneront à toute personne à qui Dieu aura permis de connoistre quelle propriété a le signe des Balances quand il est illustré du Soleil, et de Mercure au mois d'Octobre. Ces Anges sont peints de couleur orangée afin de te faire sçavoir que tes confections blanches ont esté un peu plus cuites, et que le

noir du violet et bleu, a esté desja chassé par le feu. Car cette couleur orangée est composée de ce beau citrin rouge doré (que tu attends il y a si longtemps) et d'un reste de ce violet et bleu que tu as desja en partie de faict. Cest orangé démonstre encore que les natures se digèrent et peu à peu se parfont par la grâce de Dieu. Quant à leur rouleau qui dit : *Surgite mortui, venite ad judicium Domini mei.* Levez-vous morts, venez au jugement de Dieu mon Seigneur. Je l'ay plustost faict mettre pour le seul sens Théologique que pour l'autre. Il finit dans la gueule d'un Lyon tout rouge, cela est pour enseigner, qu'il ne faut point discontinuer cette opération que l'on ne voye de vray rouge purpurin semblable du tout au Pavot de l'Hermitage et à la laque du Lyon peint, sauf pour multiplier.

CHAPITRE VIII

La figure d'un homme semblable à Sainct Pierre, vestu d'une robbe, citrine rouge tenant une clef en la main droite et mettant la gauche sur une femme vestue d'une robbe orangée, qui est à ses pieds, à genoux, tenant un rouleau.

Regarde cette femme vestue de robbe orangée qui ressemble si au naturel à Perrenelle, selon qu'elle estoit en son adolescence, elle est peinte en façon de supliante à genoux, les mains jointes, aux pieds d'un homme qui a une clef en sa main droite, qui l'escoute gracieusement, et puis estend la gauche sur elle. Veux-tu sçavoir que représente cela ? C'est la pierre qui demande en ceste opération deux choses au Mercure Solaire des Philosophes (dépeint sous la forme de l'homme) c'est à sçavoir la multiplication et plus riche parure. Ce qu'elle doit obtenir en ce temps ici. Aussi l'homme lui mettant ainsi la main sur l'épaule « Je luy accorde ». Mais pourquoy as-tu faict peindre une femme ? Je pouvois aussi bien faire peindre un

homme qu'une femme, ou un ange, (car les natures sont maintenant toutes spirituelles et corporelles, masculines et féminines), mais j'ay mieux aymé te faire peindre une femme, afin que tu juges, qu'elle demande plus tôt cecy, que toute autre chose; parce que ce sont les plus naturels et plus propres désirs d'une femme. Pour te montrer encor plus, qu'elle demande la multiplication, j'ay faict peindre l'homme auquel elle fait sa prière, en la forme d'un Saint Pierre, tenant une clef, ayant puissance d'ouvrir et fermer, de lier et deslier : d'autant que les philosophes envieux n'ont jamais parlé de multiplication que sous ces communs termes de l'art : Ouvre, ferme, lie deslie. Ils ont appelé ouvrir et deslier, faire le corps (qui est toujours dur et fixe) mol, fluide, et coulant comme l'eau et fermer ou lier, le coaguler par après par décoction plus forte, en le remettant encore une autre fois en la forme de corps.

Il me falloit donc représenter un homme avec une clef, pour t'enseigner qu'il te faut maintenant ouvrir et fermer, c'est-à-dire multiplier les natures germantes et croissantes. Car tout autant de fois que tu dissoudras et fixeras, autant de fois ces natures multiplieront en quantité, qualité et vertu selon la multiplication de dix, de ce nombre venant à cent, de cent à mille, de mille à dix

mille, de dix mille à cent mille, de cent mille à un million, et de là par mesme opération jusques à l'infini, ainsi que j'ai faict trois fois. Loué soit Dieu. Et quand ton élixir est ainsi conduit à l'infini, un grain d'iceluy tombant sur une quantité métallique fondue, aussi profonde et vaste que l'Océan, il le teindra et convertira en très parfaict métal, c'est-à-dire, en argent ou en or, selon qu'il aura esté imbibé et fermenté, chassant et laissant loin de soy toute la matière impure et estrangère qui s'estoit jointe en la première coagulation. Par mesme raison que j'ai faict peindre une clef à l'homme qui est soubs la forme d'un sainct Pierre, pour signifier que la Pierre demandoit d'estre ouverte et fermée pour multiplier : par mesme raison aussi, pour te monstrer avec quel Mercure tu dois faire cela, et quand j'ay donné à l'homme un vestement citrin rouge et à la femme un orangé. Cela suffise pour ne sortir du silence de Pythagoras et pour t'enseigner que la femme, c'est-à-dire, nostre Pierre, demande d'avoir la riche parure et couleur de saint Pierre. Elle a escrit en son rouleau : *Christe precor, esto pius.* Jésus-Christ soyez moy doux. Comme si elle disait : Seigneur sois-moy doux, et ne permets point que celuy qui sera parvenu jusqu'icy, gaste tout par trop de feu. Il est bien véritable que doresnavant je ne craindray plus les enne-

mis, et que tout feu me sera esgal, toutefois le vaisseau qui me contient est toujours frangile.

Car si l'on hausse le feu par trop, il crèvera et s'esclatant, m'emportera et me semera malheureusement parmy les cendres. Prens donc garde à ton feu en ce pas, regissant doucement en patience cette quintessence admirable, car il luy faut augmenter son feu, mais non par trop. Et prie la souveraine bonté qu'elle ne permette point que les malins esprits qui gardent les mines et les trésors, destruisent ton opération, ou fascinent ta veüe quand tu considères ces incompréhensibles mouvemens de cette quintessence dans ton vaisseau.

CHAPITRE IX

Sur un champ violet obscur, un homme rouge purpurin, tenant le pied d'un Lyon rouge de Laque, qui a des aisles, et semble ravir et emporter l'homme.

Ce champ violet et obscur représente que la pierre a obtenu par l'entière décoction, les beaux vestemens

entièrement citrins et rouges, qu'elle demandoit à S. Pierre qui en estoit vestu, et que sa complette et parfaite digestion (signifiée par l'entière citrinité) luy a fait laisser sa vieille robbe orangée. La couleur rouge de laque de ce volant Lyon, semblable à ce pur et clair escarlatin du grain de la vrayement rouge grenade, demontre qu'elle est maintenant áccomplie en toute droicture et esgalité. Qu'elle est comme un Lyon, devorant tout une nature pure métallique, et la changeant en sa vraye substance, en vray et pur or, plus fin que celuy des meilleures minières. Aussi elle emporte maintenant l'homme hors de cette vallée de misères, c'est-à-dire hors des incommoditez de la pauvreté et infirmité, et avec ses aisles le souslève glorieusement hors des croupissantes eaux d'Egypte (qui sont les pensées ordinaires des mortels) et luy faisant mespriser la vie et richesses présentes, le faict nuit et jour méditer en Dieu, et ses saints, habiter dans le ciel empirée, et boire les douces sources des fontaines de l'espérance éternelle. Loué soit Dieu éternellement, qui nous a fait la grâce de voir cette belle, et toute parfaicte couleur purpurine, cette belle couleur du pavot sylvestré du rocher, cette couleur tyrienne estincellante et flamboyante, qui est incapable de changement et d'altération, sur laquelle le ciel mesme,

et son Zodiaque ne peut plus avoir domination ny puissance, dont l'esclat rayonnant et esblouy semble comme quasi communiquer à l'homme quelque chose de surcéleste, le faisant (quand il la contemple et connoist) estonner, trembler et frémir en mesme temps. O Seigneur, fays nous la grâce que nous en puissions bien user, à l'augmentation de la foy, au profit de nostre ame; et accroissement de la gloire de ce noble royaume. Amen.

FIN

2me DOCUMENT

Lettre de Dom Pernety sur une Histoire critique de Nicolas Flamel.

Il a paru chez Desprez, imprimeur Libraire rue S. Jacques, un gros volume in-12 sous ce titre *Histoire critique de Nicolas Flamel*, etc., par M. L. V***. — Dom Pernety, religieux bénédictin de la congrégation

de saint Maur, a bien voulu m'épargner la peine de lire cet écrit fort ennuyeux. La lettre qu'il vient de m'adresser vous mettra au fait de l'ouvrage en question.

Monsieur,

Après l'analyse que vous fites dans votre année littéraire au mois de novembre 1758 de l'*Essai Historique sur saint Jacques de la Boucherie*, par M. l'abbé V***, j'aurais cru que cet auteur se serait condamné au silence. Mais vos remarques au sujet de la digression sur Nic. Flamel, et l'envie de justifier une opinion hazardée qu'il a pris le parti de ne pas abandonner, ne lui ont pas permis de se taire. De plus, des personnes avantageusement connues dans la République des Lettres et pour qui toute vérité est précieuse, lui ont marqué un désir ardent de connaître à fond un homme aussi renommé que Flamel. Il a été excité encore par la communication d'un article qui le regarde, dans une nouvelle édition que l'on prépare d'une description de Paris, où l'on adopte et l'on donne comme vraisemblable votre opinion qui est aussi la mienne ; tous ces motifs détaillés dans un Avant-propos lui ont fait entreprendre une Histoire critique de Flamel, et il se flatte d'avoir porté jusqu'à la démonstration tout ce qu'il a annoncé.

Un écrivain très versé dans cette matière va publier incessamment une réfutation du nouveau livre de M. l'abbé V***, parce que, dit-il, toute vérité lui est précieuse et qu'il ne peut voir de sang-froid que M. l'abbé V*** se flatte d'avoir de meilleurs yeux que tous les gens avantageusement connus dans la République des lettres depuis près de trois siècles.

Je laisse à cette personne le soin de désabuser M. l'abbé V*** et je me contente de lui proposer quelques problèmes à résoudre et de lui présenter quelques réflexions que ses ouvrages ont fait naître.

Quand on avoue qu'on ignore absolument une science, doit-on s'ingérer d'en raisonner, de juger de ce qui peut y avoir quelque rapport, et de contredire ceux qui sont unanimement regardés comme maîtres en ce genre ? M. l'abbé V*** sçait-il ce que c'est qu'un philosophe hermétique, la conduite qu'il doit tenir pour sa tranquillité, la manière dont il se comporte dans la distribution de ses bienfaits, etc. ?

Ignore-t-il l'essence et le caractère distinctif des emblêmes, qui consistent à cacher sous l'apparence d'objets connus, des choses qui ne sont apperçues que par des yeux plus clairvoyans que ceux du commun ?

N'y a-t-il pas au moins de la témérité à traiter de

fable pure ce que des Scavans dans tous les genres, des gens très sensés, ont cru pouvoir regarder comme des réalités ?

Peut-on raisonnablement s'imaginer qu'un philosophe hermétique doive s'afficher tel ? et M. l'abbé V*** a-t-il pensé trouver Flamel philosophe dans les contrats de rentes, les quittances, etc., de Flamel homme privé ?

Fallait-il employer plus de 400 pages pour nous accabler du détail minutieux de ces rentes, de ces quittances, etc., de Flamel se conduisant comme bourgeois bon chrétien ? M. l'abbé V*** pour se convaincre que Flamel mérite le nom de Philosophe voudroit-il que dans les contrats qu'il a faits, dans les quittances qu'il a reçues ou données, il eût signé, Nicolas Flamel, Philosophe Hermétique ?

A-t-il cru de bonne foi qu'en secouant la poussière dont il s'est couvert, en feuilletant les vieux parchemins des archives de saint Jacques de la Boucherie, il persuaderait aux sçavans qu'ils sont aveugles ; qu'ils doivent le prendre pour guide, que Flamel n'a jamais su le secret de la science hermétique, ni même travaillé à s'en instruire, ni écrit sur cette science, parce qu'il n'a trouvé dans son coffre de six pieds de long, ni poudre de projection, ni lingots d'or, ni les ouvrages manus-

crits de Flamel ? Pense-t-il que sur de telles preuves sa décision sera sans appel ; que Flamel sera dépouillé pöur toujours du titre de philosophe et dégradé de la classe des sçavans dans ce genre ?

Il ne me reste que quelques réflexions à présenter à M. l'abbé V... sur la manière dont il s'exprime au sujet du manuscrit de Flamel que vous avez cité dans votre lettre du mois de novembre 1758. « On trouve, dit-il, « ce langage presque paternel dans un autre traité de « l'œuvre hermétique, que dom Pernety, bénédictin, « prétend avoir été écrit en 1414. Ce révérend père « qui a fourni quelques mémoires littéraires à l'occasion « de ce que j'ai dit de Flamel dans l'essai, assure avoir « vu ce traité manuscrit, qui est, dit-il, de l'écriture du « temps. Cela peut être. Il dit encore que le manuscrit « est écrit de la propre main de Flamel, comme ajoute- « t-il, le manuscrit le porte. Cela peut être encore. Un « écrivain copioit alors des livres, c'étoit sa profession ; « il pouvoit y mettre son nom pour se faire connoître. « Flamel, écrivain et libraire juré de l'Université peut « par cette raison, avoir mis son nom au manuscrit qui « est un psautier ; mais qu'il ait composé le traité allé- « gorique que dom Pernety, dit être sur les marges, « c'est ce me semble ce qu'on ne peut admettre. » Voici

la preuve qu'en apporte notre sçavant critique : « Je « trouve qu'en 1414 Flamel fit crier et subhaster une « maison rue du cimetière Saint-Nicolas... Il acheta « encore plusieurs rentes qu'il serait trop long de détail- « ler. La seule année 1414 nous fournit de sa part huit « actes, reste de beaucoup d'autres qui ne sont point « parvenus jusqu'à nous. » Donc il n'a pas composé ce traité. Autre preuve, ce traité est allégorique, donc il n'est pas de Flamel. Troisième preuve : « J'observerai « encore que dans le peu que contient l'extrait donné « par l'auteur de l'*Année littéraire*, on ne trouve pas à « la vérité des preuves de fausseté aussi évidentes que « dans l'explication des figures du charnier, mais il est « aisé d'y remarquer que ces deux auteurs sont égale- « ment peu au fait de la véritable histoire de Flamel. « Ils rapportent sérieusement l'un et l'autre ces expres- « sions de notre écrivain : Après la mort de ma fidèle « compagne Perenelle, y me prend fantaisie et liesse, « en me recordant d'icelle, escrire en grâce de toy. Il y « avoit au moins 17 ans que Perenelle étoit morte. « Après une si longue viduité on ne s'exprime pas « comme on fait parler ici notre écrivain. » Flamel n'a- voit pas oublié une femme qu'il avoit tendrement aimée, au souvenir qu'il en avoit, son cœur tressailloit encore

du sentiment affectueux qu'il avoit pour elle. M. l'abbé V... ne trouve pas les mêmes dispositions dans le sien, donc Flamel n'est par l'auteur du manuscrit ! Peut-on se refuser à la solidité de ces preuves? et ne faudroit-il pas être de bien mauvoise humeur pour vouloir enlever à notre historien critique la douce satisfaction de pouvoir se flater qu'il a poussé jusqu'à la démonstration tout ce qu'il a avancé sur le compte de Flamel ?

Je ne démentirai pas M. l'abbé V*** quand il dit que j'assûre avoir vu le Manuscrit, qu'il est de l'écriture du temps et je ne veux pas lui chercher chicane sur ses deux façons de s'exprimer : cela peut être. Tout me prouve qu'il n'y a pas entendu malice. S'il se connoit aux écritures de ce temps là, pourquoi n'a-t-il pas fait la moindre démarche pour s'éclaircir du fait ? Il lui eut été si aisé de s'en convaincre ! Mais il avoit apparemment ses raisons. L'idée flateuse d'un livre qu'on se propose de mettre au jour est un attrait bien puissant. Un tel éclaircissement l'auroit fait renoncer à son travail, et M. l'abbé V*** vouloit étaler aux yeux du public cette fine logique, ces raisonnemens conséquens dont nous venons de présenter une esquisse.

Le Manuscrit est écrit de la propre main de Flamel, comme le même manuscrit le porte. Cela peut être

encore, ajoute M. l'abbé V***, vous serez surpris, Monsieur, de la vivacité de son imagination, de la subtilité de son génie, de la solidité de ses raisons dans la tournure de sa critique. « Un écrivain copioit alors des livres, dit-il, c'étoit sa profession, il pouvoit y mettre son nom pour se faire connoître. M. l'abbé V*** pour s'épargner un si pitoyable raisonnement n'avoit qu'à faire la plus petite attention à l'extrait du Manuscrit que vous avez inséré dans vos Feuilles, le lecteur pourra en juger, le voici.

« Je, Nicolas Flamel, écrivain de Paris, cette présente année MCCCCXIIII, du règne de notre Prince bénin Charles VI, lequel Dieu veuille bénir, et après la mort de ma fidèle compagne Perenelle, i me pren fantasie et liesse, en me recordant d'icelle, écrire en grâce de toy, chier nepveu, toute la maistrise du secret de la poudre de projection ou teincture philosophale, que Dieu a pris vouloir de départir à son moult chétif serviteur, et que ay répéré et comme repèreras, en ouvrant comme te diray... Adonc ay escrit cedit livre de ma propre main, et que avois destiné à l'Eglise Saint-Jacques, estant de la ditte Paroisse. Mais après que j'eu recouvré le livre du Juif Abraham, ne me prit plus vouloir de le vendre pour argent, et j'ai icelui gardé moult avec cure, pour en luy

escrire le secret d'Alchemie en lettres et caractères fantasiés, dont te baille la clef, et n'oublie mie d'avoir de moy souvenance quand seroy dans le sudaire ; et remémores adonc que t'ay faict tels documens, c'est-à-sçavoir afin que te fasse grand maistre en Alchemie... En avant de dire un mot sur la pratique d'ouvrer, j'ai vouloir de te conduire par théorique à connoistre ce qu'est à sçavoir, science muante corps métalliques en perfection d'or et d'argent, produisant santé aux corps humains, et muant viles pierres et cailloux en fines, sincères et précieuses, etc. »

A la fin du Manuscrit on lit ceci « Adonc as le trésor de toute la félicité mondaine que moy, pauvre ruril de Pontoise, ay faict et maistrisé par trois reprinses à Paris en ma maison rue des Escrivains, tout proche de la Chapelle Saint-Jacques la Boucherie et que moi, Nicolas Flamel, te baille pour l'amour qu'ay toi en l'honneur de Dieu... Avises donc chier nepveu, de faire comme ay fait ; c'est-à-scavoir de souslager les pauvres nos frères en Dieu, à décorer le Temple de nostre rédempteur, faire issir des prisons mains captifs détenus pour argent et par le bon et loyal usage qu'en feras, te conduiras au chemin de gloire et de salut éternel, que je Nicolas Flamel, te souhaite au nom du Père éternel, Fils Rédemp-

teur et Sainct-Esprit illuminateur, saincte, sacrée et adorable Trinité et Unité. Amen. » Je laisse au lecteur à juger si M. l'abbé V*** a eu raison de ne regarder Flamel que comme copiste de ce manuscrit dans lequel il parle toujours comme auteur.

Quant à la glose de M. l'abbé V*** sur le présent que Flamel fait de ce Manuscrit à son neveu, elle ne mérite pas d'être relevée. Il lui présente, dit notre historien, un ouvrage scellé dont il garde la clef, etc. Cette fausseté se manifeste par l'extrait ci-dessus. Et si ce traité est allégorique, il est dans le goût de tous les autres composés sur cette science, sage précaution de la part de leurs auteurs, pour voiler aux yeux du public et des avares surtout un secret dont la publicité troubleroit l'harmonie de la société. Flamel avoit levé ce voile de dessus les yeux de son neveu, puisqu'il dit dans le même manuscrit : fais et opère comme tu m'as vu faire.

J'abandonne le reste de l'ouvrage de M. l'abbé V*** à la personne qui se propose de le relever méthodiquement et qui a eu la patience de le lire en entier.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Dom Pernety.

*Lettre à M*** sur celle que Pernety, R. Bénédictin de la congrégation de S. Maur, a fait insérer dans une des feuilles de M. Fréron de cette année 1762, contre l'histoire critique de N. Flamel et de Pernelle sa femme.*

Cette lettre de l'abbé Villain, écrite en réponse à la précédente, est très rare ; M. Stanislas de Guaïta, qui en possède un exemplaire a bien voulu nous la communiquer pour en faire l'analyse. Nous ne l'avons pas donnée en entier, parce qu'elle est longue et ennuyeuse au possible, nous nous contenterons d'en examiner les passages saillants.

Villain trouve d'abord que le ton de la lettre de Pernety n'est pas convenable pour un disciple de saint Benoît. Il prétend ensuite, à tort, que l'extrait du psautier

chimique donné dans la lettre de Pernety est différent de celui donné dans la lettre critique à propos de l'Essai sur saint Jacques la Boucherie.

Villain insinue que le psautier chimique n'existe pas, bien que Pernety l'aie tenu à sa disposition pour le consulter. Et à ce propos il s'efforce de conclure que Pernety a tort parce qu'il le prend de haut. Voici cet axiome de Villain « Il fait trop de bruit pour un homme assuré du fait. Quand on a pour soi la vérité on se défend modestement... » C'est superbe !

Et même en supposant que le Psautier existe, il affirme *a priori* que ce traité doit être de la main d'un faussaire. Des preuves, il n'en donne pas, naturellement. Il doute fort que Flamel n'ait fait l'œuvre que trois fois, il émet des pensées de cette force. « D'un autre côté cet écrivain auroit-il réussi dans l'opération chymique, par laquelle des personnes sensées et très au fait prétendent qu'on pourroit parvenir à faire de l'or? Eh! loin de s'enrichir, l'or que Flamel aurait retiré de cette opération, lui eut été a charge, il lui serait revenu à un prix excessif. » C'est drôle et pas français.

Le bon Villain est navré des pointes que Flamel a lancées contre lui, il se sent ridicule, il l'avoue naïvement : « Mais pour parler sérieusement et abréger,

rien de plus déplacé que cette piquante ironie, et avec de telles armes quand il en prendra le goût au révérend Père, il pourra rendre la risée du public, tel écrivain qu'il voudra. »

Après quelques pages de verbiage creux, l'abbé Villain nous glisse dans le tuyau de l'oreille que l'Hermétisme est peut-être bien une science diabolique et qu'en tout cas le démon s'en sert pour perdre les hommes. Attrape, pauvre Pernety! Le procédé est assez jésuitique et nul doute que si l'abbé Villain avait pu, il aurait envoyé Pernety au bûcher. S'ensuit une histoire renouvelée du père Kircher, dans laquelle un jeune homme a été trompé par un diable déguisé en philosophe hermétique.

Ceci est plus grave, est-ce que Pernety ne serait pas un diable déguisé? Sur ce, le bon Villain fait de l'esprit, s'il avait un ami de l'ordre de Saint-Benoît qui s'occupât d'alchimie, voici la recette qu'il lui donnerait pour se guérir de ce travers : « Recipe, une petite dose bien infusée des épines dans lesquelles s'est roulé le Saint-Patriarche ». Quand le bon abbé se mêle de faire de l'esprit il est terrible en vérité.

Puis il fait en peu de mots l'histoire hermétique de Flamel telle que la désirait Pernety, puis il refait cette

histoire en regardant Flamel comme simple bourgeois. Le reste ne vaut pas la peine d'être lu, ce sont de petites et mesquines raisons et ce serait vraiment n'avoir aucune pitié du lecteur que de les reprendre une à une pour les combattre.

La lettre de Villain est datée du 27 août 1762.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Préface VII

PREMIÈRE PARTIE. — **Histoire de Nicolas Flamel.**

Chapitre I. — Naissance de Flamel à Pontoise. — Ses parents. — Il vient s'établir à Paris. — Son mariage avec Pernelle. — Condition de Flamel. — La petite école. — La corporation des écrivains se transporte aux environs de Saint-Jacques. — Vie privée des deux époux. — Iconographie de Flamel 1

Chapitre II. — Songe de Flamel. — Achat du livre d'Abraham Juif. — Description de ce livre. — Flamel commence à s'occuper d'alchimie. — Les conseils de maître Anseaulme. — Flamel se décide à faire le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle 12

Chapitre III. — Pèlerinage de Flamel à Saint-Jacques de Compostelle. — Légende de Saint-Jacques. — Flamel fait la connaissance de maître Canches. — Retour en France. — Mort de Canches à Orléans. — Travaux de Flamel. — Première et seconde transmutation. — Prière de Flamel 29

Chapitre IV. — Flamel s'est-il occupé d'alchimie. — Les raisons de l'abbé Villain. — Celles de Salmon. — Nos raisons. — Le livre d'Abraham juif. — Flamel a été un alchimiste 40

Chapitre V. — Flamel reconstitue sa fortune. — Don mutuel. — Edification d'une arcade au charnier des Inno-

cents. — Le petit portail de Saint-Jacques de la Boucherie. — La Croix d'or hermétique. — Mort et testament de Pernelle. — Son mausolée........................... 47
Chapitre VI. — Différends de Flamel avec la famille de sa femme. — Visite de Cramoisy. — Edification du portail de Sainte-Geneviève des Ardents. — Achat de diverses maisons. — La maison hospitalière de la rue de Montmorency. — Edification d'une seconde arche aux Innocents. — Explications de ses sculptures. — La chapelle Saint-Gervais. — Il travaille à ses traités hermétiques. — Mort de Flamel................................ 63
Chapitre VII. — Pierre tumulaire de Flamel. — Analyse du testament de Flamel. — Opinions de divers auteurs, sur la fortune de Flamel. — L'abbé Villain et Pernety. — Naudé. — La Croix du Maine. — Hœffer — Le roman de l'abbé de Villars. — Figuier. — Chevreul. — J. B. Dumas. — Notre opinion............................ 82
Chapitre VIII. — La légende de Flamel. — Histoire de Paul Lucas. — Flamel n'est pas mort. — Ses apparitions au XVIIIe et au XIXe siècle. — Histoire de Dubois, le dernier descendant de Flamel. — Disparition des diverses fondations de Flamel. — Destruction de Saint-Jacques la Boucherie. — Les fouilles dans la maison de la rue des Ecrivains. — Le père Pacifique.................... 101
Chapitre IX. — Le livre d'Abraham juif. — Explication de ses figures. — Le livre des Lavûres. — Description, citations. — Le livre des figures hiéroglyphiques. — Son authenticité. — Le sommaire philosophique. — Le Désir

désiré. — Le Psautier chimique. — Traités apocryphes. 121
Chronologie de la Vie de Flamel........................ 146
Index des sources bibliographiques........................ 148

DEUXIÈME PARTIE. — **Textes**.

Le livre des figures hiéroglifiques de Nicolas Flamel..... 157
AVANT-PROPOS.. 160
Chapitre I. — Des interprétations théologiques, qu'on peut donner à ces hiéroglifiques selon le sens de moy autheur. 178
Chapitre II. — Les interprétations philosophiques selon le Magistère d'Hermès.................................. 183
Chapitre III. — Les deux dragons de couleur flavastre, bleue et noire comme le champ........................ 189
Chapitre IV. — De l'homme et femme vestus de robbe orangée, sur un champ azuré et bleu, et de leurs rouleaux.. 197
Chapitre V. — La figure d'un homme semblable à celle de Saint-Paul, vestu d'une robbe blanche citrine bordée d'or, tenant un glaive nud, ayant à ses pieds un homme à genoux, vestu d'une robbe orangée, blanche noire, tenant un rouleau.. 203
Chapitre VI. — Sur un champ vert, trois ressuscitans, deux hommes et une femme entièrement blancs, deux anges au-dessus, et sur les anges la figure du Sauveur venant juger le monde, vestu d'une robbe parfaitement citrine blanche.. 209
Chapitre VII. — Sur un champ violet et bleu, deux anges de couleur orangé et leurs rouleaux.................. 212

Chapitre VIII. — La figure d'un homme semblable à Saint-Pierre, vestu d'une robbe citrine rouge tenant une clef en la main droite et mettant la gauche sur une femme vestue d'une robbe orangée, qui est à ses pieds, à genoux, tenant un rouleau.......................... 217
Chapitre IX. — Sur un champ violet obscur, un homme rouge purpurin, tenant le pied d'un Lyon rouge de Laque, qui a des aisles, et semble ravir et emporter l'homme.. 220
Lettre de Dom Pernety sur une histoire critique de Nicolas Flamel.. 222
Lettre de l'abbé Villain en réponse à la précédente...... 232

Achevé d'imprimer, le 17 juin 1893, à Paris

Chez Henri JOUVE, 15, rue Racine

MDCCCXCIII

HENRI JOUVE, Imprimeur-Éditeur, 15, rue Racine, Paris